l thanks

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Toronto Reference Library

ality
ibility
ne

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

filmed
on
mpres-
All
on the
res-
rinted

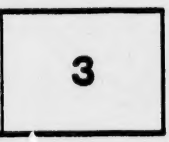
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

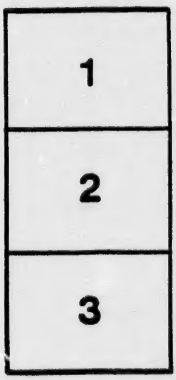
ne
ON-
D"),

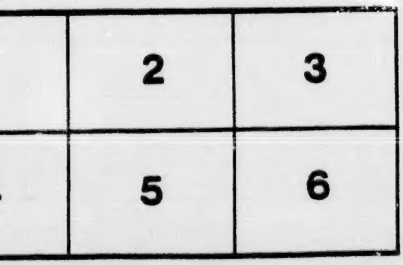
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

at
to be
ed
ft to
ns
the

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.







Eff

I

LE

Utiles
de p
amp

Imprim

CHE

Effingham Schieffelin

INSTRUCTIONS

CHRÉTIENNES

POUR

LES JEUNES GENS;

Utiles à toutes sortes de personnes; mêlées de plusieurs traits d'histoires et d'exemples édifians.

Imprimé sur la 14e. édition d'Avignon révue et corrigée.

Deuxieme Edition,
avec corrections.

QUEBEC:

CHEZ JOHN NEILSON, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
n° 3 rue la Montagne 1799.

BR 692

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE
DEC 11 1918

AVERTISSEMENT

ſur cette nouvelle Edition.

IL n'y a pas encore ſix mois que nous avons mis en vente notre première édition du livre que nous préſentons au Public pour la ſeconde fois. Cette première Edition de Quebec fut faite ſur la quatorzième d'Avignon, en 1787. C'étoit déjà un heureux préjugé en faveur de l'ouvrage, que 14 éditions, ſuivies de quelques autres, probablement, depuis 1787. La notre a été épuiſée avec une rapidité qui ne fait pas moins l'éloge de la Province que celui de l'ouvrage. Cet empreſſement prouve que les choſes excellentes ſont reconnues partout comme telles ; on s'y porte par un attrait qui tient de l'inſtinct.

Il y a dans ce petit traité un charme qui le fera toujours lire ; mais c'eſt ſon utilité qui le rend ſurtout recommandable. L'inſtruction de la Jeuneſſe eſt un point capital, d'où dépend la proſpérité des individus, des Familles, des Empires. La négliger, c'eſt conſpirer en quelque ſorte la ruine de la Patrie. Julien l'Apoſtat, le plus implacable ennemi du Chriſtianiſme, n'imagina rien de plus propre à étouffer cette Religion naiſſante, que d'interdire l'inſtruction à la jeuneſſe Chretienne. En cela, ce ruſé perſécuteur avoit profondément raiſonné. Le ſang des Martyrs ne faiſoit que multiplier les fidèles, il inſpiroit l'héroïſme : l'ignorance, en les rendant à tous les vices et à tous les préjugés, les eut bientôt dégoutés du joug et des Myſtères de l'Evangile.

L'ignorance n'eſt bonne à rien. Elle nuit également aux progrès de la vérité et de la vertu. Elle cauſe les travers de l'eſprit et les égaremens

du cœur. Il eſt vrai que le demi-ſavoir joint à la préſomption eſt pire encore que l'ignorance abſolue.

Inſtruiſez votre jeuneſſe, mais donnez-lui une inſtruction Religieuſe. En vain parlerez-vous de vertu aux jeunes gens, ſi vous n'appuyez vos leçons de l'autorité de Dieu même. La plus belle morale, ſi on ne la propoſe qu'au nom de la raiſon, n'eſt qu'un conſeil dont les paſſions ſe jouent, ou qui, s'il eſt écouté, produit l'orgueil et l'enflure du cœur.

Voulons-nous donc former la jeuneſſe à la ſeule vertu ſolide? citons la LOI: faiſons parler l'Evangile, propoſons ſa morale: à l'appui de nos leçons, produiſons les Oracles que l'Eſprit-ſaint a conſigné dans les écritures; mettons-les à la portée du jeune âge, rendons les ſenſibles par des exemples intéreſſans. Telle eſt la méthode de ce livre, et voilà ce qui en fait le principal mérite.

On l'a revu avec ſoin, et pour en diminuer le prix d'achat, on l'a réduit autant qu'on l'a pu ſans lui faire de tort. On eſpère qu'en abrégeant certains Chapitres, on ne les aura pas rendus moins utiles.

Finiſſons par ces paroles ſimples mais touchantes que l'auteur adreſſe aux jeunes gens, " Celui " qui vous préſente cet ouvrage ſera bien dédom- " magé de ſes peines, ſi le Ciel daigne bénir ſes " intentions, et ſi vous voulez lui accorder le " ſecours de vos prières, auxquelles il vous de- " mande une part au nom de J. C."

Quebec, 2e Décembre, 1799.

EXERCICE SPIRITUEL
DURANT LA SAINTE MESSE.

JE vais, mon doux Jesus, avec vous au Calvaire faites moi participant de la charité qui vous y conduisoit. Donnez-moi les sentimens qu'eurent les filles de Sion, vous rencontrant chargé de votre Croix, et la couronne d'épines sur la tête. Accordez-moi une résignation de ma volonté à la vôtre, telle qu'étoit celle de vôtre bienheureuse Mere au pied de la Croix, par les mérites de vos douleurs et de votre sainte constance en vôtre amour pour nous. Ainsi soit-il.

En entrant dans l'Eglise, dites :

Seigneur, j'approcherai de votre saint Autel, j'y verrai le Saint des Saints, et je louerai votre saint Nom.

Vous direz devant le Saint Crucifix :

O amour crucifié ! qui vous a porté à souffrir tant de peines et une mort si cruelle pour moi misérable pécheur ?

O Dieu de mon ame ! attachez-moi à vous, et me détachez de moi-même.

Faites-moi cette grace, mon doux Jesus, que ma croix soit jointe à la vôtre, et que je la porte volontiers. Je présente à vos pieds mes intentions, mes actions, mes affections, désirant de tout mon cœur, que vous soyez à jamais l'unique objet de mon amour ; mon Dieu, faites-moi miséricorde. *Amen.*

Au Commencement de la Messe.

Très doux Jesus, je me prosterne en toute humilité à vos pieds, désirant les arroser et laver de mes larmes par le déplaisir des péchés que j'ai commis contre votre divine Majesté, vous sup-

pliant d'avoir pitié de cette pauvre et chétive créature rachetée par votre précieux Sang, ne la puniſſez pas ſelon ſes mérites.

Seigneur, je reconnois mes fautes et m'en repens de bon cœur. Je vous en demande très-humblement pardon; je me propoſe, moyennant votre ſainte grace, de me garder mieux à l'avenir de tâcher d'être mieux ſur mes gardes, et de vous aimer de toutes les forces de mon ame. Ainſi ſoit-il.

Puis vous direz le Miſereatur, *le* Confiteor, *après le Prêtre.*

A l'Introit de la Meſſe.

O Dieu éternel! je me réjouis de ce que vous êtes ſeul celui qui eſt, et que pas un n'ait l'être que par vous. O grandeur infinie, vous ſavez bien ce que vous êtes et ce que je ſais: vous êtes tout et je ne ſuis rien, et cependant vous me cherchez.

Au Kyrie eleiſon.

O Très-miſéricordieux Sauveur! je vous demande humblement pardon, pour tous ceux qui ſont en péché mortel, et vous ſupplie par votre précieux Sang, Mort et Paſſion, de leur inſpirer une parfaite douleur et repentir de leurs péchés, afin que votre Saint Nom ſoit loué en eux et par eux.

Au Gloria in excelſis.

Je me réjouis, ô mon Dieu, de vous voir adoré des Anges, et il me déplait grandement que vous ſoyez ſi méconnu et oublié des hommes. Seigneur, je vous adore avec ces Eſprits bienheureux, et ſouhaite extrêmement que tout le monde vous connoiſſe et adore. O Roi de gloire, élevez mon cœur en haut, afin qu'il glorifie votre Saint Nom en terre, comme les Anges le glori-

sient au Ciel. Tout ce que je dirai et ferai sera pour votre gloire sans rechercher la mienne ; j'aurai toujours en ma bouche : gloire soit à Dieu.

Quand le Prêtre dit Dominus vobiscum, *dites :*

Mon Dieu, demeurez toujours avec moi, et jamais ne vous en éloignez.

A l'Epitre.

O doux Sauveur, donnez moi la lumiere pour connoître et accomplir toujours votre sainte volonté ; et me faites la grace de porter patiemment pour votre amour les adversités qui m'arriveront. Ainsi soit-il.

A l'Evangile.

O Dieu de mon cœur, éclairez les yeux de mon entendement, et enflammez mon cœur et mes affections, afin que je puisse exécuter et garder vos commandemens, vos conseils et vos saintes inspirations. Ainsi soit-il.

Au Credo.

O Souveraine Majesté ! je crois fermement que vous êtes un Dieu en trois personnes, l'ere, Fils et Saint Esprit, qui de rien à créé toutes choses.

Je crois que votre seconde personne, qui est votre Fils, s'est fait Homme et est né de la bienheureuse Vierge Marie, par l'opération du Saint Esprit, qui est mort pour moi et qui doit juger le monde, je crois les sept Sacremens de la Sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine. Finalement, je crois tout ce que la même Eglise enseigne, et je veux vivre et mourir en cette Foi, encore qu'il fut besoin d'endurer plusieurs tourmens à l'imitation des Saints Martyrs.

A l'Oblation de l'Hostie.

Pere Eternel, en l'union de votre saint amour et en mémoire de ce divin Sacrifice qui vous fut

offert ſur l'arbre de la Croix par mon Sauveur J. C. repréſenté par celui-ci ; je vous offre tout moi-même, toutes mes penſées, paroles et œuvres, ſuppliant votre bonté infinie de les dreſſer toutes à votre bonheur et gloire. Ainſi ſoit-il.

Au Surſùm corda.

SEIGNEUR, que vos tabernacles ſont déſirables ! mon ame ſouhaite de s'unir à vous plus ardemment que le cerf laſſé ne cherche les eaux de rafraichiſſement.

Tirez-moi après vous, ô mon tout, et je courrai après les odeurs de vos parfums, car ſans vous je ne prétends plus rien au Ciel ni en la terre. O ſi la mémoire de vos biens éternels demeuroit toujours empreinte dans mon ame, je ne tiendrois plus compte des biens périſſables de ce monde. O mon Dieu, quand vous irai-je voir clairement en votre gloire, quand aurai-je ce bonheur de me proſterner devant vous viſiblement!

Au Sanctus.

O Saint des Saints ! donnez-moi à connoitre ce que vous êtes et votre Etre éternel, afin que mon ame éclairée de votre lumiere, vous loue, vous glorifie et vous béniſſe en l'éternité, *Amen*.

A l'Elévation de l'Hoſtie.

O ſalutaris hoſtia, quæ cœli pandis oſtium, bella premunt hoſtilia, da robur fer auxilium.

Ou autrement.

O Dieu tout-puiſſant ! ô bonté ſuprême ! ô grande miſéricorde ! ô juſtice ! ô charité infinie ! ô Pere Eternel, voilà mon Sauveur J. C. votre Fils bien-aimé, que je vous offre en ſatisfaction de toutes mes offenſes, négligences et ingratitudes;

A l'Elévation du Calice.

Très précieux sang de mon Sauveur, lavez-moi, purifiez-moi par l'excès de l'amour par lequel vous futes répandu; et pénétrez-moi de la douleur par laquelle vous futes tiré des veines de mon doux Rédempteur. Ainsi soit il.

O Pere très saint, qui habitez les hauts lieux, je me réjouis de votre sainteté; Donnez, je vous supplie, la lumiere de la Foi aux Infidèles, la grace et la charité à tous les Chrétiens, et un fervent amour à tous les justes; afin que tous sanctifient votre nom en la terre, comme les Bienheureux au Ciel.

2. O Très Sainte Trinité, entrez en nous, demeurez et regnez en ceux qui vivent en la terre, comme vous regnez dans les Saints qui vivent au Ciel, afin que nous vous servions comme eux.

3. O grand Dieu, enseignez moi à faire votre volonté, entierement, avec promptitude, sans aucune répugnance, avec force et persévérance jusqu'à la fin, par amour et avec amour fervent.

4. O pain de vie, qui descendites du Ciel pour donner la vie au monde, donnez-vous à moi, afin que vous me remettiez celles dont je vous suis débiteur.

6. O Pere céleste, voyez comme je suis combattu de plusieurs ennemis, je ne refuse pas le combat, puisqu'il vous plait; mais aidez-moi à remporter la victoire, qui retournera à votre gloire.

7. Seigneur, délivrez moi de tous péchés, de votre colere, de l'esprit de fornication et de tout mal. Ainsi soit il.

Au premier Agnus Dei.

Très doux Agneau, pardonnez-moi, s'il vous plait, tous mes péchés, et particulierement celui auquel je suis le plus enclin.

Au ſecond.

Très-innocent Agneau, je vous demande, par le mérite de votre ſainte Paſſion, le pardon général de tous mes péchés.

Au troiſième.

O très adorable Agneau de Dieu, donnez-moi votre paix, le repos de mes paſſions intérieures et votre gloire en l'autre vie. Ainſi ſoit-il.

Quand le Prêtre communie.

Domine, non ſum dignus ut intres ſub tectum meum, ſed tantum dic verbo et ſanabitur anima mea.

Pendant le dernier Evangile.

Dites un *Ave Maria* à la Mere de Dieu pour la prier, et avec elle tous les Anges qui ont aſſiſté au Saint Sacrifice de la Meſſe, ſpécialement votre Ange Gardien, ceux des aſſiſtans et du Prêtre, qu'ils louent et remercient Dieu pour vous, étant trop inſuffiſant pour le faire.

Bénédiction.

Le Seigneur Dieu le Pere, le Fils et le Saint-Eſprit nous béniſſe, nous défende de tout mal et nous conduiſe à la vie éternelle. Ainſi ſoit-il.

EXERCICE SPIRITUEL
POUR LA CONFESSION.

Actes des Vertus Théologales, inſérés dans la Bulle de Benois XIV. Acte de Foi.

MON Dieu, je crois fermement toutes les vérités contenues dans le Symbole des Apôtres, et généralement toutes celles que l'Egliſe Catholique Apoſtolique et Romaine m'ordonne de croire, parce que c'eſt vous, ô ſouveraine vérité, qui les lui avez révélées.

Acte d'Espérance.

Mon Dieu, je désire de tout mon cœur de vous posséder éternellement. Fondé sur vos promesses, J'attends avec confiance de votre miséricorde infinie, par les mérites de J. C. ce souverain bonheur, et toutes les graces qui me sont nécessaires pour le mériter par l'observation de vos Commandemens.

Acte de Charité.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et plus que toutes choses, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, j'aime mon prochain sans exception comme moi-même pour l'amour de vous.

Aux approches de la Confession.

Animez-moi, ô mon Dieu, d'un Saint zèle contre moi-même pour réparer, en la maniere qu'il vous plaira, les crimes que je déteste; et puisque vous avez institué la confession des péchés que l'on a commis contre vous, j'embrasse avec joie ce moyen salutaire: je veux m'abaisser aux pieds d'un homme pécheur comme moi, et lui déclarer sans en réserver aucun, tous les péchés par lesquels j'ai eu le malheur de m'élever contre vous: je veux lui découvrir et jeter loin de moi, par une haine mortelle, tous les crimes qui m'ont donné la mort, je le veux, Sgr. afin que ma conscience soit entierement purgée de ce venin, afin que je retrouve un remede à mes maux en les faisant connoître, afin que les exposant tous à votre miséricorde, j'en obtienne le pardon, afin que vous ratifiiez dans le Ciel la sentence d'absolution que le Prêtre, que vous avez établi mon Juge sur la terre, prononcera en ma faveur. Banniſſez seulement de moi la malheureuse honte qui me feroit cacher au Médecin de mon ame les

maladies ſpirituelles dont elle eſt atteinte, et qui me feroit ſortir du Tribunal plus criminel que je n'y ſerois entré.

Après la Confeſſion.

Soyez à jamais béni, ô mon Dieu! d'avoir rompu mes liens, d'avoir écouté mes gémiſſemens, et de m'avoir pardonné avec tant de miſéricorde. Plus j'ai reçu de graces de vous, ô mon Dieu, plus je reconnois la grandeur de mes péchés, plus je ſuis dans la crainte pour les péchés que vous m'avez pardonnés; je les ai toujours devant les yeux, et en vous conjurant de me laver et de me purifier de plus en plus de mes iniquités, je ſens renouveller en moi et s'exciter d'avantage la déteſtation et la haine que vous m'en avez fait concevoir. Le pardon que vous venez de m'accorder, a augmenté dans mon cœur l'amour que je vous ai promis, et le regret d'avoir offenſé un Dieu ſi bon, un maitre ſi doux, un pere ſi aimable: je vous en demande encore pardon par J. C. votre Fils, et je vous ſupplie de ne point rejeter le ſacrifice d'un eſprit humilié et d'un cœur contrit que je vous veux offrir tous les jours de ma vie.

Priere à Jeſus-Chriſt.

O Jeſus, qui m'avez aimé, et qui avez lavé mes péchés dans votre Sang; c'eſt par vous que j'ai eu accès auprès de Dieu votre Pere, et que j'ai obtenu la rémiſſion de mes péchés. Je me proſterne à vos pieds pour vous remercier comme le Lépreux, de ce que vous m'avez purifié et guéri de la lépre de mes péchés. Je vous adore, à l'exemple de St. Thomas converti, comme mon Sgr. et mon Dieu Tout mon déſir eſt de pouvoir dire avec l'Apôtre S. Pierre pénitent et affligé de ſon péché, que je vous aime, et que je ne ceſſerai de vous donner des marques de ma péni-

tence, de ma reconnoissance et de mon amour : c'est dans ces dispositions que j'ose vous aller recevoir à la Ste. Table, afin que vous fortifiiez par votre présence tous les sentimens que mon cœur vient de former, par votre grace.

PREPARATION
A LA STE. COMMUNION.

Profession de Foi sur le Mystère de J. C.

JE crois fermement, ô mon Dieu, que par un excès d'amour et de bonté, vous nous donnez dans le Sacrement de l'Eucharistie votre fils unique J. C. N. S. ; et que ce même Fils que vous avez engendré avant tous les tems et qui a été conçu du St. Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui est mort et ressucité, qui est monté aux cieux, qui est assis à votre droite au dessus de toutes les Principautés, des Puissances, des Dominations et de tous les Esprits bienheureux, est abaissé sous les espèces du pain, pour être la vie et la nourriture de nos ames.

Acte de Remerciment.

Mais en croyant ces grandes vérités, quelles reconnoissances ne vous dois-je pas, ô mon Sauveur, de tant de marques et d'effets de votre amour ! Recevez donc les très humbles actions de graces que je vous rends, et pénétrez mon cœur de la plus tendre reconnoissance, dont le cœur humain est capable.

Acte d'Amour.

Que ce cœur soit tout ardent de l'amour que je vous dois pour le vôtre ; que tous ses affections soient pour vous : soyez l'objet de ses gémissemens et de ses soupirs, et qu'il ne vous refuse aucune grace de son amour, puisqu'il ne peut jamais égaler celles qu'il reçoit du vôtre.

Il n'y a rien, Seigneur, que vous ne me donniez en vous donnant à moi dans ce Sacrement. Il ne me doit donc rien reſter de moi-même que je ne vous le donne. Je vous offre de bon cœur, ô mon Dieu, tout ce que je ſuis, mon corps, mon ame, ma ſanté, ma vie, mon eſprit et ma volonté, et tout l'uſage que je puis en faire, ne voulant plus vivre que pour vous.

Invocation.

Venez donc en moi, ô Jeſus mon Sauveur et mon Dieu, venez dans ce corps pour le conſacrer par le vôtre, et ſanctifier ma chair par la préſence et par la vertu de la vôtre, ruinez tout ce qui eſt en elle du vieil homme, et faites que de même que par l'union qu'elle a avec lui, elle eſt une ſouce de crimes et d'impureté; par l'union qu'elle aura avec vous, elle en ſoit une d'innocence et de ſainteté! Venez, ô Jeſus, venez, ſanctifier cet eſprit de l'homme, qui eſt ſi oppoſé au vôtre, cet eſprit orgueilleux qui ne cherche qu'à ſe ſatisfaire dans l'eſtime des créatures et dans les vaines idées dont il ſe remplit; élevez cet eſprit en l'uniſſant au vôtre, faites qu'il n'ait que du mépris pour lui-même, pour mettre en vous toute ſa gloire et ſon bonheur.

Effets de l'Euchariſtie.

Quelle gloire en effet, ô mon ame, et quel bonheur de devenir une même chair et un même eſprit avec Jeſus-Chriſt! de n'avoir plus d'autres penſées et d'autres ſentimens que les ſiens, et que notre corps ne ſoit plus qu'une hoſtie vivante, ſainte et agréable à ſes yeux; qui peut aſſez admirer tous ces heureux changemens!

Actes après la Sainte Communion.

Acte de Remercîment.

Quelles actions de graces vous dois-je donc

rendre, ô mon Dieu, pour tant de marques de bonté et amour! Je vous en remercie de tout mon cœur! imprimez en moi pour toujours les sentimens de la reconnoissance la plus vive et la plus parfaite qui fut jamais, qui me lie et m'attache à vous, et qui mette mon cœur dans un mouvement continuel d'amour et de tendresse pour vous.

Acte d'Adoration.

Je vous adore en moi comme mon Dieu, et m'assujettis à vous par un don total et sans réserve de tout ce que je suis, pour en disposer comme il vous plaira. Je vous appartiens déjà par tant de titres, ô mon Sauveur! Mais quand vous n'auriez aucun droit sur moi, pourrois-je vous refuser tout ce que je suis, après m'avoir fait libéralement le don de tout que vous êtes.

Acte de Foi.

Oui, mon Dieu, je crois et je reconnois qu'en vous recevant, j'ai reçu tout ce que vous êtes, votre corps, votre sang, votre humanité et votre divinité, et parce que n'étant plus séparable vous ne pouvez plus vous donner, sans vous donner tout entier.

Acte de Pénitence.

Quel don, ô mon ame! quel don que celui qu'un Dieu fait de lui-même, à un pécheur! qu'elle reconnoissance devons-nous à notre Dieu pour un don si grand et si inconcevable? Et si on doit, à proportion du bienfait qu'on reçoit, recevant en vous, ô mon Dieu, un bien d'autant plus grand que vous êtes au-dessus de tous les biens sensibles, je vous dois plus, ô mon Dieu, que si vous me donniez tous ceux de la terre, et l'empire de tout le monde.

En effet, mon ame, quelle plus grande richesse que de posséder celui qui est le souverain bien!

Quel plus grand bonheur qne d'être élevé juſqn'à Dieu ! Quel bonheur et quel bien eſt donc comparable ſur la terre à celui que tu reçois, en recevant le corps et le ſang, l'ame et la Divinité de ton Dieu ?

Que les riches du monde s'élevent de leurs richeſſes ; que ceux qui approchent de plus près des Souverains, regardent comme bien au deſſous d'eux, ceux qui n'y peuvent avoir d'accès que par eux ; quelle différence y a-t'il entre l'honneur d'approcher d'un Prince, et celui de poſſéder ſon Dieu, et de lui être ſi étroitement uni, qu'on ne ſoit qu'un corps et qu'un eſprit avec lui ? Oui, mon Dieu, je préfére cet honneur et ces biens à tous ceux de la terre, auxquels je renonce de tout mon cœur.

INSTRUCTIONS

CHRETIENNES

POUR

LES JEUNES GENS.

CHAPITRE PREMIER.

La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu : quelle doit être cette crainte.

1. IL n'y a personne qui n'estime la vertu, mais il y en a peu qui s'empressent de l'acquérir. Pour l'acquérir, il faut la connoitre et discerner la véritable : discernement que tous ne font pas. On voudroit être vertueux, et souvent on ne sait ce que c'est que vertu, parce que chacun s'en forme une idée selon son inclination. Les uns s'imaginent qu'on est vertueux, quand on n'est pas vicieux et méchant. Les autres font consister la vertu à s'abstenir

de certains péchés et de certains défauts grossiers, quoiqu'ils soient sujets à d'autres défauts énormes, qu'ils ne connoissent peut être pas ; parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de les remarquer. D'autres enfin croient avoir de la vertu, parce qu'ils pratiquent certaines actions extérieures de piété tandis qu'ils négligent l'intérieur de leur conscience, et les devoirs de leur état. Les uns et les autres sont dans l'erreur, et sont d'autant plus à plaindre, que croyant être dans le chemin du Ciel, ils sont dans le chemin de la perdition. *Il y a une voie,* dit le Sage, *qui semble droite à l'homme, dont les extrémités conduisent à la mort.*

La vertu, mon fils, ne dépend pas de l'idée des hommes ; c'est de Dieu qu'il en faut prendre la régle, parce qu'il n'y a que lui qui puisse prescrire comme il veut être servi. écoutez ce qu'il dit lui même dans les divines écritures, il vous apprendra que la sagesse et la vertu consistent *à craindre Dieu, et à fuir ce qui lui déplait.* Le Tout-puissant, dit Job, a enseigné à l'homme, *que la crainte de Dieu est la véritable sagesse, et que la parfaite intelligence est dans celui qui s'éloigne du péché.* Celui qui craint

le Seigneur, eſt donc véritablement ſage et vertueux.

Craignez Dieu, dit le Saint Eſprit, *et obſervez ſes Commandemens, car cela eſt tout l'homme* ; c'eſt à-dire, tout le devoir, toute la vertu, toute la perfection et tout le bonheur de l'homme. C'eſt pour cela qu'il eſt né, voilà ſa fin en cette vie, et qui le conduit à ſa véritable félicité. C'eſt pour quoi la crainte de Dieu eſt appellée dans l'Ecriture, tantôt *le commencement de la ſageſſe*, tantôt *la ſageſſe même, la plénitude et la couronne de la ſageſſe*,

II. Cette crainte de Dieu n'eſt pas celle qui eſt purement ſervile ; c'eſt-à-dire, qui craint la peine ſans déteſter le péché ; mais elle eſt cette crainte ſalutaire qui vient du Saint-Eſprit, qui nous éloigne du péché ; à la vue des peines dont la juſtice divine le punit, et à la vue du malheur de ceux qui ſont ſéparés de Dieu par le péché. Elle eſt principalement cette crainte des enfans de Dieu, qui leur fait haïr le péché, parce-qu'il déplait à Dieu, et aimer le bien, parce qu'il lui plait.

Il faut craindre le Seigneur, parce-qu'il eſt notre Maître, le plus grand de tous les Maitres, et le plus terrible de

tous les Juges, craignons donc de l'irriter contre nous, et de devenir ſes ennemis. S'il eſt notre Créateur et le meilleur de tous les Peres, craignons donc de lui déplaire et de l'affliger. S'il eſt notre Dieu et notre ſouverain bien, craignons donc de nous ſéparer de lui et de le perdre. Or, il n'y a que le péché qui lui déplaiſe; il n'y a que le péché qui l'afflige et qui l'irrite contre nous; il n'y a que le péché qui nous ſépare de lui, et qui nous le faſſe perdre. c'eſt donc craindre Dieu que de craindre le péché. Voilà la véritable vertu; tout ce qui s'éloigne de cette régle, eſt une fauſſe vertu. Celui qui ne craint pas d'offenſer Dieu, n'eſt donc pas vertueux, ou n'a qu'une fauſſe et hypocrite vertu.

Demandez ſouvent au Seigneur ſa crainte, mon fils; quand vous l'aurez, vous ſerez heureux; vous ſerez protégé et béni de Dieu: toute la malice des hommes et des démons ne pourra vous ébranler, *Celui qui craint Dieu*, dit le St. Eſprit, *n'a rien à craindre*, Eccl, 34. 16. Vous en ſerez convaincu par les exemples ſuivans, qui ſont rapportés dans les Livres ſaints.

EXEMPLE.

Dan. 13.—Lorſque les Juifs étoient captifs en Babylone, une jeune Dame nommée Suſanne, donna un exemple bien éclatant de fidélité et de crainte de Dieu. Etant un jour allée ſeule au bain, deux Vieillards, qui étoient les Juges du peuple, l'ayant apperçue, conçurent le deſſein honteux de la ſolliciter au crime. Ils la ſuivirent; et lui ayant propoſé l'infâme déſir qu'ils avoient formé, elle en eut horreur et en rougit, leva les yeux au Ciel, et leur répondit: "Je "me vois dans l'embarras de toute "part; nous ſommes ici en la préſence "de Dieu qui nous voit: ſi je conſens à "votre paſſion honteuſe, je n'échappe-"rai pas la main de Dieu: il eſt mon "juge et il me fera un jour rendre "compte d'une action ſi lâche et ſi cri-"minelle: Si au contraire je ne conſens "pas à votre déſir, je n'échapperai pas "à votre reſſentiment, et je vois que "vous me ferez mourir: mais je crains "Dieu, et j'aime mieux ſouffrir tous "les ſupplices, et tomber en vos cruel-"les mains, que d'offenſer mon Dieu "en ſa préſence, et que de tomber en-"tre les mains de ſa juſtice." Ces impudiques Vieillards ſe voyant rebutés

ſortirent en colère, et publierent auſſitôt que Suzanne étoit une adultère, et qu'ils l'avoient ſurpriſe avec un jeune homme. On les crut, et, ſur leur témoignage, cette ſainte femme fut condamnée à mort.

Lorſqu'on la conduiſoit au ſupplice, un enfant âgé de douze ans, (on croit que c'étoit le jeune Prophete Daniel,) s'écria du milieu de la foule : *Que faites-vous, peuple d'Iſraël ? Eſt-ce donc ainſi que vous condamnez le Juſte ! Je vous déclare que je ne prends point de part au crime que vous allez commettre en verſant le ſang de cette innocente.* Le peuple écouta cet enfant, et ce jeune Prophete s'étant placé parmi les anciens, les deux Vieillards ſans crainte de Dieu et ſans pudeur, eurent l'éffronterie de lever le voile qui couvroit la face de Suzanne, afin de ſatisfaire au moins leur paſſion par leurs regards impurs. Le jeune Daniel les fit ſéparer ; et les ayant interrogés l'un après l'autre, il les confondit devant tout le peuple, et faiſant connoitre leur impoſture et leur crime, il fit voir l'innocence de Suzanne. Cette ſainte Dame bénit auſſitôt le Seigneur, non pas tant de ce qu'il faiſoit connoitre ſon innocence, que de ce qu'il l'avoit préſervée

du péché. Les deux Vieillards furent condamnés et mis à mort, et la chaſte Suzanne fut conduite en triomphe dans la maiſon de ſon époux ; voilà ceque la crainte de Dieu opéra dans Suzanne. Cette ſainte et vertueuſe femme ſera à jamais la gloire de ſon ſexe, comme on peut dire que ces déteſtables Vieillards ſeront à jamais la honte de ceux qui ont perdu la crainte de Dieu.

AUTRE EXEMPLE

Dans tous les temps le Seigneur a permis que ſes plus fideles Serviteurs fuſſent éprouvés, pour faire paroitre d'avantage leur crainte de Dieu et leur vertu ; c'eſt ce qui arriva ſur-tout ſous le regne du Roi Antiochus. Ce cruel tyran, perſécuteur du peuple de Dieu, commanda aux Juifs, ſous peine de mort, de manger des chairs défendues par la Loi de Dieu, Un ſaint Vieillard nommé Eléazar, qui avoit toujours vécu dans la crainte du Seigneur, refuſa courageuſement d'obéir au tyran ; on voulut l'y forcer, mais il réſiſta conſtamment, et fut enfin condamné à mort. Il ne tient qu'à vous, lui dirent ſes amis par compaſſion pour ſon grand âge ; " Il " ne tient qu'à vous de vous ſauver la " vie ; faites ſemblant de manger des vi-

" andes défendues ; quand même vous " n'en mangeriez point, cette petite " diſſimulation appaiſera le tyran." Le ſaint Vieillard leur répondit : " Croyez-" vous que j'aye tant d'attache au peu " de vie qui me reſte, que de la préfé-" rer à ce que je dois à Dieu? Et quand " par cette lâche complaiſance, j'échap-" perois à la fureur du tyran, échap-" perois-je aux vengeances de Dieu? " Non, non, j'aime mieux mourir que " de déſhonorer ſa Religion ; il ne ſera " pas dit qu'à l'âge de quatrevingt-dix " ans j'abandonne la loi de Dieu, et " que je devienne le ſcandale de ma " poſtérité. Je veux, en mourant ainſi, " laiſſer aux jeunes gens un exemple " de courage et de force, leur apprendre " qu'ils doivent craindre Dieu et ne " jamais abandonner ſon ſervice." On conduiſit ce généreux Vieillard au ſupplice ; et lorſque les bourreaux le tourmentoient, on l'entendoit s'écrier : *Ah ! Seigneur, je ſouffre de cruelles douleurs, mais c'eſt parce que je crains de vous déplaire que je les endure, et votre crainte me les fait ſupporter avec conſolation.* O le bel exemple de crainte de Dieu !

AUTRE EXEMPLE.

Vous verrez dans l'exemple ſuivant

ce que peut la crainte de Dieu dans une ame, et à quel dégré de perfection elle peut l'élever ; c'eſt l'exemple de Job,

Il étoit un Prince ſi craignant Dieu, que le Seigneur lui-même demanda au démon *s'il avoit vu ſur la terre un homme auſſi fidèle et auſſi craignant Dieu que Job ?* Le démon répondit au Seigneur : " Il n'eſt pas étonnant que Job vous " ſerve, et qu'il vous ſoit fidèle, puiſque " vous comblez ſa maiſon de biens et " de gloire ; mais vous n'avez qu'à " étendre votre main ſur lui et le frap- " per, l'on verra que ſa fidélité et ſa " vertu ne ſont qu'en apparence." Dieu donna ce pouvoir au démon et lui dit : *Va, je te permets de l'éprouver et de le frapper, mais conſerve lui la vie.*. Le démon ſe ſervit du pouvoir que lui donna le Tout-puiſſant : il affligea Job d'une manière ſenſible et cruelle, lui ſuſcita des ennemis qui ravagèrent ſes campagnes, qui enlevèrent tous ſes troupeaux, qui lui ôtèrent toutes ſes richeſſes, le démon enfin renverſa toutes ſes maiſons et fit écraſer ſes enfans ſous les débris d'un édifice.

Cet homme craignant Dieu, n'ayant plus rien au monde, et dépouillé de tout,

ne se plaignit cependant point, ni contre le démon ni contre ses ennemis; mais toujours résigné et soumis à son Dieu, il s'écria: *Le Seigneur m'avoit tout donné, le Seigneur m'a tout ôté: que son saint Nom soit béni.* Le démon, confus de n'avoir pu ébranler cet homme juste, s'en prit à sa personne; il le chargea de plaies et d'ulcères d'une manière si horrible, que tout le monde le fuyoit, qu'il fut même obligé de se retirer sur un fumier, et de râcler avec un reste de brique et de pot cassé les vers et le pus qui sortoient de toutes les parties de son corps. Trois Princes ses amis vinrent lui rendre visite dans cette extrême misère; mais ils ne lui donnèrent ni secours, ni consolation. Il ne restoit plus rien au monde que sa femme, qui, loin de consoler son époux affligé, venoit encore l'insulter dans son malheur: *Tu es donc toujours dans ta simplicité*, lui dit-elle, *de quoi te sert-il d'avoir servi Dieu? Il ne te reste plus que de le maudire avant de mourir, puisqu'il t'abandonne dans tes disgrâces.* Job, sans s'émouvoir, toujours aimant et craignant son Dieu, lui répondit: " Allez, ma femme, vous par-
" lez comme une femme sans raison et
" comme une insensée; Dieu nous doit-

" il quelque chose? Et prétendez-vous " qu'il ne soit pas le maître de me trai- " ter comme il lui plaira? Si nous " avons reçu des biens de sa main libé- " rale, n'est-il pas juste que nous rece- " vions aussi des maux de sa main pa- " ternelle?" Vous voyez par cet exemple qu'un homme qui craint Dieu est toujours content.

AUTRE EXEMPLE.

Tobie, si loué dans la sainte Ecriture, sera à jamais le modèle des jeunes gens et des pères craignant Dieu. Il eut soin dès sa jeunesse d'éviter tout ce qui pouvoit souiller la pureté de son cœur. Dans son enfance même, il ne fit rien paroitre que de grave et de modeste, n'ayant point de goût pour les puérilités et les badinages des autres enfans. Il avoit en horreur les impiétés de son peuple; et tandis que les autres alloient adorer les idoles, et se livroient à de sacrilèges réjouissances, le jeune Tobie alloit au Temple adorer son Dieu, en lui consacrant son bien et sa personne.

Il se maria. Il eut un fils à qui il donna son nom, et lui apprit à craindre Dieu. Etant pris avec sa Tribu par le Roi des Assyriens, il fut conduit à Ni-

nive. Ce Roi défendit, ſous peine de mort, qu'on donnât la ſépulture aux Juifs. Mais, mâlgré cette défenſe, Tobie enſeveliſſoit par charité les corps des défunts. Le Roi l'ayant appris, commanda qu'on fit mourir Tobie, qui ſe ſauva pour éviter le ſupplice. Après la mort du Roi, Tobie s'en revint, et fit préparer un petit feſtin pour ſe réjouir avec ſes amis: *Allez,* dit il à ſon fils, *inviter quelques-uns de nos freres, mais n'invitez que des gens craignant Dieu, pour manger avec nous.* Sur le point de ſe mettre à table, on vint lui dire qu'un homme mort étoit ſur la place ſans ſépulture; Tobie y courut, apporta le corps ſur ſes épaules pour lui rendre les devoirs funèbres, et l'enſevelir. " Pour-
" quoi agiſſez-vous de la ſorte, lui di-
" rent ſes voiſins? Vous ſavez que le
" Roi l'a défendu, et que vous avez
" failli à perdre la vie pour avoir déſo-
" béi. Tobie répondit: en craignant
" Dieu, je n'ai rien à craindre de toutes
" les puiſſances de la terre."

Fatigué par des occupations ſi pénibles, un jour qu'il ſe repoſoit au pied d'un mur, quelques ordures d'un nid d'hirondelles étant tombées dans ſes yeux, il en devint aveugle; mais loin

de murmurer de cet accident, il en bénit le Seigneur. L'état de cet homme juſte paroiſſoit bien affligeant; il étoit aveugle, délaiſsé de ſes amis, captif ſous un Roi barbare, pauvre et dépouillé de la plus grande partie de ſes biens; mais il n'en fut pas moins ſoumis aux ordres de Dieu; verſant des larmes ſur les misères de ſon peuple, et ſur ſes péchés; il s'adreſſa à Dieu: " Vous êtes juſte, " Seigneur, et vos jugemens ſont tou- " jours adorables, de quelque manière " que vous nous traitiez, c'eſt toujours " avec équité et avec miſéricorde. C'eſt " à préſent, ô mon Dieu! que vous " penſez à moi, mais ne me puniſſez " pas ſelon que mes péchés le méritent, " oubliez mes iniquités, celles de ma " famille et de mes frères. Nous mé- " ritons, Seigneur, l'opprobre où nous " ſommes, parce que nous n'avons pas " été fidèles à votre Loi, nous nous ſom- " mes éloignés de vous; mais je ne vous " demande qu'une choſe, ô mon Dieu, " c'eſt d'être toujours ſoumis à votre " ſainte volonté, et de mourir dans vo- " tre crainte et dans votre paix.

Les diſgrâces ne firent jamais perdre à cet homme craignant Dieu, la patien-

C

ce, ni la paix de ſon cœur, et la pauvreté ne lui fit jamais rien faire contre la juſtice. Un ſoir, ayant entendu un chevreau inconnu, qui bêloit dans ſon étable : *Prenez garde*, dit-il à ſon épouſe: *cet animal que j'entends n'eſt peut-être pas à nous ; qu'on le rende promptement à ſon maître ; il ne nous eſt pas permis de manger, ni même de laiſſer dans notre maiſon le bien d'autrui.*

Tobie, quoique chéri de Dieu, ne laiſſoit pas d'être mépriſé ; ſes voiſins, ſes parens et ſon épouſe même l'inſultoient dans ſon affliction, et lui diſoient avec raillerie, d'aller chercher la récompenſe de ſes aumônes et de ſa charité. " Pourquoi parlez-vous de la ſorte, *leur répondit ce ſaint homme*, ne ſavez-vous " pas que nous ſommes les enfans des " ſaints Patriarches ; et que ſi nous imitons leurs vertus, nous aurons part à " cette vie immortelle que Dieu réſerve " à ceux qui lui ſont fidèles et qui le " craignent ?

Tobie affoibli, et croyant mourir, fit venir ſon Fils, et lui parla en père craignant Dieu, " Ecoutez, *lui dit-il*, " mon cher enfant, les dernières paroles " de votre père, et les gravez dans votre " cœur. Tous les jours de votre vie

" ayez la préſence de Dieu dans l'eſ-
" prit, pour ne jamais conſentir à au-
" cun péché. Souvenez-vous d'avoir
" toujours du reſpect pour votre mère:
" n'oubliez jamais ce qu'elle a fait et
" ſouffert pour vous. Faites toujours
" l'aumône, ne rebutez jamais aucun
" pauvre. Si vous avez beaucoup, don-
" nez beaucoup, ſi vous avez peu, don-
" nez de bon cœur ce que vous pour-
" rez. L'aumône délivrera votre ame
" de la mort éternelle. † Ah, mon fils!
" Qu'on eſt content de paroître devant
" Dieu lorſqu'on a aimé et ſoulagé les
" pauvres! Prenez garde, mon cher
" fils, de ne jamais conſentir à aucune
" impureté, et vivez ſaintement avec
" l'épouſe que Dieu vous donnera. Ne
" ſoyez point orgueilleux et ſuperbe
" dans vos penſées ni dans vos paroles.
" Que jamais le ſalaire de l'ouvrier et
" du domeſtique ne reſte dans votre
" maiſon. Soulagez par vos aumônes
" les juſtes défunts. Fuyez la com-
" pagnie des libertins et des pécheurs,
" ne mangez pas avec eux. Ne faites
" jamais aux autres ce que vous ne
" voudriez pas qu'on vous fit. Ne vous
" fiez pas à vous-même, et prenez tou-

" jours conseil des gens de bien. Soyez " toujours fidèle à Dieu: béniſſez-le, " quoi qu'il vous arrive, et conſultez-" le dans toutes vos entrepriſes. Ne crai-" gnez rien, mon fils, nous ſommes " pauvres, il eſt vrai, mais nous aurons " toujours beaucoup de bien, ſi nous " avons la crainte de Dieu.

Tels furent les avis que donna Tobie à ſon Fils, lorſqu'il croyoit mourir. O qu'un enfant eſt heureux, quand il a un père qui lui apprend ainſi les maximes de la ſageſſe et de la crainte de Dieu !

Tobie ne mourut pas encore, et Dieu le conſola après l'avoir éprouvé. Il répandit ſes bénédictions ſur ſes biens et ſur ſa famille, et lui rendit la vue par le miniſtere de ſon fils et de l'Ange Raphaël. Il eut la conſolation de voir dans l'alliance que fit ſon fils avec une ſainte épouſe, un mariage heureux et béni du Ciel. Voyant approcher ſa dernière heure, il fit venir toute ſa famille ; et, après leur avoir recommandé avec les larmes et avec la tendreſſe d'un bon père d'être toujours fidèles à Dieu, juſtes et charitables au prochain, il mourut en paix âgé de cent et deux ans.

Apprenez, dans cet exemple, quelle doit être la conduite d'une jeune per-

ſonne et d'un père craignant Dieu, et n'oubliez jamais que Dieu bénit et protège ceux qui le ſervent avec fidélité, et qui le craignent. *Bienheureux eſt celui qui craint Dieu,* dit le Saint-Eſprit.

CHAPITRE II.

De l'Amour de Dieu.

I. *SOUvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeuneſſe,* dit le Saint-Eſprit: c'eſt-à-dire, conſacrez à Dieu les prémices de votre vie, et les premières affections de votre ame. Seroit-il juſte que le démon s'emparât le premier de votre cœur, et que les plus beaux jours d'une vie, qui doit être toute à Dieu, fuſſent employés à aimer les plaiſirs et les vanités du monde?

Il n'y a que Dieu qui puiſſe contenter votre cœur. Lui ſeul mérite tout votre amour, puiſque lui ſeul renferme plus d'amabilités, de perfections et de charmes, que toutes les créatures enſemble. Toutes les beautés et les attraits des plus parfaites intelligences réunies, ne ſont, en comparaiſon de Dieu, qu'obſcurité et laideur.

Le bonheur et la joie des Saints dans

le Ciel, c'eſt de voir et d'aimer Dieu. Si les damnés pouvoient le voir et l'aimer pendant un quart d'heure après cent ans de tourmens, ils ſeroient tous conſolés et ſe réjouiroient. Ils ſouhaiteroient d'aimer et poſſéder Dieu, mais ils ne le peuvent plus. Vous le pouvez, mon fils, oui vous pouvez aimer Dieu ; et ſi vous ne l'aimez pas, vous avez le cœur plus dur qu'un démon.

II. Dieu vous a aimé le premier : *je vous aime*, dit-il, *d'un amour éternel.* Il vous a aimé avant que vous fuſſiez capable de le connoître, avant même que vous fuſſiez né ; il vous a mis au monde préférablement à tant d'autres qui l'euſſent mieux ſervi que vous. Il vous a donné ſon Fils pour vous racheter. Ce Fils adorable a donné ſa vie et ſon ſang pour vous ſauver.

Tout ce que vous avez eſt de Dieu. Il vous a fait ce que vous êtes, et vous a donné tout ce que vous poſſédez. Il n'y a point de mère au monde qui ait fait pour ſon enfant ce que Dieu a fait pour vous ; point de mère qui ait tant d'amour pour ſon Fils, que Dieu en a pour vous. Pour toute reconnoiſſance, il vous demande ſeulement votre cœur. Il vous promet ſa gloire, ſi vous l'aimez

et si vous lui êtes fidèle. *Mon fils, ma fille*, vous dit-il, *donnez-moi votre cœur : soyez-moi fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.* O que vous seriez donc ingrat, si vous refusiez de l'aimer, et de l'aimer de tout votre cœur!

III. Vous devez l'aimer, non seulement pour les faveurs et pour les grâces qu'il vous a faites, pour les biens et pour la gloire qu'il vous promet ; mais vous devez l'aimer encore pour ses infinies perfections, c'est-à-dire, pour l'amour de lui-même, parce qu'il le mérite et qu'il le veut. Pouvez-vous avoir un objet plus grand, plus noble et plus digne de votre amour ?

L'amour de Dieu s'appelle *Charité*. Cette charité, cet amour de Dieu, est un amour affectif, ou un amour de préférence. Si vous n'avez pas cet amour affectif, c'est-à-dire, si vous ne sentez pas pour lui des mouvemens affectueux et des sentimens de tendresse, il faut au moins que vous ayez pour lui un amour de préférence, c'est-à-dire, que vous préfériez Dieu à toutes choses, que vous soyez disposé à renoncer à vos plaisirs, plutôt que de renoncer à l'amitié de

Dieu ; de perdre tout ce que vous avez au monde, plutôt que de perdre la grâce de Dieu, en un mot, être prêt de souffrir plutôt la mort, que de vous séparer de Dieu, par un péché mortel.

Il faut que vous puissiez dire comme saint Paul: *Qui est-ce qui me séparera de l'amour de Jesus-Christ? sera-ce l'affliction ou le chagrin, ou la faim, ou la pauvreté, ou les dangers, ou la violence? Non, je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les démons, ni les puissances, ni aucune créature, ne pourront jamais me séparer de l'amour de Dieu qui est en Jesus-Christ.*

Sans la charité, *je ne suis rien*, dit Saint Paul, c'est-à-dire, que sans l'amour de Dieu, on ne peut ni mériter, ni acquérir le Ciel. Si vous mourez dans ce divin amour, vous serez un prédestiné. Or, pour y mourir, il faut s'y exercer pendant la vie. Demandez souvent à Dieu la grâce de l'aimer, desirez ardemment ce saint amour, & vous l'obtiendrez.

EXEMPLE.

Deux Solitaires ayant long-temps demandé à Dieu de leur faire connoitre la manière de le servir parfaitement, entendirent une voix qui leur dit d'aller dans la ville d'Alexandrie, où il y avoit

un homme nommé Euchariſte, dont la femme s'appelloit Marie, qui ſervoit Dieu plus parfaitement qu'eux, & qu'ils apprendroient de cet homme comment ils devoient aimer & honorer Dieu.

Ces Solitaires étant arrivés dans Alexandrie, s'informèrent pendant pluſieurs jours d'Euchariſte, ſans trouver perſonne qui le connût. Ils crurent s'être trompés, & prenant le parti de s'en retourner, ils apperçurent une pauvre femme ſur la porte de ſa maiſon ; & lui ayant demandé, comme par haſard, ſi elle connoiſſoit un nommé Euchariſte : c'eſt mon mari, répondit cette femme. Vous vous appellez donc Marie, lui dirent les Solitaires. Mes Pères, leur dit-elle, qui vous a appris mon nom ? Nous l'avons appris avec celui de votre époux par une voix ſurnaturelle, & nous venons ici pour lui parler.

Euchariſte arriva ſur le ſoir, conduiſant un petit troupeau de moutons. Les Solitaires auſſi-tôt l'embraſſèrent, & le prièrent de leur dire quel étoit ſon genre de vie: je ſuis, leur dit il, un pauvre berger. Ce n'eſt pas ce que nous vous demandons, repliquèrent les Solitaires : dites-nous la manière dont vous & votre

femme ſervez Dieu. Mes Pères, c'eſt à vous de me l'apprendre: je ne ſuis qu'un pauvre ignorant, qui ne ſais ni aimer ni ſervir Dieu. N'importe, lui dirent-ils, nous ſommes venus ici de la part de Dieu, pour ſavoir de vous comment vous le ſervez.

Puiſque vous me l'ordonnez, répondit Euchariſte, je vous dirai que j'avois une mère craignant Dieu, qui, dès mon enfance m'a recommandé de tout faire, & de tout ſouffrir pour l'amour de Dieu. J'ai ſuivi ce conſeil dès ma petite jeuneſſe: j'obéiſſois pour l'amour de Dieu; je ſouffrois la correction pour l'amour de Dieu; je me privois de certaines petites gourmandiſes ſi ordinaires aux enfans, ou de certaines récréations avec ceux de mon âge, pour l'amour de Dieu.

J'ai continué toute ma vie dans cette pratique en tâchant de tout rapporter à Dieu. Le matin je me lève pour l'amour de lui. Je fais ma prière, & lui offre la journée pour ſon amour. Je vais à l'ouvrage, parce qu'il le veut & je travaille pour l'amour de lui. Je prends mon repos & mes repas pour l'amour de Dieu, qui me nourrit. Je prends un peu de récréation, quand j'en ai beſoin,

pour l'amour de Dieu, & pour le mieux ſervir. Je ſouffre la faim, le froid, ou le chaud, ma pauvreté, mes maladies, les mauvaiſes années pour l'amour de Dieu. Je n'ai point d'enfant, j'ai toujours vécu avec ma femme comme avec ma ſœur & dans une grande paix. Voilà tout ce que je fais, & ma femme fait comme moi.

Avez-vous du bien, lui dirent-ils? j'ai peu de choſe avec ce petit troupeau de moutons que j'ai eu par la ſucceſſion de mes pères, répondit Euchariſte; mais Dieu bénit le peu que je poſſède, & j'ai du reſte. Je fais trois parts de mon petit revenu : j'en donne une part à l'égliſe, d'une autre j'en ſoulage les pauvres & les paſſans, et du reſte nous en vivons ma femme et moi. Je ſuis nourri très pauvrement, mais je ne me plains jamais de ma nourriture; je l'accepte telle qu'elle eſt, pour l'amour de Dieu.

Avez-vous des ennemis ? lui dirent ces deux Solitaires : Hé ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? répondit Euchariſte ; je tâche de ne faire mal à perſonne, & jamais je ne dis mal de qui que ce ſoit : cependant je ne laiſſe pas d'avoir des ennemis & des envieux ; mais loin de

leur souhaiter du mal, je les aime, je cherche à leur rendre service, et je les vais voir de bon cœur, pour l'amour de Dieu. Si on parle mal de moi ou de ma femme, & si on me fait tort, je le souffre en paix pour l'amour de Dieu. Voilà, mes Pères, toute ma conduite & celle de Marie ma femme. Ces Solitaires s'en retournèrent pleins d'admiration, consolés d'avoir appris un moyen si facile d'arriver à la perfection.

Suivez, mon fils, l'exemple d'Euchariste; accoutumez-vous de bonne heure à faire toutes vos actions en vue de Dieu, dans le dessein de lui plaire & pour son amour, & vous serez un prédestiné.

CHAPITRE III.

Il faut imiter Notre-Seigneur dans la Jeunesse & pendant toute la vie.

POUR arriver à la sainteté, il faut imiter Notre Seigneur Jésus-Christ, il est le Saint des Saints, & le plus parfait modèle de toute sainteté.

Ce grand Maître, descendu du Ciel pour instruire & sauver les hommes, a voulu passer par les différens âges pour les sanctifier tous. Il s'est rendu semblable à tous, pour nous attirer tous à

ſon imitation. *Pour cette raiſon*, dit Saint Irenée *il s'eſt fait enfant, pour les enfans, afin de les ſanctifier ; il s'eſt abaiſſé juſqu'aux petits, afin de les élever juſqu'à lui ; il s'eſt fait jeune, pour les jeunes gens, afin de leur apprendre la ſageſſe, en les appellant à ſa ſuite.*

C'eſt ſur ce divin modèle de la jeuneſſe, qu'il faut former la vôtre, & régler vos actions. Or nous trouvons dans l'Evangile quatre choſes, dont le Fils de Dieu nous a donné l'exemple pendant la jeuneſſe de ſa vie mortelle.

La première eſt ſa vie humble & cachée. Pendant trente années il a mené une vie inconnue au monde, ne ſe faiſant connoître qu'à ſa très-ſainte Mère & à ſaint Joſeph, pour apprendre aux jeunes gens à fuir la vaine gloire, & à ne pas chercher d'être eſtimés & connus du monde ; mais à chercher de plaire à Dieu dans la retraite, de contenter leurs parens & leurs maîtres par l'humilité & le ſilence.

La ſeconde, eſt l'exemple de Religion que le fils de Dieu a donné dans ſa jeuneſſe, en allant au temple pour y rendre ſes devoirs à Dieu ſon Père : c'eſt-là qu'il écoutoit les Docteurs, quoiqu'il fût leur Maître. Exemple admirable

qui montre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir un grand désir de s'instruire & qui leur fait connoître que leur premier soin doit être de servir Dieu, d'apprendre la science du salut dans les instructions de leurs Pasteurs, & de ceux que Dieu leur a donnés pour Maîtres.

La troisième chose dont l'Enfant Jésus a donné l'exemple, c'est l'obéissance admirable qu'il a rendue à ses parens. *Il retourna avec eux en Nazareth, & il leur étoit soumis*, dit l'Evangile. Exemple qui est bien capable de confondre les jeunes gens. Quelle honte pour vous, lorsque vous manquez de respect à ceux de qui vous tenez la vie ou l'instruction, ayant devant les yeux l'exemple d'un Dieu, qui obéit à ses créatures! Que répondrez-vous au Fils de Dieu sur vos désobéissances, quand il vous reprochera qu'il a voulu être soumis lui-même pour vous servir de modèle?

La quatrième chose que l'Evangile nous apprend de la jeunesse de ce Divin Enfant, c'est *qu' à mesure qu'il avançoit en âge, il croissoit en sagesse & en grâce*; c'est à dire, qu'il faisoit paroître de jour en jour ses divines perfections, comme un soleil qui ayant toujours la même lumière, paroît néanmoins toujours plus

brillant à meſure qu'il avance vers ſon midi. L'Evangile fait cette remarque, pour donner aux jeunes gens le plus important de tous les avertiſſemens, & leur apprendre que le temps de la jeuneſſe doit être employé à croître en ſageſſe, & non pas en malice, comme la plupart, qui ſemblent n'avancer en âge que pour affoiblir, ou pour perdre leur innocence.

Malheur déplorable qu'ils ne comprennent pas ! Peut-on voir ſans être touché juſqu'aux larmes, les jeunes gens et les enfans même ſe pervertir à meſure qu'ils croiſſent ? Leur âge tendre ſemble ne ſe fortifier que dans le vice. Les premiers mouvemens de leurs cœurs qui ne devroient être que pour leur créateur, ſont pour le démon. Les premiers rayons de leur raiſon ne leur ſervent que pour apprendre le menſonge et le péché. La robe d'innocence qu'ils doivent conſerver toute leur vie, eſt d'abord ſouillée par la déſobéiſſance et le libertinage. Enfans de Jéſus-Chriſt, eſt-ce ainſi que vous imitez votre Maître ? Il ſe fait enfant pour vous apprendre à paſſer vos premieres années dans la vertu, et vous les employez à apprendre le vice et à vous perdre : *Fermez les yeux*

ſur ce divin Exemplaire, pour réformer l'abus que vous faites de votre jeuneſſe, apprenez de lui comment vous devez vivre.

Ce n'eſt pas aſſez d'imiter Jéſus Chriſt dans les vertus qu'il a pratiquées dans ſon enfance, imitez-le encore dans la vie pénitente et laborieuſe qu'il a menée ſur la terre ; ſuivez ſur-tout les exemples d'humilité, de charité, de réſignation et de patience qu'il nous a donnés dans ſa paſſion. Il n'y a point de deſhonneur de ſuivre et imiter un Dieu qui marche devant nous. Il eſt au contraire honteux pour nous de le voir marcher ſeul dans le chemin des vertus, ſans que perſonne le ſuive ; de le voir aller au Ciel par un chemin d'épines, tandis que nous prétendons y aller par un chemin de roſes. *Il a fallu qu'il ſouffrît* et qu'il ſubît la Croix, *pour entrer dans ſa gloire.* Nous ne devons donc pas eſpérer d'y arriver par les délices et par les plaiſirs. Saint Paul nous apprend qu' *aucun ne ſera prédeſtiné, s'il ne conforme ſa vie à celle de Jéſus-Chriſt.* Penſez-y ſérieuſement, puiſque c'eſt pour imiter la vie de Jéſus-Chriſt que vous êtes chrétiens.

EXEMPLE.

Il eſt bien important d'inſpirer aux

jeunes gens quelques pratiques de piété envers Jésus-Christ, surtout de les porter à l'imiter. En avançant en âge ils continueront avec facilité les saintes pratiques qu'on leur aura inspirées dans la jeunesse. En voici un exemple bien remarquable.

Une femme veuve qui avoit peu de biens, mais qui avoit de la vertu et du zèle pour l'éducation de ses enfans, avoit une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée. Cette petite fille étoit vive et portée à la dissipation. La mère craignant que cet enfant ne se pervertît avec ses petites compagnes ; n'ayant pas d'ailleurs le loisir de s'appliquer, comme il étoit nécessaire, à l'éducation de sa fille, la mit, nonobstant sa pauvreté, en pension chez une vertueuse Maitresse d'Ecole, pour la former à la piété, et l'élever.

La petite Dorothée demeura deux ans chez sa Maitresse ; elle y fit un progrès admirable dans la piété, et retint dans son cœur tous les avis de sa charitable Maitresse, mais surtout celui de se proposer Notre Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mere, Dorothée étoit l'exemple et la consolation

de toute la famille, patiente, douce, obéiſſante; elle ne ſe plaignoit jamais de rien; elle parloit peu, mais à propos; toujours contente, d'une humeur égale dans ſes travaux et dans les croix qui lui arrivoient; chaſte, ennemie de toute vanité; reſpectant tout le monde, ne parlant mal de perſonne, aimant à rendre ſervice, recueillie et toujours unie à Dieu.

Une telle conduite la rendit bientôt un objet d'eſtime à toute la Paroiſſe; mais la jalouſie lui ſuſcita des ennemis. Quelques compagnes envieuſes entreprirent de noircir ſa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fauſſe dévote. Dorothée ſouffrit tout en ſilence pour l'amour de Jéſus-Chriſt; donna toujours des marques d'amitié à celles qui parloient mal d'elle. Le public reconnut enfin l'innocence de Dorothée, et les diſcours calomnieux de ſes ennemies tournèrent à leur confuſion.

Le Curé de la Paroiſſe admirant en elle les effets de la grâce, et les fruits que faiſoit cette fille parmi toutes celles qui la fréquentoient, lui dit un jour: Dorothée, je vous prie de me dire en confiance comme vous vivez, et comment vous vous comportez avec vos

compagnes. Monsieur, lui répondit Dorothée, il me semble que je fais peu de chose en comparaison de ce que je devrois faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse, lorsque je n'avois encore qu'onze ans: elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines: c'est ce que je tâche de faire, et je le fais de cette manière.

Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jésus, qui à son réveil s'offroit à Dieu son Père en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes travaux; lorsque je prie, je me représente Jésus priant qui adoroit son Père, et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jésus Christ a sué, fatigué, travaillé pour mon salut; et loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose je me représente que Jésus Christ étoit soumis et obéissant à la Sainte Vierge et à Saint Joseph; et dans le moment j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque

choſe de dur et pénible, je penſe auſſitôt que Jéſus-Chriſt s'eſt ſoumis à la mort de la Croix pour mon amour; enſuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile qu'il ſoit.

Si on parle mal de moi, ſi on me dit des duretés et des injures, je ne réponds rien, je le ſouffre en patience, me ſouvenant que Jéſus-Chriſt a ſouffert en ſilence, ſans ſe plaindre, les accuſations, les calomnies, les tourmens et les opprobres les plus cruels; je penſe alors que Jéſus étoit innocent, et ne méritoit pas ce qu'on lui faiſoit endurer, au lieu que je ſuis une péchereſſe, et que j'en mérite plus qu'on ne peut m'en faire ſouffrir.

Lorsque je prends mes repas, je me repréſente Jéſus-Chriſt prenant les ſiens avec modeſtie et frugalité, pour travailler à la gloire de ſon Père. Si je mange quelque choſe de dégoûtant, je penſe auſſitôt au fiel que Jéſus-Chriſt a goûté ſur la croix, je lui fais le ſacrifice de ma ſenſualité. Quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me raſſaſier, je ne laiſſe pas d'être contente, en me ſouvenant que Jéſus-Chriſt a jeûné quarante jours et quarante nuits; qu'il a ſouffert une cruelle faim pour mon amour et pour expi-

et les intempérances des hommes.

Le Curé ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumières dans une jeune et pauvre Villageoise, lui dit : O Dorothée, que vous êtes heureuse ! que de consolations n'avez vous pas dans votre état ! il est vrai, répondit Dorothée, que j'ai de grandes consolations dans le service de Dieu : mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir ; il me faut faire de grandes violences pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très vives.

Que faites-vous, lui dit le Curé, pour surmonter vos répugnances et vos tentations ? Dorothée lui répondit ingénûment : lorsque je suis dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au Jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort, ou bien je me le représente délaissé et sans consolation sur la croix ; m'unissant à lui, je dis aussi-tôt dans mon cœur, ces paroles qu'il proféra lui même si souvent dans le Jardin des Oliviers : *Mon Père, votre volonté soit faite.*

Dans les conversations que vous avez avec vos compagnes, lui dit le Curé, de

quoi les entretenez-vous ? Je les entretiens, répondit Dorothée, des mêmes choſes dont j'ai pris la liberté de vous entretenir. Je leur dis de ſe propoſer Jeſus-Chriſt pour modèle dans leurs actions, de ſe ſouvenir dans la prière et dans le repas, dans le travail, dans la converſation et dans les peines de la vie, comment Jeſus-Chriſt ſe comportoit lui-même dans ces occaſions, et de s'unir à ſes divines intentions. Je leur dis que je me ſers de cette ſainte pratique, et que je m'en trouve bien : qu'il n'y a rien de plus grand, de plus noble, que de ſuivre et d'imiter un Dieu ; rien de plus doux que de ſervir un ſi bon Maître. Allez, Dorothée, lui dit ſon Paſteur, profitez des graces dont le Ciel vous favoriſe ; le Seigneur a ſur vous de grands deſſeins de miſéricorde et de prédeſtination. O qu'heureuſe eſt une ame qui imite ainſi Jeſus-Chriſt !

CHAPITRE IV.

De l'amour et de l'honneur dûs à ſes Pères et Mères,

1. *CELUI qui craint Dieu*, dit le Saint Eſprit, *honore ſon Père et ſa Mère. Il ſervira comme ſes maîtres ceux qui lui ont*

donné la vie. Oui, mon fils, si vous avez la crainte de Dieu, vous honorerez vos parens, et vous respecterez ceux qui ont autorité sur vous.

En effet, seroit-ce craindre Dieu que de mépriser les menaces de Dieu même, et ce qu'il vous ordonne? Ecoutez-les, ces menaces qu'il fait contre les enfans indociles. *Celui qui afflige son Père,* dit le Seigneur, *et qui mépriſe les avis de ſa Mère, deviendra infâme et miſérable. Celui qui maudit ſon père ou ſa mère, périra, et ſa lumière* (c'eſt-à-dire, la vie) *ſera éteinte dans les ténèbres* (c'eſt-à-dire, dans la mort). *L'œil qui ſe moque de ſon père et de la mère qui l'a enfanté, mérite d'être arraché par les corbeaux, et dévoré par les aigles. Celui qui abandonne ſon père, eſt perdu d'honneur devant les hommes, et celui qui aigrit ſa mère, eſt maudit de Dieu.* O plût au Ciel que ces menaces fussent gravées profondément dans l'esprit de ceux qui oublient ce qu'ils doivent à leur père et à leur mère!

Ajoutons à ces menaces la loi rigoureuse que Dieu avoit établie dans l'ancien Testament. *S'il arrive,* dit la Loi de Dieu, *qu'un enfant ſoit rebelle aux commandemens de ſon père et de ſa mère, qu'a-*

près le châtiment il refuſe encore d'obéir ; le père et la mère le conduiront devant les Anciens où ſe tient le Siége de la juſtice et y feront leurs plaintes. Alors (ajoute la Loi) *il ſera lapidé par le peuple et mis à mort, afin que vous ôtiez ce méchant du milieu de vous, et que tout le peuple ſoit ſaiſi de crainte à la vue de cette punition.*

Voilà la Loi ſévère que Dieu avoit portée contre les enfans indociles, pour leur faire comprendre combien ils doivent apprehender ſa juſtice, qui tôt ou tard punit par des châtimens exemplaires, ceux qui manquent à un devoir ſi légitime et ſi ſaint.

Mais laiſſons ces motifs de terreur et de crainte pour les eſprits rebelles qu'on ne peut porter à leur devoir par raiſon et par amour. Pour vous, qui voulez ſervir Dieu, c'eſt aſſez pour vous engager à honorer vos parens, de vous dire, *qu'il eſt juſte, et que Dieu le veut.* Deux motifs par leſquels ſaint Paul perſuade aux enfans cette obligation. *Enfans,* dit-il, *obéiſſez à vos parens, parce qu'il eſt juſte. Obéiſſez en tout, parce que cela plait à Dieu.* Dieu, di-je, cet Etre ſouverain et tout puiſſant, dont la volonté doit être la regle de nos actions, et dont le bon plaiſir eſt le plus puiſſant motif des

ames généreuſes.

II. Cet honneur, que vous devez à vos pères et mères, comprend quatre devoirs principaux : le reſpect, l'amour, l'obéiſſance et le ſervice.

1. Ayez pour eux un grand reſpect, les conſidérant comme eux de qui, après Dieu, vous avez reçu l'être et la vie. Gardez-vous de les mépriſer, même dans leur vieilleſſe, pour quelque ſujet que ce ſoit, ni intérieurement par aucune penſée déſavantageuſe, ni extérieurement par des paroles, des geſtes, ou des manières peu ſéantes. Recevez avec docilité leurs inſtructions et leurs corrections. *Etoutez*, dit le Saint Eſprit, *les avis de votre Père, et n'abandonnez pas la loi de votre mère, il n'appartient qu'à un inſenſé de ſe moquer de la correction de ſon Père.*

2. Vous devez les aimer d'un amour ſingulier. *Souvenez vous*, dit le Sage, *que vous tenez d'eux la naiſſance ; ſoyez reconnoiſſans de ce grand bien.* Vous ne pouvez leur témoigner votre reconnoiſſance qu'en les aimant ; mais cet amour ne doit pas être ſeulement un amour naturel, il faut encore que ce ſoit un amour raiſonnable, et ſelon Dieu, c'eſt-à-dire,

qu'il faut les aimer, parce que Dieu le veut, et donner des marques de cet amour, en leur rendant service, en souffrant avec patience leur mauvaise humeur et leurs défauts. Montrez surtout que vous les aimez ; en tâchant de procurer par vos prieres et par d'autres moyens, leur conversion et leur salut pendant leur vie, et en vous intéressant au repos de leurs ames aprés leur mort.

3. Obéissez à leurs commandemens, et soyez prompts à faire leur volonté ; mais obéissez comme saint Paul le prescrit, *en vue de Dieu*, c'est-à-dire, en regardant l'autorité de Dieu dans leurs commandemens. C'est Dieu qui vous commande de leur obéir ; ainsi, quand vous leur obéissez, vous obéissez à Dieu. Au contraire ne leur obéissant pas, vous désobéissez à Dieu même ; à moins qu'on ne vous commande quelque chose contre sa Loi et contre votre conscience, en ce cas vous ne leur devez pas l'obéissance ; mais soyez discrete en cette occasion ; et quand vous doutez si le commandement de vos parens est juste ; il faut prendre avis des personnes éclairées.

4. Vous devez enfin les servir et les assister dans leurs maladies, dans leur pauvreté, dans leur vieillesse, et dans

leurs néceſſités temporelles ou ſpirituelles. Les abandonner, c'eſt un crime qui demande vengeance à Dieu, et qui tôt ou tard eſt puni.

Pour vous tenir dans les bornes de votre devoir envers vos parens, ayez ſouvent devant les yeux ces deux exemples. Regardez d'un côté le malheureux Abſalon, qui ayant violé le devoir d'un enfant envers ſon père, trouva enfin le juſte châtiment de ſon crime dans une mort funeſte et miſérable. Et d'un autre côté, conſidérez l'exemple du fils de Dieu, qui étant le ſouverain Maître du monde, a voulu néanmoins être ſoumis à ſa très ſainte Mère et à ſaint Joſeph, pour apprendre à tous les enfans l'honneur qu'ils doivent à leurs parens, et leur faire comprendre combien il eſt criminel, qu'une miſérable créature refuſe d'obéir à ceux de qui elle tient la naiſſance et l'inſtruction, après que le Dieu du Ciel a voulu être ſoumis à celle dont il a reçu une naiſſance temporelle.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. Du respect dû à ses Père et Mère, aux Maîtres et aux Maîtresses.

I. PRENEZ garde de résister à vos pères et mères, et à vos maîtres, dans ce qu'ils vous défendent, ou dans ce qu'ils vous commandent pour le réglement de vos mœurs. Ils sont tellement chargés de votre ame, tellement obligés de veiller sur votre conduite et votre instruction, que si vous commettez quelques fautes par leur négligence, ils en sont responsables à Dieu.

Vos pères et mères, de même que vos maîtres et maîtresses, sont obligés en conscience de vous défendre les occasions du péché, les veillées dangereuses, les fréquentations du cabaret et des personnes de différent sexe, les bals, les danses, l'assiduité aux jeux. S'ils étoient négligens jusqu'à ce point que de vous laisser vivre à votre liberté, vous ne laisseriez pas que d'exposer votre conscience en vous trouvant dans ces occasions ; mais quand ils vous les défendent, vous faites un péché bien plus énorme, en leur désobéissant.

Vos mères, filles chrétiennes, et vos maîtresses, aussi bien que vos pères et vos maîtres, sont de même obligés de veiller sur votre conduite et sur vos démarches, de prendre garde que vous soyez toujours habillées avec modestie, et décemment couvertes ; d'empêcher vos vanités et vos fréquentations mondaines. Si votre père et votre mère ne vous le défendent pas, ils pèchent ; vous pêchez vous mêmes, si vous faites ces choses ; mais quand ils vous le défendent, votre péché, par votre désobéissance, en est plus grand.

Bien plus (remarquez cet avis, jeunes gens), vous devez tellement respecter les commandemens de ceux qui sont chargés de votre éducation, que quand même vous ne feriez aucun mal avec les personnes que vous fréquentez, vous ne laisseriez pas que de pécher en les fréquentant, quand on vous l'a défendu ; parce que la défence de vos pères et mères, ou de vos maîtres, quand elle est légitime, est pour vous un commandement de Dieu même.

II. Si vos pères et mères vous donnent mauvais exemple par leurs paroles, par leur luxe, par leur vanité, par leurs débauches et par leurs impiétés, ou par

leurs larcins et leurs colères. ils sont criminels, et gardez-vous bien de les imiter. S'ils vous maudissent et s'ils vous édifient mal, malheur à eux ; il vaudroit mieux, pour un père et une mère qu'ils fussent précipités au fond de la mer que de scandaliser ainsi leurs enfans.

Mais aussi malheur à vous, si vous vivez comme eux, et si vous les imitez dans leurs vices. S'ils se damnent, ne vous damnez pas vous-mêmes. Priez tous les jours pour eux : vous ne pouvez exercer une plus grande charité, que d'offrir à Dieu vos prières et vos bonnes œuvres pour leur conversion. Prenez garde de jamais les scandaliser, malheur à vous, si vous contribuez à leur colère et à leur damnation par votre indocilité, et par votre libertinage.

III. N'oubliez pas, jeunes gens, que votre père, votre mère et vos maîtres, ont droit de vous corriger. Ils y sont même obligés, quand vous le méritez. Si une légère correction ne suffit pas, ils doivent en employer une plus forte. Il est même quelquefois louable aux parens de faire renfermer dans une maison de force, un enfant indocile et vicieux. Si vos parens vous corrigent, quand vous l'avez mérité, vous devez les en aimer

avec plus d'affection ; ils ne vous corrigent que pour votre bien et pour vous rendre sages. Si vous n'avez pas mérité cette correction, souffrez-la avec patience, en vous souvenant que vos péchés en méritent bien d'avantage, et que Jesus-Christ a souffert, sans se plaindre, la Croix et la mort, quoiqu'il fut innocent.

Ne dérobez rien à vos parens. *Celui*, dit le Saint-Esprit, *qui dérobe à ses père et mère, et dit qu'il n'y a point de mal, est participant et coupable d'homicide.* Si vous dérobez pour la vanité, pour la débauche, pour le jeu, votre péché en est plus énorme.

Gardez-vous bien de jamais parler mal de vos pères et mères, ou de vos maîtres. Ne vous plaignez jamais de votre beau-père ni de votre belle-mère ; supportez avec charité et en vue de Dieu leurs mauvaises humeurs, leurs imperfections : ne parlez point de leurs defauts, ni des disgraces qu'ils vous font souffrir. Si on vous fait quelques chagrins, ayez patience : Jesus-Christ en a bien plus souffert de la part des Juifs : regarderiez-vous comme un malheur pour vous de souffrir quelque chose pour son amour ?

En un mot, aimez, obéissez, respectez,

assistez vos pères et mères; consultez-les dans vos entreprises, surtout pour le choix de votre vocation. En quelqu'état, en quelqu'âge que vous soyez, n'oubliez jamais que Dieu vous commande de les honorer. Si vous le faites, soyez assurés que Dieu vous récompensera, et qu'il bénira votre famille. Au contraire (je vous le répéte) si vous leur êtes durs et méchans, si vous les abandonnez, tôt ou tard Dieu vous punira dans votre personne ou dans vos enfans. Lisez les exemples suivans, et profitez des instructions importantes qu'ils renferment.

EXEMPLE.

Il est rapporté dans les Histoires du Japon un exemple digne d'admiration, et bien capable d'apprendre aux enfans combien grand doit être l'amour qu'ils doivent à ceux qui leur ont donné la vie. Trois jeunes hommes qui étoient pauvres, avoient leur mère depuis long-tems malade; aimant tendrement cette mère, ils étoient très-affligés de voir que leurs travaux ne pouvoient suffire pour la nourrir et la soulager.

Il y avoit alors une troupe de voleurs dans les forêts voisines de la villes de Méaco, capitale de l'Empire. L'Empereur du Japon fit un Edit, et promit

une récompense à ceux qui amèneroient à la ville quelques uns de ces voleurs. A cette nouvelle, le plus jeune des frères dont nous venons de parler, s'avisa d'un expédient bien singulier pour avoir de quoi soulager leur pauvre mère. Il pria ses frères de le lier et de le conduire à la ville de Méaco, et de le faire passer pour voleur des forêts voisines. Ses frères eurent peine à consentir à une si étrange proposition. *Que craignez-vous*, leur dit ce jeune homme, *croyez-vous que Dieu m'abandonnera? Et après tout, si l'on me fait mourir, je suis content de sacrifier ma vie, pourvu que je puisse conserver celle de ma mère, et lui procurer du soulagement.*

Les deux frères voyant son courage, consentirent à sa proposition, conduisirent ce jeune homme à Méaco, le garrottèrent et le présentèrent comme un voleur au Juge criminel, qui fit mettre celui-ci en prison, et donna aux deux autres une récompense. Mais comme le sang ne peut se démentir, on s'apperçut qu'ils avoient les larmes aux yeux quand ils se séparèrent, et qu'on mit le cadet en prison. On soupçonna du mystère, et un Officier reçut ordre de les

suivre secrétement pour savoir de quoi il s'agissoit.

A peine furent-ils arrivés à la maison, que la mère leur demanda d'où ils venoient? Nous avons fait une bonne journée, lui dirent-ils: voyez, ma mère, combien d'argent nous avons gagné pour vous soulager: Dieu soit béni, dit elle, mais où est votre jeune frère? N'en soyez pas en peine, lui répondirent-ils. Je veux savoir où il est, continua la mère: qu'en avez-vous fait? Vous ne me répondez pas! Ah malheureux! Vous n'avez pas coutume de gagner tant d'argent en si peu de temps. Vous avez sans doute volé cet argent et fait quelque mauvais coup: peut-être que votre frère étoit avec vous, et que quelque accident lui est arrivé. Ces deux jeunes hommes voyant que leur mère s'affligeoit de leur silence, lui dirent naïvement de quoi il s'agissoit, lui racontèrent tout. La mère aussitôt poussa des cris et des lamentations en pleurant, demandant son fils qu'elle croyoit perdu.

Dans ce moment, l'Officier qui écoutoit à la porte, et qui avoit entendu tout ce dialogue, entra, et dit à cette mère désolée: rassurez-vous, pauvre femme, votre fils est vivant, il ne lui sera fait

aucun mal. En effet: l'Empereur étant informé de ce fait, admira le courage de ce jeune homme, et l'amour qu'il avoit pour sa mère; il lui fit sa fortune, et donna à la mère une pension pour le reste de ses jours.

Admirez dans cet exemple combien grande est la providence de Dieu envers les enfants qui aiment et qui assistent leurs pères et mères.

AUTRE EXEMPLE.

Une Dame de qualité, veuve nommée Alexandrine, avoit deux fils. L'aîné qui n'avoit que dix ans, commençoit déjà à dire de petites impertinences, des paroles sales et des jurements. Sa mère le reprit et lui dit: " Quoi, mon " fils, vous tenez de pareil discours en " ma présence! Est ce moi qui vous ai " appris à parler de la sorte? et quand " même je serois assez malheureuse pour " dire de telles paroles, vous ne devriez " jamais les prononcer; apprenez que " de tels discours ne conviennent qu'à " des libertins, à des esprits malfaits, à " des enfans sans éducation et sans hon- " neur."

L'enfant profita de cet avertissement et n'osa jamais plus dire aucune mau-

vaiſe parole en préſence de ſa mère, mais il continuoit d'en dire avec ſes petits compagnons. La mère en fut avertie, et dit à ſon fils ; " Vous ne dites plus " de mauvaiſes paroles en ma préſence, " mais vous en dites devant les autres, " et vous n'avez point de honte de les " ſcandaliſer. Eh quoi, mon fils ! vous " perdez donc la crainte de Dieu. Ne " ſavez-vous pas que Dieu vous entend " et vous voit par-tout ? Vous n'oſez " parler mal devant moi, et vous l'oſez " devant Dieu ; fachez que vous devez " craindre Dieu plus que moi : il eſt " votre Créateur, votre premier Père et " votre Juge ; et il vaudroit mieux dire " cent mauvaiſes paroles devant moi, " que d'en dire une en la préſence de " Dieu. Changez de conduite, mon fils ; " car j'aimerois mieux vous voir mort à " mes pieds, que de vous voir vivre " dans une telle habitude, et je vous dé- " fends de jamais plus fréquenter les " compagnons qui vous ont appris à " parler de la ſorte."

Ces paroles firent un telle impreſſion dans l'eſprit de cet enfant, qu'il ſe corrigea et fut toujours ſoumis à ſa mère ; Dieu récompenſa ſa ſoumiſſion : étant en âge, il entra en Religion, où il fit de

grands progrès dans les sciences et dans la vertu.

Le second fils d'Alexandrine ne fut pas d'un si bon naturel que l'ainé, mais il ne laissoit pas d'être plus aimé de sa mère ; (car il arrive souvent que les pères et mères s'aveuglent, et qu'ils aiment plus un enfant vicieux que les autres). Alexandrine reprenoit son fils, mais il se moquoit de tous ses avis, et fréquentoit malgré elle de jeunes libertins qui lui gâtoient l'esprit, qui ne lui parloient que de divertissemens et de plaisirs, et ne lui inspiroient que du dégoût pour le travail, et du mépris pour sa mere. De telles fréquentations pervertirent tellement le cœur du jeune homme, qu'il perdit enfin tout respect à sa mère, s'abandonna à la debauche, à l'impureté et aux jeux. La mère en pleuroit et l'avertissoit ; mais ce n'étoit pas assez, il falloit le corriger sevèrement quand il étoit temps, ou le faire mettre dans une prison pour arrêter ses désordres.

Ce jeune homme, malgré la defense de sa mère, fréquentoit une fille qui l'attiroit, et qui ne lui convenoit pas. Il se maria avec elle, fit même un procès à Alexandrine sa mère, pour jouir

du bien de feu ſon père, mais il n'en jouit pas long temps. Etant un jour allé à la promenade avec ſa nouvelle épouſe, il fit un faux pas, ſe laiſſa tomber à la porte de la ville, et fut écraſé ſous les roues d'un carroſſe qui paſſoit. La nouvelle en fut d'abord portée à ſa mère : " Ah, mon Dieu ! *s'écria t'elle* ; " voilà la punition des déſobéiſſances " de mon fils, et des chagrins qu'il m'a " faits. Je demande au moins au Sei- " gneur, que ce miſérable enfant ait " le temps de ſe reconnoître, et de " rentrer dans la grâce de Dieu." Cette mère éplorée courut voir ſon fils ; à peine fut-elle arrivée, qu'il expira entre ſes bras ſans parole, ſans confeſſion et ſans Sacrements.

'Noubliez jamais cet exemple, et ſouvenez-vous que ſi vous faites des chagrins à vos père et mère, tôt ou tard il vous arrivera quelque accident funeſte. *Celui-là eſt maudit de Dieu*, dit l'Ecriture, *qui chagrine ſa mère*.

CHAPITRE VI.

De l'humilité et de la ſuperbe.

L'HUMILITE' eſt le fondement des autres vertus, elle les conſerve et les fait

croître ; la ſuperbe au contraire les fait perdre; ou empêche de les acquérir.

La ſuperbe eſt une eſtime déréglée de nous-mêmes, une vaine complaiſance en nos bonnes qualités, et un deſir outré d'être eſtimé des autres Ce vice pernicieux ſe gliſſe dans l'eſprit des jeunes gens, à meſure qu'ils croiſſent en âge, et qu'ils ſe croient ſavans ou riches, ou plus parfaits que les autres. Cet orgueil les rend incapables d'une ſainte éducation, rend inutiles en eux les inſtructions et les impreſſions de la grace ; les éloigne de Dieu, et *Dieu* à ſon tour *leur réſiſte*, et ſe retire de leur cœur. L'orgueil enfin les aveugle, et les conduit à leur perte.

Mon fils, prends garde que la ſuperbe domine jamais en ta penſée, ni en tes paroles, parcequ'elle eſt la premiere cauſe de tous les malheurs, diſoit le ſaint homme Tobie à ſon fils. pour combattre l'orgueil, il faut s'appliquer à la pratique de l'humilité; je n'entends pas une humilité hypocrite, qui ne conſiſte qu'en paroles, et en une vaine démonſtration de bas ſentiments de ſoi-même. Telle eſt la fauſſe humilité de certaines perſonnes qui paroiſſent humbles au dehors, tandis qu'ils ont au dedans un cœur ſuper-

be. L'humilité doit être sincère ; que cette humilité soit dans le cœur ; qu'elle paroisse dans votre conduite. Pratiquez cette vertu, par rapport à vous, à Dieu, aux hommes.

I. Soyez humble par rapport à vous-même. *Ne vous élevez pas en votre pensée*, dit le Sage, c'est-à dire, ne vous estimez point vous-même, ni pour vos richesses, ni pour votre condition, ni pour votre beauté et vos agrémens. La gloire que l'on tire de ces choses, est basse et frivole, elle est une marque d'un esprit foible et vain. Ne vous estimez jamais pour vos talens, pour votre industrie, pour votre esprit, ni pour votre science ; ce sont des dons de Dieu ; or vous faites injure à Dieu quand vous cherchez votre propre gloire dans ses dons.

Vous faites encore plus d'injure à Dieu, quand vous vous estimez pour votre vertu, parce qu'elle vient encore moins de vous. S'en glorifier, c'est la perdre. Croire avoir de la vertu, c'est manquer de la vertu Principale, qui est l'humilité ; il arrive même souvent, que tel qui croit avoir quelques vertus, n'en a peut-être aucune. Vous vous rassurez sur quelques bonnes qualités que vous

croyez avoir, tandis que vous avez lieu de trembler, à la vue des vertus qui vous manquent. Ne savez-vous pas d'ailleurs, qu'un de vos défauts caché à vos yeux, est capable de l'emporter sur vos prétendues vertus; et que *vos justices*, vos bonnes œuvres, sont devant Dieu, selon la parole du Prophète Isaïe, *comme un linge souillé?* S'il y a en nous quelque chose de bon, nous devons en donner toute la gloire à Dieu seul qui en est l'auteur; et non pas à nous, qui n'avons de notre fonds que l'ignorance, le péché et la misère.

II. Soyez humble envers Dieu, dans la considération de sa grandeur devant laquelle vous êtes *comme un rien.* Humiliez-vous à la vue de sa puissance et de sa majesté souveraine qui fait trembler les Anges mêmes. Reconnoissez les offenses que vous avez commises contre cette grandeur infinie; les bienfaits sans nombre que vous avez reçus de sa bonté; l'abus que vous avez fait de ses grâces, sans lesquelles vous ne pouvez rien faire pour le salut; le compte que vous en rendrez au Jugement, et le danger de damnation où vous êtes continuellement exposé. Si vous faites ces réflexions, vous ne trouverez que trop

de sujets de vous humilier et de vous confondre devant celui qui doit vous juger.

III. Soyez humble envers les hommes. Il est facile d'être humble à l'égard de Dieu (car comment une misérable créature ne s'abaisseroit-elle pas devant son Créateur et son Juge? mais il n'est pas facile d'être humble envers tous les hommes; il est néanmoins nécessaire. Or, parmi les hommes, les uns sont au-dessus de vous, les autres vous sont égaux, et les autres sont vos inférieurs.

I. Quand aux premiers, soyez respectueux et obéissant envers tous ceux qui ont autorité sur vous; trouvez bon qu'on vous avertisse de vos défauts, qu'on vous reprenne, qu'on vous corrige, et soyez soumis à ceux qui ont droit de vous commander. Honorez tous ceux qui vous surpassent en âge, en science, en qualité, &c. Respectez les vieillards, prenez garde de les insulter, de contrefaire leurs manières, de vous moquer de leurs foiblesses, de leur parler avec mépris et avec hauteur; de leur faire des grimaces, des menaces, de les chagriner. L'exemple que l'Ecriture Sainte nous rapporte de quarante enfans, qui

s'étant moqués du prophète Elisée, qui étoit un Saint vieillard, en l'apellant par raillerie, *tête chauve*, furent en punition dévorés par des ours ; cet exemple, dis-je, doit nous faire comprendre, que ces sortes de pechés attirent quelquefois les châtimens de Dieu sur ceux qui en sont coupables.

2°. Quant à vos égaux, traitez-les tous avec estime et avec déference, sans vous en faire accroire, sans être enflé de votre rang, et des honneurs qui vous sont dûs, sans vouloir précéder les autres. Laissez ces vanités aux ames foibles, et aux esprits bas. Un esprit bien-fait ne se repaît jamais de ces honneurs imaginaires : il conserve son rang avec modestie, quand il est nécessaire, mais il le conserve sans orgueil et sans faste, sans contestation et sans aigreur.

Ceux qui vivent dans une même famille, les enfans et les domestiques, les beaux-frères et les belles-sœurs, doivent avoir les uns envers les autres beaucoup de condescendance et d'humilité; se soulager, s'entr'aider, se supporter avec patience et ne jamais se quereller ; que les plus grands aiment et excusent les petits; que les petits aient du respect pour les grands. Qu'il n'y ait jamais

entr'eux aucune envie, parce que l'envie eſt le vice du démon, et met le déſordre par-tout.

Les jeunes gens doivent être ſerviables et complaiſans; faire volontiers ce qui ſe préſente: prévoir ce qui eſt à faire dans la maiſon; prévenir les beſoins des autres, faire eux-mêmes ce qu'un domeſtique devroit faire, pour le ſoulager; ne pas faire attention ſi les autres font autant d'ouvrage qu'eux, et ne pas s'en plaindre; mais au contraire, par une ſainte émulation, tâcher de faire plus que les autres. Ceux qui ſont ainſi prévenans et patiens, et qui aiment à rendre ſervice, ſont véritablement humbles, et ſont bénis de Dieu.

3 Quant aux inférieurs, ceſt-à-dire, à ceux qui ſont au-deſſous de vous, ſoyez affable à tous ceux qui vous ſervent, les conſidérant comme vos frères et vos ſœurs. *Maîtres*, dit l'Apôtre S. Paul, *traitez vos domeſtiques avec douceur, n'uſant ni de menaces ni de rigueur, vous ſouvenant que vous avez un Maître commun avec eux dans le Ciel, qui n'a égard ni à la qualité de maître, ni à celle de ſerviteur.* Rendez-vous acceſſible et aimable à tous les autres qui ſont de moindre condition que vous, ſurtout envers les pauvres,

selon ce précepte du sage : *Rendez-vous affable aux pauvre gens :* ils sont peut-être plus élevés que vous devant celui qui sonde les cœurs. Soyez prompts à leur rendre service, et à les secourir dans leurs besoins.

IV. Enfin, pour réprimer la superbe et l'orgueil, considérez ce que c'est que l'homme, et ce qui suit après la mort. *De quoi te glorifies-tu, ô terre ! ô cendre !* s'écrie le sage: *Les Puissans d'entre les hommes n'ont qu'une vie courte ; aujourd'hui Roi, demain rien Et quand l'homme sera mort, son corps deviendra la pâture des bêtes, des serpents et des vers.* Quel sujet de s'humilier !

Ne considerez pas ce qui est au dehors de vous. Ces biens que vous possédez ; ces vêtements brillans qui vous environnent, cette beauté qui vous rend si vain, ces amis qui vous flattent; cet emploi ; ce crédit qui vous élévent audessus des autres ; tout cela n'est pas vous, ne vient pas de vous, et ne vous rend pas meilleur, ni plus honnête homme; c'est peut-être ce qui fera un jour votre malheur et votre perte. Mais considérez ce que vous êtes dans vous même, et ce qui vient de vous. C'est l'avis de S. Bernard:

" Si l'homme, *dit ce S. Docteur*, se con
" sidère attentivement, il ne trouvera en
" lui-même que des sujets de confusion
" et d'humilité. Sa conception est dans
" le péché, sa naissance dans la misère ;
" sa vie une suite de travaux ; sa mort
" inévitable ; et après sa mort, il ne lui
" restera que l'infection, la pourriture
" et la poussière. Voilà toute la destinée
" de son corps en cette vie, mais pour
" l'ame, il lui reste à subir le Jugement
" de Dieu, pour y recevoir la décision
" de son bonheur, ou de son malheur
" éternel ; et ce jugement sera terrible
aux plus saints." Voilà, créature vaine et pécheresse, ce que vous êtes ! de quoi donc vous glorifiez-vous? Loin de chercher à paroître, allez plutôt vous cacher et vous confondre, et pensez bien plus à gémir sur votre misère, sur votre néant et sur vos crimes, qu'à vous élever.

CHAPITRE VII.

De l'Obéissance.

L'Obeissance est un effet de l'humilité. Or, le vrai caractère d'un esprit humble est d'être soumis à ceux qui ont autorité sur nous, et de se dépouiller de sa pro-

pre volonté pour faire celle des autres. O que cette vertu est rare ! mais qu'elle est nécessaire, puisque sans l'obéissance et le détachement de sa propre volonté on ne peut parvenir à la sainteté *L'esprit du juste*, dit le Saint-Esprit, *méditera l'obéissance*. Un enfant désobéissant, est un monstre par les dérèglements et les crimes dans lesquels son indocilité l'entraîne : c'est pour cette raison que S. Paul faisant un dénombrement des grands pécheurs, place dans ce rang *les enfans sans obéissance*.

Aimez donc l'obéissance, jeunes gens : soumettez-vous avec humilité, et avec amour, à vos parens, à vos maîtres, et à tous ceux qui ont autorité sur vous. Je vous dis d'obéir avec humilité et avec amour, parceque ce n'est pas obéir comme il le faut, si on n'obéit pas saintement, et en vue de Dieu. L'obéissance rendue par une crainte purement servile, ou par force, est une obéissance d'esclave, qui n'a aucun mérite, et qui n'est pas une vertu. Obeissez dans le désir de plaire à Dieu, et de faire votre devoir.

Estimez-vous plus heureux de faire la volonté des autres, que la vôtre. C'est leur propre volonté qui cause la perte

des hommes, surtout des jeunes gens. Elle est un mauvais guide, qui les conduit dans le précipice. Ecoutez cet oracle du Saint-Esprit: *l'homme obéissant racontera ses victoires.* C'est à-dire, si vous êtes soumis, vous jouirez du fruit des victoires que vous aurez remportées sur vos plus dangereux ennemis, qui sont votre propre esprit et vos mauvaises inclinations. Vous reconnoîtrez avec consolation combien l'obéissance vous aura été avantageuse, puisqu'elle vous attirera les faveurs et les bénédictions de Dieu.

EXEMPLE.

Etre soumis et obéissant à un père, à une mère qui sont intraitables et austères, les aimer malgré leurs vices grossiers et leur ingratitude, est une vertu rare, et d'un grand mérite; telle fut la vertu d'un jeune homme nommé Joachim. Il avoit un père et une mère qui étoient pauvres, mais très méchans et ivreurs. Des parens si mal élevés, n'étoient pas capables de donner à leur fils une éducation chrétienne: mais ce fils tomba heureusement entre les mains d'un zélé Confesseur, qui lui inspira tant d'amour et de respect pour ses père et mère, que ce jeune homme ne s'écarta

jamais de son devoir en ce point, et fut toujours docile et soumis.

Quand il eut quinze ans, son père lui dit d'aller servir, parce qu'il ne pouvoit plus le nourrir. Joachim obéit. Il eut le bonheur de rencontrer un Bourgeois nommé Eugène, homme riche et craignant Dieu, qui le prit à son service. Jamais domestique ne fut plus affectionné à son maître, ni enfant plus attaché à ses père et mère que Joachim, leur donnant, pour les aider à vivre, tout ce qu'il gagnoit. Au bout de huit ans ses sœurs se marièrent: son père et sa mère qui étoient âgés, restèrent seuls, et lui mandèrent de s'en retourner. Joachim ne balança pas un moment, et se fit un devoir de quitter Eugène son bon maître, pour obéir à son père.

Ce maître tâcha de le retenir, lui promit d'augmenter ses gages, s'il vouloit rester avec lui. J'aime mieux obéir à mon père et à ma mère, répondit Joachim, que de gagner les plus gros gages: je puis me passer de vos gages, mais mes parens ne peuvent se passer de moi. N'en sois point en peine, lui dit son maître, j'aurai soin de leur entretien; et après tout, tes père et mère ne méri-

tent guères tes services, puiſque tu n'as reçu d'eux que des coups et des malédictions. N'importe répondit Joachim; je ne veux pas les abandonner dans leur vieilleſſe. Quelque mauvais qu'ils ſoient, ils ſont toujours mes père et mère; je ſuis toujours leur enfant; et je ſens ce que Dieu et la nature demandent de moi à leur égard. Va, mon cher ami, dit Eugène, Dieu te bénira, parce que tu es un enfant d'obéiſſance. Joachim retourna donc auprès de ſon père et de ſa mère. On ne peut dire combien de peine il eut pour les nourir et pour gagner leur vie. Pour toute récompenſe de ſon obéiſſance et de ſes ſervices, il ne recevoit d'eux que des injures, mais il ſouffroit tout en ſilence et ſans ſe plaindre.

Une obéiſſance et une patience ſi courageuſe ne furent pas ſans récompenſe. Joachim par ſa vertu mérita de trouver une fille vertueuſe qui lui donna du bien, à laquelle il ſe maria; il vécut avec elle dans la crainte de Dieu, et dans une grande paix. Sur le point de mourir, il fit venir ſes enfans, et leur dit: " Mes " chers enfans, la plus grande conſola- " tion que j'aye eue en ma vie, et la " plus grande que j'aye à préſent, c'eſt

« d'avoir toujours été ſoumis à mes « père et mère. C'eſt à cette obéiſſance « que je dois ma fortune : j'eſpère qu'en « vue de cette obéiſſance que jai tou- « jours eue en vûe de Dieu et pour ſon « amour, le Seigneur me fera miſéricor- « de. Je vous recommande d'avoir de « même toujours Dieu en vue, et beau- « coup de ſoumiſſion et de reſpect pour « votre mère. Si vous ſuivez ce dernier « avis que je vous donne, Dieu ne vous « abandonnera jamais.

CHAPITRE VIII.

De quelle maniere les jeunes Gens doivent recevoir les avis et les corrections.

I. LA ſageſſe et la raiſon ſe trouvent rarement dans l'enfance et dans la jeuneſſe ; c'eſt pour cela que le Saint Eſprit a dit que *la folie eſt comme l'appanage des jeunes gens, et que la correction les met en fuite* ; c'eſt-à-dire, la crainte du châtiment fait dans la jeuneſſe, ce que la raiſon même ne peut encore faire.

Un père n'eſt donc pas un bon père, mais un méchant père ; une mère eſt de même une mauvaiſe mère, lorſqu'ils ne font ni réprimande ni correction à leurs enfans. *C'eſt haïr ſes enfans*, dit le Sage.

que de leur épargner la verge. Des défauts qu'on laisse croître dans leur cœur causeront un jour leur perte, et leront une source de chagrins pour leurs parens.

Il faut corriger les enfans de bonne heure ; c'est en vain qu'on entreprendroit de redresser ou d'arracher un vieil arbre tortu ; de même aussi c'est vainement, ou très difficilement qu'on prétendroit redresser la conduite d'une personne qui a pris un mauvais pli dans sa jeunesse, et qu'on tâcheroit d'arracher des vices qui ont jetté de profondes racines dans son cœur.

Trop de complaisance et de douceur aux jeunes gens, les conduit aux enfers, une sage sévérité, un châtiment raisonnable les en délivre, dit le sage. Ce seroit une cruauté de ne pas retenir un enfant qui va étourdiment se jetter dans un feu ou dans un abyme ; pourquoi donc ne le corrigez-vous pas, lorsque par ses vices il se précipite en enfer?

II. Souvenez-vous donc, jeunes gens, que si vos parens et vos maîtres sont obligés de vous reprendre et de vous corriger par charité, vous êtes obligés d'écouter leurs réprimandes et leurs avis avec docilité, et de recevoir leurs cor-

rections avec patience et soumission. Ils doivent vous reprendre quand vous avez pêché : les avis et les instructions qu'ils vous donnent, sont, dit le Saint Esprit, *une loi que vous ne devez pas mépriser.* Si leurs réprimandes ne vous rendent pas sages, ils doivent y ajouter le châtiment.

Quand il vous semble que vous ne méritez pas le châtiment, faites réflexion que si vous ne le méritez pas pour cette faute, vous le méritez pour beaucoup d'autres, et qu'il vaut mieux souffrir étant innocent, dit S. Pierre, que de souffrir étant coupable ; qu'enfin il faut vous accutumer de bonne heure à souffrir avec patience, l'exemple de J. C. qui a souffert innocemment et sans se plaindre, les supplices et la mort.

Si vos parens et vos maîtres vous châtient lorsque vous avez péché, juré, menti ou dérobé, lorsque vous vous êtes querellé et battu ; lorsque vous dites des paroles trop libres et peu séantes ; lorsque vous fréquentez certaines compagnies, ou que vous sortez malgré eux ; lorsque vous vous livrez à la vanité, ou lorsque vous leur parlez avec hauteur et sans respect, souvenez-vous qu'ils font leur devoir, en vous reprenant et en vous corrigeant. Gardez-vous bien

d'en murmurer ; ne vous plaignez pas, même à vos amis ; mais bénissez Dieu de vous avoir donné des parens et des maîtres, qui par charité veillent sur vous, pour vous empêcher de devenir vicieux, et de vous perdre.

Si vous êtes sage, demandez vous-même la correction à votre père ou à votre mère, lorsque vous êtes tombé dans quelques fautes. Si vous connoissiez le prix d'une sainte et prudente correction vous vous réjouiriez bien plus d'être châtié que d'être épargné. Le jour viendra peut être, que vous pleurerez amèrement, de ce qu'on ne vous aura pas corrigé dans votre jeunesse. Combien de malfaiteurs condamnés à mort par la Justice, qui se voyant entre les mains du bourreau, ont dit publiquement sur l'échafaud ces lamentables paroles ; *Jeunes gens, profitez de mon triste exemple ; vous, pères et mère, apprenez à corriger vos enfans. Si j'avois été repris et corrigé dans ma jeunesse ; je ne serois pas tombé dans le malheur où vous me voyez.*

EXEMPLE.

Saint Augustin, sans un miracle de la Grâce, se fut perdu sans ressource par la liberté dans laquelle il fut élevé dès son

enfance. Patrice ſon Père, loin de le reprendre et de veiller ſur ſa conduite, ne faiſoit que rire de ſes petites impertinences, comptoit pour rien les petites ſottiſes, les fréquentes vivacités, et la continuelle diſſipation de cet enfant ; comme font encore aujourd'hui pluſieurs pères idolâtres de leurs enfans, qui les aiment éperduement. Sainte Monique ſa mère l'avertiſſoit, le reprenoit et le corrigeoit. Mais de quoi ſervent les foibles corrections d'une mère, lorſqu'elles ne ſont pas ſoutenues par la vigilance et l'autorité du père? Patrice mourut, et la liberté dans laquelle il avoit laiſſé vivre Auguſtin ſon fils, entraîna ce jeune homme dans toutes ſortes de déſordres, et même dans l'héréſie des Manichéens :

Dieu touché des larmes de Monique, et des prières que cette ſainte veuve faiſoit inceſſamment pour la converſion de ce jeune libertin, ſe ſervit des inſtructions de ſaint Ambroiſe, ſon Paſteur, pour lui ouvrir les yeux ſur ſes égaremens, Auguſtin étant converti, ne ceſſa de pleurer le reſte de ſa vie les déréglemens de ſa jeuneſſe, et la mauvaiſe éducation que ſon père lui avoit donnée. " Ah, mon Dieu ! s'écrioit-il, que j'é-
" tois à plaindre dans les jours de mon

" aveugle jeuneſſe ! Je m'éloignois de
" vous, Seigneur, en ſuivant le penchant
" de mes folles paſſions ; et mon père,
" loin de me corriger et de me repren-
" dre, rioit de tout. Je me perdois, et il
" avoit la cruauté de me voir courir à
" ma perte. Tous les vices croiſſoient
" dans mon cœur, comme de mauvaiſes
" herbes dans une terre inculte ; et il
" n'y avoit point de main charitable
" pour les arracher."

Profitez des ſentimens de ce grand Saint, jeunes gens, et regardez comme une faveur du Ciel lorſque vous avez des parens et des maîtres qui ont la charité de veiller ſur vous, et de vous reprendre. Plus ils vous corrigent à propos, plus vous devez les aimer.

CHAPITRE IX.

De l'amour du prochain.

L'AMOUR du prochain eſt une vertu fondamentale du Chriſtianiſme, puiſque toute la morale de Jéſus Chriſt eſt fondée ſur deux loix. *Aimer Dieu ſur toute choſe, et le prochain comme ſoi-même.* Vertu néanmoins rare et mal obſervée.

La plûpart croient que pour aimer le prochain, c'eſt aſſez d'aimer ſes parens,

ſes amis, ceux de qui on attend quelqu'avantage, et qu'on peut être indifférent pour les autres. Aimer de la ſorte, ce n'eſt pas aimer le prochain, mais c'eſt s'aimer ſoi-même.

On élève les jeunes gens dans cette erreur. On leur apprend à n'aimer que ceux qui leur font du bien, et on leur inſpire de haïr ceux qui leur ſont du mal. Les pères et mères ne parlent ſouvent dans leur famille que des défauts, des vices, des mauvaiſes manières, de la mauvaiſe foi des voiſins, de ceux qui leur portent envie et qui leur font du tort: Ils détruiſent ainſi par leur exemple et par leurs diſcours, l'eſprit de charité pour le prochain, dans leurs enfans. Ces pères et mères imprudens font-ils réflexion aux funeſtes ſuites du défaut de charité? N'eſt-ce pas de ce défaut de charité que vient le peu d'eſtime et de reſpect que les hommes ont les uns pour les autres; les trahiſons et les rancunes, les impatiences et les murmures, la dureté pour les pauvres et les miſérables, les diviſions des familles, les diſcordes entre les parens, les querelles, les jalouſies, les médiſances? Delà enfin tant de

désordres qui déshonorent la Religion, et qui perdent les Chretiens.

Il est donc important d'instruire la jeunesse sur ce point, et de la désabuser d'une erreur si funeste. Cette erreur vient de l'ignorance de trois choses; ils ne savent point quel est le prochain qu'il faut aimer, par quel motif il le faut aimer, ni en quoi consiste cet amour.

I. Le prochain qu'il faut aimer, sont tous les hommes, pauvres et riches, bons et méchans, amis et enemis, et même ceux qui nous font le plus de mal. Cette obligation d'aimer tous les hommes est si étroite, que sans cet amour, sans cet esprit de charité, on ne peut être sauvé. Quand de tous les hommes qui sont sur la terre, il n'y en auroit qu'un seul que je n'aimâsse pas, ou que je haïsse, ce seroit assez pour être damné.

II. Le motif pour lequel il les faut aimer, est qu'ils sont tous enfans de Dieu, crées à son image, rachetés du Sang de Jésus-Christ; que Dieu qui est notre Père commun, veut que nous les aimions tous comme nos frères, que Jesus-Christ notre Sauveur nous a commandé de les aimer, et que lui-même les aime tous. Ce seroit être bien déraisonnable de ne pas aimer ceux qu'un

Dieu a aimés plus que sa vie, et pour lesquels, quelqu'indignes qu'ils fussent, il a voulu mourir.

III. cet amour consiste en trois choses 1. Vouloir du bien à tous. 2. En faire quand on le peut, 3. Supporter, excuser et cacher leurs défauts. Voilà la vraie charité du prochain, la marque du vrai Chrétien, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu.

1 Souhaitez du bien à tous, et soyez véritablement affligé lorsqu'il leur arrive du mal: considérant tous les hommes, même vos ennemis, comme vos frères. Soyez affable, doux et complaisant. Ayez compassion de ceux qui sont affligés. Ne portez point envie aux riches, ni à ceux qui sont en prospérité Aimez les bons à cause de leur vertu, les méchans afin qu'ils deviennent bons; souhaitez de la persévérance aux premiers, et la conversion aux autres. Si un homme est méchant et grand pécheur, il faut haïr son péché, qui est l'ouvrage de l'homme, mais il faut aimer sa personne qui est l'ouvrage de Dieu.

2. Faites du bien à tous; car c'est peu de chose de vouloir du bien, si on ne le fait quand on le peut. Nous pou-

vons procurer trois sortes de biens au prochain ; les biens du corps, les biens de l'honneur, et les biens de l'âme.

Quant aux biens du corps, vous devez faire deux choses. 1. Ne jamais rien dérober à qui que ce soit, et ne rien faire contre le droit d'autrui. Outre le péché que vous feriez, vous contracteriez encore l'obligation de rendre ce que vous aurez pris, et de réparer le droit que vous auriez violé. O le funeste vice dans une jeune personne que d'être porté au larcin ! Il est bien à craindre que ceux qui s'accoutument à faire de petits et de fréquens larcins, soit en fruits, soit en grains, soit en d'autres choses, ne soient un jour de grands larrons, et ne fassent une fin misérable. 2. Assistez le prochain dans ses nécessités, par des libéralités, par de fréquentes aumônes. O l'admirable vertu dans les jeunes gens que la miséricorde et la compassion pour les pauvres ! Heureux ceux qui peuvent dire avec Job, *Que la compassion a cru avec eux dès leur enfance*; elle attirera sur eux les bénédictions de Dieu pendant leur vie et à leur mort.

Quant à l'honneur, vous devez le conserver au prochain. N'en parlez jamais désavantageusement, quelque

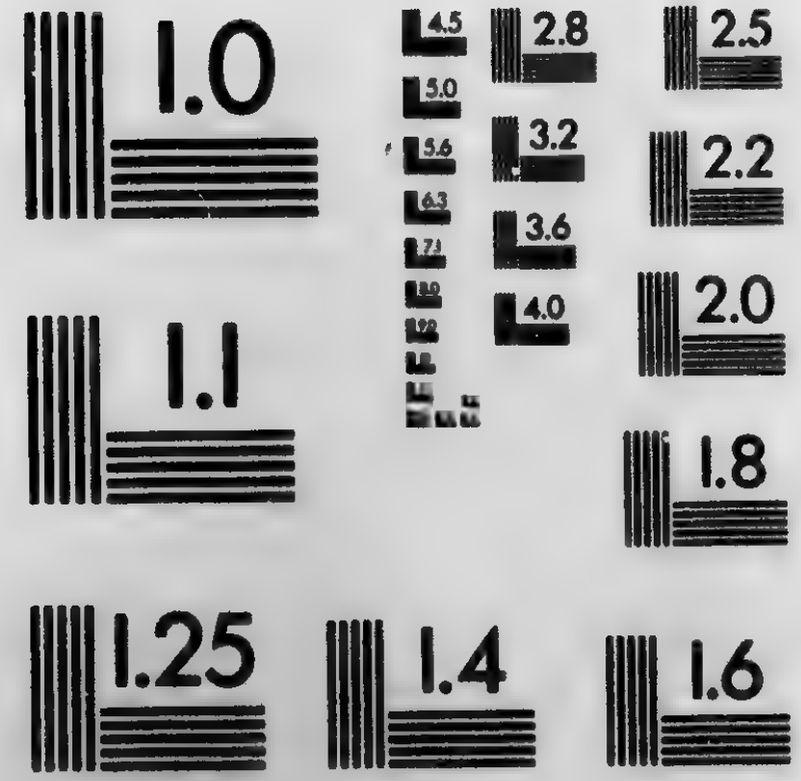
méchant qu'il soit, quelque tort même qu'il vous ait fait; si ce n'est pour son bien, ou pour une autre bonne fin. Evitez les calomnies et les médisances; empêchez même, si vous le pouvez, qu'on n'en faisse en votre présence. Si on accuse le prochain d'une faute qu'il n'a point faite, prenez sa défense. Si on découvre le mal qu'il a fait, tâchez de l'excuser, empêchez qu'on n'en parle d'avantage. Dites le bien qu'il a fait; ou quelqu'une de ses bonnes qualités. Témoignez que la médisance vous déplaît, et engagez celui qui parle, à épargner la réputation d'autrui

Les biens de l'âme, qui sont la vertu et le salut, étant les plus grands de tous les biens, il faut tâcher de les procurer au prochain. Vous le ferez en priant pour lui; en le retirant du vice et des occasions, par quelques sages avis, en l'avertissant avec douceur de son devoir, ou en le faisant avertir; en lui donnant de prudens conseils et de bons exemples.

Tâchez de remplir ces devoirs de charité, sur tout envers vos amis, vos compagnons, vos domestiques, et envers ceux avec qui vous vivez. C'est vérita-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

blement aimer le prochain, que de l'aimer pour le bien de son âme et pour son salut; mais c'est le haïr, c'est manquer de charité que de faire tort à son âme en le portant au peché, et en le scandalisant par des paroles et par des exemples pernicieux.

3 Une troisième marque de l'amour du prochain, c'est de supporter ses défauts, d'excuser les fautes d'autrui autant que la prudence le permet, et de penser avantageusement de tout le monde. C'est pourquoi il ne faut pas être prompt à blâmer et à juger les autres, ni les reprendre, sans savoir sûrement s'ils ont tort. Souvent on se trompe dans les jugements qu'on forme sur le compte d'une personne: ou parce qu'ordinairement on est mal informé, ou parce qu'on est prévenu, ou parce qu'on ne l'aime pas, ou qu'on a de l'envie. Quand on reprend les autres, que ce soit avec prudence et jamais avec aigreur. Ne reprenez pas une personne, quand une réprehension ne servira de rien à son amendement, ni à l'édification des autres. Si, en ne reprenant pas, vous semblez approuver le vice, dans ce cas, reprenez avec discrétion.

Enfin, la grande règle de l'amour du

Prochain consiste *à juger du Prochain par nous mêmes*, et à pratiquer cette importante maxime, que l'Ecriture et la nature nous enseignent : *Ne faites jamais à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse ;* au contraire, faites aux autres le bien que raisonnablement vous voudriez qu'on fit à vous même. Souffrez, supportez les défauts d'autrui avec charité, comme vous voudriez qu'on supportât les vôtres, qui sont encore plus grands. Ce n'est pas aimer le prochain que de ne vouloir rien souffrir de lui. Dieu nous souffre long-temps, quelques misérables que nous soyons à ses yeux ; pourquoi donc ne souffrirons-nous pas les autres ?

EXEMPLE.

Nous lisons dans la vie des Saints Pères du désert, un exemple de charité bien singulier. Un Solitaire rencontra dans le chemin un pauvre estropié couvert d'ulcères et de pourriture et dans un état si misérable, qu'il ne pouvoit ni gagner sa vie, ni se traîner. Le Solitaire, touché de compassion, le porta dans sa cellule, et lui donna les soulagements qu'il put. Ce pauvre ayant repris ses forces, le Solitaire lui dit : voulez-vous, mon cher Frère, demeurer

avec moi? je ferai ce que je pourrai pour vous nourrir: nous prierons et nous servirons Dieu ensemble. O que vous me causez de joie! répondit le pauvre; que je suis heureux de trouver dans votre charité une ressource à ma misère!

Le Solitaire, qui avoit peine à gagner sa vie, redoubla son travail pour avoir de quoi nourrir son pauvre, et le nourrissoit même mieux que lui, mais au bout de quelque temps ce pauvre commença à murmurer contre son hôte et se plaignit qu'il le nourissoit mal. Hélas! mon cher ami, lui dit le Solitaire, je vous nourris mieux que moi-même: je ne puis faire autre chose pour vous que ce que je fais. Quelques jours après, cet ingrat recommença ses plaintes, et vomit contre son bienfaiteur un torrent d'injures. Le Solitaire les souffrit avec patience, sans répondre une parole. Le pauvre fut honteux d'avoir parlé de la sorte à un saint homme, qui ne lui faisoit que du bien, et lui demanda pardon: mais il tomba bientôt dans ses inquiétudes, et prit une telle haine contre ce bon Solitaire, qu'il ne pouvoit plus le supporter: Je suis ennuyé de vivre avec toi, lui dit-il; je

veux que tu me reportes dans le chemin où tu m'as trouvé : je ne suis pas accoutumé d'être si mal nourri. Le Solitaire lui demanda pardon, lui promettant qu'il tâcheroit de le mieux traiter.

Il fut inspiré d'aller chez un honnête Bourgeois du voisinage, demander un peu de meilleure nourriture pour cet estropié. Venez tous les jours, lui dit le Bourgeois, chercher de quoi le nourrir. Le pauvre en parut content : mais au bout de quelques semaines, il recommença à faire de nouveaux et de piquans reproches au Solitaire. Vas, lui dit-il, tu n'es qu'un hypocrite, tu fais semblant d'aller chercher l'aumône pour me nourrir, et c'est pour toi : tu manges le meilleur en secret, et tu ne me donnes que tes restes. Ah ! mon frere lui dit le Solitaire, vous me faites tort ; je vous assure que je ne demande jamais rien pour moi, que je ne touche pas même un morceau de ce qu'on me donne pour vous. Si vous n'êtes pas content des services que je vous rends, ayez au moins patience pour l'amour de Jésus-Christ, en attendant que je fasse mieux ; Vas, je n'ai pas besoin de tes remontrances, lui repliqua ce Pauvre, et tout

de suite il se saisit d'un caillou, le jetta à la tête du Solitaire qui évita le coup; ensuite ce malheureux prit un gros bâton dont il se servoit pour se traîner, et en donna un si rude coup au Solitaire, qu'il le fit tomber. Dieu vous le pardonne, lui dit le Solitaire. pour moi je vous pardonne pour l'amour de lui le mauvais traitement que vous me faites. Tu dis que tu me pardonnes, repliqua le pauvre; mais ce n'est que du bout des lèvres; car tu voudrois déjà me voir mort. Je vous assure, mon frère, lui dit tendrement le Solitaire, que c'est de tout mon cœur. que je vous pardonne. Ce bon Solitaire voulut l'embrasser pour marque de réconciliation: dans le moment le pauvre le prit par la gorge, lui déchira le visage avec les ongles, et voulut l'étrangler. Le Solitaire s'étant débarassé de ses mains, ce furieux lui dit: Va, tu ne mourras jamais que de mes mains.

Ce charitable Solitaire eut patience avec lui pendant trois ou quatre années. Pendant tout ce temps on ne peut dire les indignités et les cruautés que ce pauvre lui fit essuyer, lui disant à tout moment qu'il vouloit qu'il le reportât où il l'avoit trouvé, qu'il aimoit mieux

mourir de faim ou de froid, ou être devoré par les bêtes, que de vivre avec lui.

Ce Solitaire ne savoit à quoi se déterminer: d'un côté, il craignoit qu'en reportant ce pauvre où il l'avoit trouvé, il ne périt de misère; d'un autre coté, il appréhendoit de perdre la patience avec lui. Dans cette perplexité, il alla consulter saint Antoine sur ce qu'il devoit faire.

Saint Antoine lui parla en homme inspiré de Dieu, et lui dit: Ah! mon fils, prenez garde: la pensée que vous avez de quitter ce pauvre, est une tentation du démon qui veut vous ôter votre couronne. Si vous l'abandonnez, Dieu ne l'abandonnera pas. Mais mon Père, reprit le jeune Solitaire, je crains de perdre la patience avec lui. Et pourquoi la perdriez-vous, repliqua le Saint? Ne savez-vous pas que c'est envers ceux qui nous font le plus de mal qu'il faut exercer plus généreusement notre charité? Quel mérite auriez-vous d'avoir de la patience avec une personne qui ne vous feroit jamais de mal? La charité est une vertu courageuse, qui ne regarde pas les vices de l'homme, mais qui ne regarde que Dieu. Ainsi,

mon fils, gardez ce pauvre; plus il eſt méchant, plus vous devez avoir pitié de lui. Tout ce que vous lui ferez par charité, Jéſus-Chriſt le tiendra fait à lui-même. Faites voir par votre patience que vous êtes diſciple d'un Dieu ſouffrant; et ſouvenez-vous que c'eſt par la patience et par la charité qu'on reconoit un Chrétien. Regardez ce pauvre comme celui dont Dieu ſe ſert pour travailler à votre couronne.

Le Solitaire ſuivit l'avis de Saint Antoine; il eut plus de charité pour ce miſérable, qu'auparavant, et ne ceſſoit de prier pour lui. Dieu bénit une patience ſi courageuſe. Ce pauvre ſe convertit enfin, et vécut le reſte de ſes jours dans la pénitence et la ſainteté.

O le bel exemple de charité! qui confondra un jour tant de gens qui ne veulent pas ſeulement ſouffrir une parole ou une injure. Sans charité vous ne ſerez jamais ſauvé, quand même vous feriez des miracles. Or il n'y a point de charité où il n'y a point de patience. Ce n'eſt pas aimer le prochain ſelon Dieu, quand on ne veut pas ſouffrir de lui, ni ſupporter ſes défauts; ce n'eſt pas aſſez de les ſouffrir et de les ſuppor-

ter une fois, il faut toujours les supporter.

CHAPITRE X.

De la Chasteté.

L'HUMILITE' et l'obéissance empêchent les déréglemens de l'esprit et du cœur; et la chasteté ceux du corps.

La chasteté est une vertu qui déteste les plaisirs illicites de la chair; qui réprime les pensées, les désirs et les sentimens des sales voluptés, parce qu'elles déplaisent à Dieu, et souillent l'ame.

La chasteté convenable à chaque état est nécessaire dans tous les âges; mais il n'y en a point où elle soit plus avantageuse et plus méritoire que dans la jeunesse. Si la chasteté (selon la pensée des Saints Pères) nous rend semblables aux Anges dans un corps fragile, c'est sur tout dans les jeunes gens, parce que leur âge étant moins souillé par le péché, leur chasteté approche plus de la pureté des esprits célestes.

La chasteté, au sentiment de Saint Jérôme, a quelque part à la gloire du martyre par ses combats; mais c'est principalement à la jeunesse que cette

gloire est réservée, parce que ses combats sont ordinairement plus grands et plus fréquens, ce qui fait dire à Saint-Bernard, qu'outre le martyre de sang, il y a encore trois espèces de martyre: *la modération dans l'abondance*, que David et Job ont exercée; *la sagesse dans la pauvreté*, pratiquée par Tobie; *et la chasteté dans la jeunesse*, conservée par le jeune Joseph en Egypte.

C'est principalement dans les jeunes gens qu'on peut dire avec les Saints Pères, que la chasteté est *l'ornement des mœurs, l'honneur des corps, et le fondement de la sainteté.* L'on peut tout espérer d'un enfant chaste; car comme l'esprit de Dieu ne peut habiter dans les cœurs impurs, aussi prend-il plaisir à se communiquer aux ames chastes.

Conservez donc, jeunes gens, votre cœur dans la pureté et l'innocence; estimez la chasteté, demandez-la à Dieu: elle est la perle des vertus, l'ornement de votre ame et le bonheur de votre vie, puisque sans la chasteté on n'a ni l'amour de Dieu, ni sa crainte, ni le repos de la conscience. Mais souvenez-vous que cette vertu est fragile; qu'elle se perd facilement, que les pensées et les désirs, aussi bien que les paroles et ac-

tions, peuvent la faire perdre ; qu'il ne suffit pas d'être chaste de corps ; mais qu'il faut encore l'être de cœur et d'esprit. Souvenez-vous enfin que la plus grande consolation que vous aurez à votre mort, ce sera d'avoir passé votre jeunesse et votre vie dans la pureté, et c'est un grand sujet de repentir et de larmes à un mourant, quand il voit que pour avoir trop aimé les plaisirs du corps, il a perdu son ame.

EXEMPLE.

Le Jeune Joseph, dont il est parlé dans l'Ecriture Sainte, est un exemple bien sensible pour apprendre aux jeunes gens, avec quel soin ils doivent conserver la pureté de leurs cœurs dans les occasions périlleuses. Ce saint jeune homme avoit été trahi par ses frères et livré à des marchands étrangers ; ces marchands le vendirent à Putiphar, un des premiers officiers du roi Pharaon. La femme de Putiphar ayant conçu un amour criminel pour ce jeune esclave, résolut de le tenter. Elle entra dans la chambre de Joseph, et le sollicitant à un crime détestable et honteux, elle lui promit de faire sa fortune, s'il y con-

sentoit ; et le menaça de son ressentiment, s'il refusoit.

Ce chaste jeune homme rappela aussitôt dans son cœur la présence de Dieu ; et se représentant toute l'horreur du crime qu'on lui proposoit, répondit à sa Maîtresse, qu'il aimoit mieux mourir que de souiller son ame par une telle infidélité. Cette femme effrontée voulut lui faire violence : il résista avec courage. Elle le saisit par son manteau ; mais ce jeune homme, en se défendant, lui laissa le manteau entre les mains, et s'en fuit. Cette Dame en fureur cria aussitôt que Joseph avoit voulu attenter à son honneur, qu'il l'avoit sollicitée au crime, et que pour marque de la vérité, elle lui avoit arraché ce manteau. Elle le porta à son mari, qui crut l'imposture et le mensonge de sa femme, et fit mettre l'innocent Joseph en prison, où il resta quelques années.

Le roi Pharaon ayant entendu parler de Joseph le fit venir en sa présence ; il fut si charmé de la modestie, de la sagesse et de la vertu de ce jeune homme, qu'il le fit son premier Ministre, et lui donna le gouvernement de tout le Royaume. Souvenez-vous de cet exemple pour vous soutenir par la présence

de Dieu dans les occasions périlleuses; et si vous êtes fidèle à Dieu comme Joseph, il vous protégera.

CHAPITRE XI.

Des moyens de conserver la Chasteté.

I. LE premier moyen est de résister d'abord aux tentations et aux pensées de l'esprit, avant que le démon se rende maître du cœur : voilà le grand remède contre ce péché. Quand on néglige de repousser la tentation et la pensée, on s'engage peu-à-peu dans le vice, et souvent si profondément, qu'on ne s'en relève presque jamais, ou qu'avec de grands efforts. La grande maxime pour toutes les maladies, c'est d'appliquer le remède dès le commencement: Maxime importante pour se précautioner contre le péché impur, péché qui porte aux plus grands désordres, quand on ne l'arrête pas dès ses premières impressions.

Craignez, jeunes gens, ce vice honteux, et craignez le plus que la mort. Veillez sur votre esprit, détestez avec horreur les représentations sales que le démon, ou que le penchant vous inspire;

donnez aussitôt le change à votre imagination, et pensez promptement à d'autre chose, en considérant que Dieu est présent. Le Seigneur vous offre son secours; et si vous succombez à la tentation, c'est par votre faute. Ah! que cette chute est à craindre, et que les suites en sont funestes! Méditez avec attention cet avis de saint Bernard.

" Rejettez, *dit ce saint Docteur*, la " mauvaise pensée dès qu'elle com- " mence, et dès qu'elle se présente à " votre esprit. Si vous la rejettez, " elle vous quittera, ou si elle ne vous " quitte pas, elle ne vous souillera point, " tandis que vous l'aurez en horreur. " La pensée qui n'est pas rejetée, cause " le plaisir, ce plaisir fait naître le " consentement; le consentement pro- " duit l'action; de l'action vient l'ha- " bitude; de l'habitude suit une es- " pece de nécessité, qui entraîne enfin " l'ame dans l'impénitence et le dé- " sespoir. Et comme la vipère est tuée " par les petits qu'elle porte dans son " sein, aussi nous recevons la mort par " nos mauvaises pensées, quand nous " les nourrissons dans nos cœurs".

Profitez des avis de ce grand Saint:

soyez fidèle à Dieu dans la tentation, et ne disputez jamais avec elle. Si vous l'écoutez, vous vous perdrez; en l'écoutant, la raison s'aveugle, jusqu'à prendre le péché pour des bagatelles, ou pour des effets d'un penchant qu'on ne sauroit vaincre, ou pour des péchés de foiblesse dont il ne faut que s'accuser pour être absous. O combien d'âmes ont été séduites et aveuglées par ce piége!

L'Impureté, dit Saint Jérôme, est comme un serpent dont il faut écraser la tête dès qu'on l'apperçoit. Il tâche de se glisser dans le cœur; s'il peut y entrer, il l'infecte bientôt par un poison subtil et mortel. L'impureté, dit S. Gregoire, s'allume dans un cœur dissipé, comme le feu dans la paille. Si on ne l'éteint promptement, il cause en peu de temps un embrâsement auquel il est difficile d'apporter du remède. Pour allumer ce feu criminel et impur, il ne faut qu'une pensée volontaire de l'esprit; qu'un regard délibéré, qu'une parole, qu'une liberté, qu'une chanson, qu'une familiarité, &c. Tenez-vous sur vos gardes.

La raison de cette maxime si recommandée par les Saints, est qu'il est fa-

cile de réſiſter au péché dans ſes commencemens ; mais il eſt difficile de le ſurmonter quand il eſt fortifié par quelque attache, par une affection criminelle, ou par l'habitude d'une familiarité dangereuſe.

II. Le ſecond moyen, pour vivre chaſtement, eſt de fuir l'oiſiveté. Elle eſt la ſource de tous les vices, ſur tout de l'impureté. L'oiſiveté ouvre la porte aux penſées, et aux deſirs qui croiſſent ſucceſſivement dans un eſprit oiſif. Dans l'oiſiveté, l'impureté eſt comme une flamme ardente qu'on ne peut preſque plus éteindre ; de-là vient que les tentations ſont bien plus dangereuſes et plus fréquentes dans les perſonnes qui n'ont rien à faire, et qui ne penſent qu'à leurs plaiſirs, que dans les autres. O que la fainéantiſe et l'oiſiveté ont perdu de jeunes gens !

III. Le troiſième moyen, c'eſt la tempérance dans le boire et le manger. Sans cette vertu, on ne peut conſerver la chaſteté en quelque âge que ce ſoit, mais ſur tout dans la jeuneſſe. La chaleur du ſang à cet âge excite les voluptés ſenſuelles ; mais quand elle eſt fortifiée par le vin, par la bonne chère, ou par le trop de nourriture, elle fait

un embrâsement funeste. Ecoutez Saint Jérôme : " Le Mont Ætna, dit-" il, le Mont Vésuve et le Mont O-" lympe, qui vomissent continuelle-" ment des feux et des flammes, ne " brûlent pas avec tant d'ardeur, que " le sang des jeunes gens, lorsqu'il est " enflammé par le vin, et par l'excès " de nourriture."

" Si je suis capable, dit-il ailleurs, " de donner quelque conseil ; si on croit " à l'experience que j'en ai, j'avertis " et je conjure l'ame, qui veut vivre " dans la grâce de Jésus-Christ, et con-" server sa pureté, de craindre le vin " comme un poison mortel. Ce sont-" là les premieres armes du démon " contre les jeunes gens ; le vin avec " la jeunesse fait un double embrâse-" ment de la volupté. Pourquoi don-" nez-vous à ce corps déjà trop ardent, " de quoi le faire brûler ? "

Souvenez-vous que Sodôme fut réduite en cendre par le feu du ciel, pour s'être abandonnée aux plaisirs de l'intempérance et de l'impureté ; que le peuple Hébreu s'attira de terribles fléaux pour s'être mis à manger, à boire, à danser autour du Veau d'or ; que l'impie Hérode perdit toute pudeur, et

fit mourir le plus saint des hommes, pour n'avoir écouté que sa passion au milieu d'un festin et d'une danse voluptueuse.

IV. Le quatrième moyen, pour conserver la chasteté, est de fuir les mauvaises compagnies, les maisons où se retire la jeunesse, les veillées et assemblées nocturnes, et toutes sortes de discours dangereux et trop libres: voilà les piéges où se perdent les jeunes gens. Combien y en a-t'il qui ne sont tombés dans le péché, qu'après l'avoir appris dans une veillée, ou dans la conversation d'un esprit dissolu, par quelques paroles contre la pudeur? Paroles et discours, qui étant tombés dans un jeune esprit comme une étincelle dans la paille, y ont allumé un feu impur: *Ne vous laissez pas tromper*, dit S. Paul, *les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs.*

V. Le cinquième moyen, est d'éviter la conversation familière avec des personnes de different sexe. C'est là où la chasteté trouve sa perte et sa ruine. Après avoir été préservée des autres dangers, elle vient faire ici un déplorable naufrage. L'amour sensuel n'entre que trop facilement dans le cœur; mais quand il est aidé par la présence des

personnes, il s'allume et s'embrase. C'est pour cela que le Sage nous donne cet avertissement important: *Ne demeurez point parmi les personnes d'autre sexe, parce que de leur conversation vient la corruption et la perte de l'ame, comme des habits se forme le ver qui les ronge.*

Que si la compagnie de différent sexe est si dangereuse, elle devient funeste et criminelle, quand elle passe aux familiarités, aux entretiens trop libres et passionnés, aux caresses et demonstrations tendres d'une amitié sensuelle, aux embrassemens familiers et autres semblables privautés qui n'ont ordinairement pour principe que la sensualité et une affection dangereuse, et sont l'occasion d'une foule de pechés, de pensées, de désirs impurs: c'est pourquoi un Auteur appelle ces familiarités libres, *les morsures du diable, et les arbres du péché*; et S. Jérôme, *les agonies d'une chasteté mourante.*

VI. Il faut joindre à cette fatale cause du peché deshonnête, les regards impurs ou curieux, sur lesquels il est important de veiller, si l'on veut conserver un cœur pur. L'amour profane et le péché entrent par les yeux; et quelque fois un regard curieux, quoique sans mauvais

dessein, peut attirer après soi de fâcheuses suites. Ecoutez ce que le Saint-Esprit vous enseigne par la bouche du Sage: " Ne vous arrêtez pas à regarder une " jeune personne, de peur que sa beau- " té ne soit une pierre de scandale, qui " vous fasse tomber. Détournez votre " vue d'une personne parée, et ne la " regardez pas curieusement. La beau- " té des visages a été funeste à plusieurs, " qui ont commencé leur perte par des " regards; ces regards ont enfin allumé " le feu impur dans le cœur." O le grand avertissement! gravez-le dans votre mémoire. Ayez soin de retenir votre vue; et s'il lui arrive de tomber sur des objets dangereux, qu'elle ne s'y arrête pas. Ayez la même réserve, à l'égard de toutes les peintures, ou figures lascives, qui sont autant d'écueils de la pureté du cœur.

Pour cette raison, une fille ne doit point chercher à voir, ni à être regardée. Lorsque Dina fille de Jacob s'échappa de la compagnie de ses frères, elle n'avoit d'autre desir que de voir ou d'être vue; mais cette légèreté coûta cher. L'enlévement de cette fille, le saccagement d'une ville et le meurtre de ses habitants, furent la suite de la curio-

sité. Triste exemple, qui fait voir que quand on néglige en cette matière ce qui semble de peu d'importance, on s'expose à d'étranges suites.

VII. Les livres dangereux sont encore une source féconde d'impureté ; c'est une peste qui corrompt l'esprit et le cœur. La lecture d'un Roman de galanterie, ou d'un Livre contre la Religion, fera dans votre ame des plaies si profondes, qu'elles seront peut être sans remède ; vous fera perdre insensiblement, sans que vous y preniez garde, la pudeur et la foi ; et vous jettera enfin dans un aveuglement, dont vous ne reviendrez peut-être pas. Malheur à ceux qui composent, qui vendent et qui débitent de tels Livres, ou qui les communiquent aux autres !

VIII. Le penchant au plaisir est la principale cause, et le plus dangereux piège de l'impureté. Mais souvenez-vous que ce plaisir est un venin mortel, caché sous une fausse douceur ; si les commencemens sont agréables, les suites en sont bien amères. Seriez-vous assez aveugle pour aimer un plaisir qui répugne à la raison, et qui déplaît à Dieu ?

Pour rappeller en peu de mots tout ce

que nous avons dit en cet article important, et le réduire en pratique, suivez cet avis. 1. N'attachez jamais vos pensées et vos regards à des objets qui peuvent souiller votre esprit et votre cœur, quelqu'agréables qu'ils vous paroissent.

2. Ne vous permettez ni actions, ni libertés, ni gestes contraires à la modestie et à la pudeur, et ne souffrez jamais que les autres s'en permettent avec vous.

3. Ayez même du scrupule de vous amuser trop au miroir; il vaut mieux examiner votre ame, que votre visage, et songer à vos défauts qu'à vos parures.

4. Ne vous divertissez jamais à de certains jeux de bouffonnerie, qui ordinairement sont accompagnés de ris excessifs, d'actions libres, et dont les badinages indécens sont souvent des crimes.

5. N'allez point vous récréer, ni vous promener avec des personnes, et dans des lieux où votre ame est en danger. Les libertés peu séantes et familières qu'on se permet dans ces récréations et dans ces promenades, sont funestes à l'innocence.

6. Evitez la compagnie des personnes qui, par leurs manières, leurs lectures

ou leurs discours, vous apprennent ce que vous devriez toujours ignorer. *S'ils vous flattent*, dit le S. Esprit, *ne les écoutez point : éloignez vos pas de leurs sentiers ; ils ne tendent qu'au mal et à votre perte.*

XI. Si vous avez de la Religion et de la pudeur, vous éviterez les spectacles, les comédies, les danses et les bals. L'ame y reçoit souvent, sans y prendre garde, de mortelles atteintes, et la pudeur affoiblie y est toujours en danger d'y faire naufrage. *Si on y vient chaste*, dit S. Cyprien, *on s'en retourne souillé.* Ces sortes d'assemblées sont un reste du paganisme, opposé à la sainteté de la Religion, et aux maximes de J. C. et sont un violement des vœux du Baptême.

Ne vous laissez pas entraîner par l'exemple des autres, mais gémissez sur leur scandale, d'autant plus déplorable, qu'il est plus étendu. Déplorez leur aveuglement qui les empêche de voir le mal qu'ils font, et le mal dont ils sont la funeste cause. Ces assemblées, selon les Saints P[illegible], sont *la peste des mœurs, une dérision de l'Evangile, une profession publique d'impureté et d'impiété, et l'écueil*

de la jeunesse. Si vous y assistez, si vous vous y affectionnez, vous vous exposez à périr, et vous y pécherez : en voici les raisons.

1. Si la vue d'un seul objet sensuel fit tomber David, quoiqu'il fût prévenu de tant de grâces, pourriez-vous dire que la vue de tant d'objets lascifs, qu'on voit à la danse et aux spectacles, accompagnés de libertés folâtres, d'airs passionnés, de paroles dissolues, ne souilleront point votre cœur ? Et d'ailleurs, n'est-ce pas pécher, que de faire ce que l'Eglise vous défend, et ce que Dieu condamne ? N'est-ce pas pécher que de s'exposer témérairement au péché ? N'est-ce pas pécher que d'aider les autres à pécher, et de contribuer par sa présence aux péchés d'autrui ? Or n'est-ce pas ce qui arrive dans ces sortes d'occasions ?

2. Pourquoi va-t'on aux spectacles, aux danses ? et qui fait-on ? On y va par curiosité, par orgueil, par dissipation : on y demeure sans pudeur, on n'en sort qu'avec dissolution C'est là où les sens se dissipent, où l'esprit s'émancipe, où le cœur s'épanche, où l'on se permet des choses dont il faudroit rougir ; et qu'à force de s'étourdir et de s'aveugler,

on se fait un passetemps du vice et du libertinage.

Profitez de ces avis, et craignez un malheur pareil à celui de cette femme curieuse dont parle Tertullien, laquelle étant aliée aux danses et aux spectacles publics, où les Chrétiennes ne se trouvoient alors jamais, fut tout-à-coup possédée d'un démon furieux. Les Prêtres étant appelés au secours, pressèrent le démon dans leurs exorcismes, de dire pourquoi il avoit osé s'emparer ainsi d'une femme chrétienne: *j'en avois droit*, répondit le démon, *puisqu'elle étoit dans un lieu de mon domaine et qui m'appartient.*

Apprenez de cet exemple, que c'est dans ces sortes d'assemblées que le démon règne avec plus d'empire; c'est là qu'il emploie ses plus dangereux artifices pour affoiblir la pudeur, et faire perdre la chasteté. *Eloignez-vous donc de ces lieux où les pécheurs s'assemblent*, dit le Saint Esprit, *et n'ayez point de part à leurs folies, de peur d'être enveloppé dans leurs crimes; car s'ils sont dignes de mort en faisant ce qu'ils font, ceux qui les suivent et qui les approuvent, n'en sont pas moins dignes.*

CHAPITRE XII.

Autres moyens de conserver la vertu de la Chasteté.

I. Le premier est un moyen efficace pour obtenir et pour conserver cette admirable vertu. La continence est un don de Dieu, et il ne la refuse pas à ceux qui *l'invoquent avec un cœur droit*. Implorez donc souvent le secours du Ciel, et la grace du Tout-puissant, pour résister à cette concupiscence aveugle qui se révolte contre l'esprit. *Mon Dieu, donnez moi un cœur pur et un esprit droit, éloigné de toute souillure.* Recommandez vous souvent à la Mère de Dieu, la Reine des Vierges, à votre Ange tutélaire, surtout dans la tentation.

II. La confession fréquente à un confesseur exact et éclairé, est un autre moyen pour conserver la chasteté. Sans ce remède, il est moralement impossible de vaincre l'impureté ; et avec ce secours on la surmonte, quand on suit les avis du guide qui nous conduit. Saint Augustin gémissant sur les désordres de sa jeunesse, pleuroit de ce qu'il n'avoit pas rencontré une main sage et habile, qui déracinât les honteuses passions qui croissoient dans son ame.

Saint Jérôme, après avoir fait le récit de la sainte et ingénieuse adresse avec laquelle un supérieur délivra un jeune homme des tentations dont il étoit agité, fait cette réflexion : *si ce jeune homme eut été seul, il étoit perdu ; car comment eut-il surmonté ses tentations ?* Apprenez par ce trait combien le conseil d'un Directeur éclairé est nécessaire pour vaincre le péché impur.

III. Le troisième moyen est la lecture et la méditation des choses saintes, qui remplissant l'esprit de pensées salutaires, en chassent les mauvaises, et le fortifient dans les tentations.

EXEMPLE.

Le Roi Hérode se livra tellement à l'impureté, qu'il n'eut point de honte de deshonorer Herodias, qui étoit la femme de son frère. Saint Jean Baptiste inspiré de Dieu, vint reprocher à ce voluptueux l'horreur de son crime, et de ses scandales. Les paroles de ce grand Prophète, qui en avoient converti tant d'autres, ne touchèrent point le cœur de ce Roi. Il arriva même qu'Hérode étant à souper avec les Princes de sa Cour, la fille d'Hérodias entra dans la salle du festin, et dansa en la présence. Le démon de l'impureté étoit dans les yeux, sur le visage

dans les airs, dans les geſtes, dans les pas et dans les agrémens de cette fille impudente. Elle plut au Roi, qui en devint paſſionné, juſqu'à lui jurer de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Elle prit l'avis d'Hérodias ſa mère: Tu ſais, lui dit cette mère abominable, que Jean Baptiſte eſt un Prédicateur importun, qui dit au Roi qu'il ne lui eſt pas permis d'avoir un commerce d'amitié avec moi: le Roi a du reſpect pour lui, et je crains qu'il ne le laiſſe perſuader; ainſi, ma fille, il faut que tu demandes au Roi qu'il faſſe mourir Jean Baptiſte, et qu'il te faſſe apporter ſa tête dans un baſſin. Le Roi, malgré le reſpect qu'il avoit pour la ſainteté de Jean Baptiſte, eut la complaiſance de conſentir à l'exécrable propoſition de cette fille, et fit couper la tête de ce grand Saint. Voilà le fruit d'une danſe: un Roi parjure et meurtrier, un Royaume ſcandaliſé, le plus grand et le plus ſaint des Prophètes mis à mort.

" Que penſez-vous de tout cela, femmes chrétiennes? *dit Saint Ambroiſe*: " apprenez ce que vous devez inſpirer à " vos filles, et ce que vous devez leur " faire craindre. Vous voyez ici une fille " qui danſe, mais quelle fille? C'eſt la " fille d'un mère adultère, car ce n'eſt

TORONTO PUBLIC LIBRARY

« qu'à de telles personnes qu'il convient « de danser ; mais, pour celles qui ont « de la Religion et de la pudeur, elles « doivent inspirer la modestie et la crain- « te de Dieu à leurs filles, et non pas la « danse. « N'oubliez jamais les paroles de ce grand Saint, et gravez dans votre esprit les suivantes : *Gardez-vous bien*, dit le Saint Esprit, *de frequenter une danseuse et de l'écouter, crainte de vous exposer à pécher, et de périr par ses attraits.*

La fille d'Hérodias, dont nous venons de parler, fut punie comme elle le méritoit. L'histoire Ecclésiastique nous apprend que cette fille passant un jour sur la glace, avec ses compagnes, la glace se rompit sous ses pas ; elle tomba dans l'eau jusqu'au cou, et les glaçons s'étant réunis, lui coupèrent la tête. Son corps, étant suspendu dans l'eau, ses pieds s'agitoient et se remuoient par des mouvemens irréguliers, assez semblables aux mouvemens de la danse ; de manière qu'elle mourut la tête coupée, et comme en dansant dans l'eau. Châtiment assez convenable à son crime d'avoir impudiquement dansé devant Hérode, et fait couper la tête à saint Jean.

CHAPITRE XIII.

Sentimens de Saint François de Sales sur les Danses et les bals.

Saint François de Sales avoit trop de lumières pour rien enseigner qui fût contraire aux sentimens de l'Eglise et des Saints Pères. Et quand même ce grand Saint, ou quelqu'autre Père, auroit avancé quelque chose pour autoriser les danses et les bals, son sentiment ne prévaudroit jamais contre une autorité supérieure, telle qu'est l'autorité des Livres Saints, des Conciles et de tous les Saints Docteurs. Mais il s'en faut beaucoup que ce Saint Evêque ait rien décidé en cette matière contre l'esprit de l'Eglise et contre la tradition: c'est ce que nous allons démontrer pour fermer la bouche à ceux qui ont la témérité d'alléguer que Saint François de Sales a permis indifféremment les danses et les bals.

Dans les Chapitres 33e et 34e de son Livre de l'*Introduction à la vie dévote*, il fait voir les écueils et le venin des danses, et propose les motifs les plus pressans pour en détourner les Fidèles. Il dit premièrement: " Que les danses et " les bals sont des choses indifférentes

« de leur nature; mais que leur usage « est tellement déterminé au mal par « ses circonstances, que l'ame s'y « trouve dans de grands dangers." Or Saint François de Sales n'a jamais dit qu'il étoit permis d'aimer le danger, et de s'y exposer volontairement.

Il ajoute: " Que ces divertissemens « si susceptibles du mal, étant pris pen- « dant la nuit, il est facile dans les té- nèbres, qui ne sont jamais suffisamment « éclairées par les illuminations, d'y « gliſſer beaucoup de choses dange- « reuses; que les veillées que l'on y « prolonge, faisant perdre une partie « du matin du jour suivant, et déro- « bant le temps qu'on doit au service « de Dieu: c'est toujours une folie de « faire du jour la nuit, et de la nuit le « jour, et de laisser ce que l'on doit à « Dieu pour de folâtres plaisirs; qu'en- « fin on porte au bal la vanité à l'envi « les uns des autres: vanité qui est une « si grande disposition au mal, que les « mauvaises affections, les amours dan- « gereux et blâmables sont la suite or- « dinaire de ces assemblées." De pareilles réflexions d'un Saint, sont-elles les réflexions d'un homme qui approuve la danse?

« Je vous parle donc des bals, continue Saint François de Sales, comme les Médecins parlent des champignons: les meilleurs ne valent rien; de même les meilleurs bals ne sont guères bons. Les champignons attirent l'infection et le venin des serpens qui les approchent; de même aussi ces assemblées tenebreuses attirent ordinairement les péchés qui règnent dans un lieu: jalousies, railleries, bouffonneries, querelles, amours insensés. D'ailleurs, l'appareil de ces assemblées, le tumulte, l'enjouement, l'air de liberté qui y règne, agitent l'imagination, et ouvrent le cœur au plaisir. Il ne faut qu'une parole libre, une cajolerie, un regard pour souiller l'ame, qui dans ces occasions, où se trouvent le serpent et le basilic, est toute disposée à en recevoir le venin. » Telle est la doctrine de Saint François de Sales. Or peut-on dire qu'une telle doctrine autorise les danses et les bals?

« Ces ridicules divertissemens, ajoute ce grand Saint, dissipent l'esprit de piété, affoiblissent les bons désirs de la volonté, refroidissent l'amour de Dieu, et réveillent dans l'ame mille

« sortes de mauvaises dispositions. »
C'est pourquoi, continue ce saint Evêque, *on ne doit jamais se les permettre, dans la nécessité même, qu'avec de grandes précautions.*

Remarquez ces dernières paroles, et comprenez dans quel sens et pourquoi il parle de la sorte, de peur que le monde ou quelque faux Docteur ne vous fasse ici tomber dans l'erreur et dans le piège. C'est que ce grand Saint, connaissant qu'il y a dans le monde certains dangers inévitables, sachant d'ailleurs, que selon la parole du Sauveur, eu égard à la corruption du siècle, *il est nécessaire qu'il arrive des scandales*, et que les personnes, même vertueuses, se trouvent quelquefois obligées d'en être témoins : ce saint Evêque, par charité pour les bonnes ames, a cru devoir donner des avis pour les précautionner dans ces périlleuses occasions, où elles se trouvent engagées comme par nécessité.

Mais quel est le cas de nécessité, dont parle St. François de Sales? Il s'en explique lui-même : *c'est*, dit-il, *dans une occasion d'où vous ne pouvez absolument vous dégager, lorsque la prudence et la discrétion l'exigent par complaisance pour*

une compagnie. Or ces occaſions dont on ne peut ſe dégager ſont rares, dit ce Saint Prélat ; c'eſt-à-dire, qu'il n'arrive preſque jamais qu'on ſe trouve dans cette néceſſité malgré ſoi, parce qu'on doit craindre, prévoir et éviter ces occaſions. Si vous aimez ces dangereuſes occaſions, et ſi vous vous y engagez, pouvant les éviter avec bienſéance, alors elles ſont volontaires, et vous n'êtes pas innocent devant Dieu, de vous y trouver, parce qu'aimant le danger, vous vous expoſez à y périr. Voilà la doctrine de l'Eſprit Saint : *Quiconque aime le danger, y périra.*

Que ſi vous vous trouvez ſans votre faute, dans ces occaſions de bals et de danſes, et que vous ne puiſſiez *abſolument* vous en dégager ; alors tirez-vous de ce pas gliſſant avec diſcrétion, en prenant les ſages précautions que Saint François de Sales preſcrit. « S'il faut « manger des champignons, dit-il, on « doit les bien aſſaiſonner, et en man- « ger peu, autrement leur malignité « devient un poiſon. De même ſi vous « êtes dans la néceſſité de vous trouver « à la danſe, il faut qu'elle dure peu de « temps, et qu'elle ſoit aſſaiſonnée dans « toutes ſes circonſtances par le ſouve-

« nir de la préſence de Dieu, par la « bonne intention de plaire à Dieu; et « par la modeſtie. Il faut après ces « aſſemblées où vous vous êtes trouvé « comme par néceſſité, faire des réfle- « xions ſalutaires pour effacer les dan- « gereuſes impreſſions que le vain plai- « ſir auroit pu faire dans votre cœur. « Voici, dit ſaint François de Sales, les « réflexions que vous pouvez faire.

1. « Penſez que lorſque vous danſi- « ez, pluſieurs brûloient dans l'enfer « pour des péchés commis à la danſe. « 2. Que pluſieurs perſonnes de piété « étoient proſternées devant Dieu, et « pleuroient leurs péchés, pendant que « vous étiez au bal. 3. Que des mil- « liers de perſonnes ont ſouffert des « maladies cruelles et ſont mortes dans « les plus violentes douleurs, pendant « que vous ne penſiez qu'au plaiſir, et « qu'un jour vous gémirez comme elles « dans la douleur. 4. Que pendant « cet amuſement ridicule, vous avez « déplu à N. S. à la Sainte Vierge et « aux Saints. Qu'enfin pendant la « danſe votre temps s'eſt paſſé, la mort « s'eſt avancée, et que bientôt elle vous

« fera comparoître au Jugement de « Dieu."

On n'eſt pas obligé de prendre des précautions pour faire une choſe qui eſt innocente, ou qui eſt ſans danger ; ainſi puiſqu'un homme auſſi modéré et auſſi éclairé que St. François de Sales, exige tant de précautions pour la danſe et le bal, c'eſt une marque qu'il reconnoit que ces ſortes de divertiſſemens ſont illicites ou dangereux, et qu'on doit faire ſon poſſible pour les éviter.

S'il étoit permis d'aller à la danſe, ce ne ſeroit point à ceux qui l'aiment et qui la cherchent, aux perſonnes volages et diſſipées, qui n'ont que peu, ou point d'amour de Dieu, ou peu de crainte de l'offenſer ; les danſes, ſelon la doctrine de ce grand Saint, leur ſeroient pernicieuſes. Les ames ſaintes, ennemies des vanités et des folies du monde, profondément enracinées dans l'amour de Dieu, y riſqueroient moins que les autres. Telle etoit ſainte Eliſabeth, Reine d'Hongrie ; obligée de ſe trouver en certaines aſſemblées de divertiſſemens profanes, elle en ſortoit le cœur rempli d'une plus grande dévotion. Telle étoit encore la Reine Eſther qui, ne pouvant ſe diſpenſer de s'habiller avec un

appareil faſtueux pour paroître dans certaines cérémonies avec le Roi, déteſtoit dans ſon cœur tout ce pompeux appareil de vaines parures, s'uniſſant de plus en plus à ſon Dieu. Tout contribue à la ſanctification des ames qui aiment Dieu ſincèrement. Ce qui pour les autres eſt un danger, ou un mal, elles le changent en bien. Ces ames fortes conſervent la grâce de Dieu et le feu de ſon amour, où les autres le perdent, comme les grands feux, dit ſaint François de Sales, qui s'enflamment aux vents, tandis que les petits s'y éteignent.

Voilà la doctrine du ſaint Evêque ſur les danſes, et les bals, dans laquelle vous devez remarquer qu'il n'a point parlé des bals qui ſe font en maſque, ne jugeant pas qu'il fût néceſſaire d'avertir des Chetiens, que de tels divertiſſemens ſont toujours illicites; puiſqu'il n'eſt point de Fidèles éclairés qui ne voient que de pareils abus ſont non-ſeulement indignes d'un Chretien, mais encore d'une perſonne ſenſée. Si le Paganiſme a condamné de tels déſordres, à plus forte raiſon la Religion les réprouve et les défend.

CHAPITRE XIV.

De la retenue dans les paroles.

ON connoit le ſage par ſes paroles, dit le S. Eſprit. Or, pour parler ſagement, il faut deux choſes. 1. Ne rien dire de mauvais ni de dangereux. 2. Dire de bonnes choſes, et les dire à propos.

1. Ne dites jamais aucune parole indécente et contre la pudeur. S. Paul défend de la part de Jéſus-Chriſt de rien nommer d'impur; combien plus d'en parler avec plaiſir ou avec ſcandale. *Celui qui tient de mauvais diſcours*, dit le Sage, *ne pourra cacher ſa confuſion, et il n'échappera pas le Jugement de Dieu.*

Les entretiens deſhonnêtes, les chanſons et les diſcours qui tendent à un ſale amour, ou qui y font penſer, ſont l'écueil de la pudeur et de l'innocence: ils ſouillent l'eſprit de ceux qui les tiennent et qui les écoutent avec plaiſir. Etre dans l'habitude de tenir ces ſortes de diſcours libres, et dire qu'on n'y entend point de mal, c'eſt une marque qu'on a l'eſprit et le cœur corrompus. Fuyez auſſi les paroles d'un ſens artificieux et caché, ou à double ſens, qui peuvent donner aux autres des occaſions

de penſer au mal : c'eſt en riant et en faiſant rire, qu'elles ſouillent l'âme. Plus le ſens en eſt caché et inſinuant, plus elles ſont dangereuſes. Un ſerpent caché ſous l'herbe, eſt bien plus à craindre qu'un ſerpent qui paroît à découvert.

Evitez enfin les paroles groſſières et les juremens ſales, que certaines perſonnes mal élévées ont ſi ſouvent dans la bouche. Si ces paroles ſont odieuſes et inſupportables dans les plus libertins et les débauchés, combien plus le ſont-elles dans des perſonnes qui ont de l'éducation et de l'honneur.

Quant aux railleries, médiſances et autres excès dans les paroles, nous en traiterons ci après.

II. Ne parlez donc jamais mal, et parlez toujours bien. Mais, dans les diſcours qui ſont bons ou indifférens, ne ſoyez pas prompt et indiſcret à dire même de bonnes choſes. Il y a des eſprits qui ſont toujours les premiers à parler et les derniers à ſe taire, qui raiſonnent et qui diſent leur ſentiment ſur les choſes même qu'ils ne ſavent pas : c'eſt la marque d'un eſprit volage et ſuperbe. *Quand une perſonne eſt légère à parler*, dit le Sage,

il faut attendre d'elle plus de folie que de sagesse.

Pour bien régler votre langue, voici les maximes que vous devez suivre. 1. Parlez peu, et écoutez beaucoup. L'Ecriture dit, que *celui qui sait régler ses paroles, est sage et prudent*; et que le silence est une grande marque de prudence; que *quand il se trouve même dans une personne insensée, il la faut estimer sage.* Je ne parle pas d'un silence morne et trop sérieux, qui vient de timidité ou de melancolie; mais d'un silence discret, que l'on garde par modestie.

2. Dans les entretiens prenez garde à trois choses. Ne parlez point avant que vous ayez entendu ce qu'on dit. N'interrompez point celui qui parle. Ne vous hasardez pas de dire votre sentiment quand on parle de quelque chose que vous ne savez pas. Ces trois maximes sont celles du Sage, renfermées dans les avis suivans. *Avant que vous ayez entendu, ne dites mot. Ne parlez pas au milieu du discours. Apprenez avant que de parler*; car *celui qui parle, avant qu'il entende, montre qu'il est un insensé.*

Quand vous serez en quelque compagnie honorable, voici ce que le Saint.

Esprit vous conseille. 1. Que vous parliez peu, seulement quand on vous interrogera, et que votre réponse soit courte. 2. Que dans les entretiens vous ne fassiez pas le bel esprit et le savant, mais que vous vous comportiez comme sachant peu, non par dissimulation, mais par modestie. 3. Que vous écoutiez les autres, et que vous demandiez leur avis en peu de mots, pour apprendre d'eux ce que vous ne savez pas. 4. Lorsque Dieu sera offensé en votre présence, que vous n'y preniez point plaisir.

CHAPITRE XV.

De la Médisance et de la Calomnie.

I. MEDIRE, c'est faire connoître un défaut ou une faute du prochain, capable de nuire à sa reputation. Si le mal qu'on dit au prochain est faux, c'est calomnie. Si le mal qu'on en dit est vrai, et si ce mal n'est pas connu, c'est médisance, quand on le fait connoître sans raison légitime. Tandis que la faute d'autrui est secrette, c'est lui faire injure que de la faire connoître à ceux qui ne la savent point; et quand même elle se-

roit publique, c'eſt ordinairement manquer de charité que d'en parler.

Les jeunes gens doivent d'autant plus craindre ce vice, que peu de perſonnes en ſont exemptes; et ce qui eſt déplorable, ſouvent même des gens éclairés n'en font aucun ſcrupule. On tombe dans ce péché en pluſieurs manières, et très ſouvent ſans attention, parce qu'on ne veille pas ſur ſoi-meme.

1. On y tombe, lorſqu'on dit poſitivement du mal d'autrui, ainſi que nous venons de l'expliquer. 2. Lorſqu'on exagère, qu'on augmente une choſe qui eſt déjà connue, et qu'on en fait connoître plus que les autres n'en ſavent

3. Lorſqu'on tourne en ridicule la conduite, les manières, ou la famille d'autrui; lorſqu'on donne un mauvais ſens à ce qu'il dit et à ce qu'il fait; et (ce qui eſt bien plus criminel) lorſqu'on interprète mal ſes bonnes intentions et ſes bonnes œuvres, ou qu'on en diminue l'eſtime. Combien de gens, qui paſſent pour vertueux, tombent dans cette faute, qui n'y prennent même pas garde, parce que l'envie les aveugle?

4. On peut même par le ſilence, tomber dans la médiſance. Voici le cas: on loue en votre préſence, une perſonne

qu'on sait être connue de vous, et vous n'en dites rien, ou vous ne la louez que foiblement : votre silence et votre affectation font penser qu'il y a quelque chose sur le compte de cette personne dont vous cachez les bonnes qualités. Un silence qui seroit plus marqué, seroit encore plus criminel : par exemple, *si j'osois parler, j'aurois bien des choses à dire sur le compte de cette personne; mais pour ne pas blesser la charité, je veux me taire.* Un tel discours est une médisance des plus malignes, qui fait penser d'autrui plus de mal qu'il n'y en a.

5. D'autres médisent par compassion; *Vous ne savez pas*, disent-ils: *ah! quel dommage ! quel malheur ! de si honnêtes gens! une fille si sage ! une servante si fidelle ! l'auriez-vous cru ? telle chose est arrivée.* Une pareille médisance fut-elle sortie d'une bouche dévote) est, dit S. François de Sales, comme un trait envenimé qu'on trempe dans l'huile, afin qu'il passe plus avant.

6. Enfin, un geste, un souris, un *mais*, un coup de tête, un petit air de mépris, ou de dédain, un seul mot, en parlant d'autrui, suffisent pour en faire penser plus qu'on ne voudroit, et pour porter coup à la réputation.

II. Le principe et le motif de la médisance n'est pas le même dans tous ; les uns médisent par malice, par haine, par envie par vengeance, par ressentiment et avec dessein de nuire au prochain ; les autres par indiscrétion, par légèreté d'esprit et par une facilité de dire tout ce qu'ils savent. Quoique les premiers soient les plus criminels, les seconds ne sont pas sans péché, puisqu'ils flétrissent également la réputation d'autrui.

Il faut cependant remarquer que ce n'est pas médisance, de découvrir un vice ou un défaut d'autrui, lorsque c'est pour le bien de l'Etat, pour l'honneur de la Religion, pour l'édification des autres, ou pour l'avantage de celui de qui on parle, ou pour empêcher qu'il ne nuise à d'autres ; pourvu qu'on n'en parle qu'à des personnes prudentes qui puissent y apporter du remède : c'est même charité d'en parler de la sorte, et quelquefois il y a obligation. Ce seroit une charité scrupuleuse et mal réglée, que de menager mal-à-propos la réputation d'un homme de mauvaise foi et d'un scélérat, lorsqu'elle est préjudiciable au public.

III Si la médisance est légère et de peu de conséquence, elle n'est que pé-

ché véniel ; mais la médisance, en matière de conséquence est un péché considérable. Vous jugerez de son énormité par les vertus qu'elle combat ; elle est contraire à la justice, à la charité, à la prudence et à l'humilité.

1. La médisance est un péché d'*injustice*, parce que la justice et la raison défendent de faire tort aux autres. Or, ne faites-vous pas tort à ceux qui vous écoutent médire, puisque vous les scandalisez, s'ils consentent à votre médisance ? Ne faites-vous pas tort à la personne de qui vous parlez, puisque vous lui ôtez sa réputation ? Quoiqu'elle ait fait une faute, et qu'elle ait plusieurs défauts, elle ne laisse pas d'avoir droit à sa réputation ; et lorsque par la médisance vous lui ôtez cette réputation, vous lui faites plus de tort, que si vous lui enleviez une partie de son bien ; puisque *la réputation*, selon la parole du Sage, *est un bien plus précieux que les richesses* ; d'où il suit que la médisance est de soi, toute proportion gardée, un plus grand péché que le larcin.

2. Le médisant ne blesse pas seulement la justice, il blesse encore la plus nécessaire de toutes les vertus, qui est la

Charité parce qu'il fait aux autres ce qu'il ne voudroit pas raisonnablement qu'on lui fit. Jugez-en par vous-même: vous vous offensez, et vous êtes piqué jusqu'au vif, lorqu'on parle mal de vous; pourquoi donc parlez-vous mal des autres? sont-ils moins sensibles que vous à leur réputation? Une parole qu'on aura dit sur votre compte, vous afflige et vous irrite; et vous comptez pour rien cent paroles que vous dites sur le compte d'autrui; n'est-ce pas une marque que vous n'aimez que vous même; que vous n'avez ni amour, ni charité pour les autres, et que l'envie, le ressentiment ou la prévention vous aveuglent?

3. Le médisant est un homme sans *prudence*; c'est un indiscret qui ne peut modérer sa langue, qui parle de tout sans discernement, et qui n'épargne personne. Ses paroles sont comme autant de fléches qu'il lance au hazard, sans prévoir les coups qu'il porte. Tel est le caractère de ces parleurs insupportables, de ces femmes babillardes, qui répandent des torrens de paroles, où souvent il n'y a pas une goute de bon sens. Les jeunes gens sujets à ce

vice, causeront un jour de grands maux, s'ils ne le corrigent.

4. Le médisant est un homme sans *humilité*. C'est un orgueilleux, qui ne parle ordinairement des autres que pour les mépriser et pour se faire valoir, et qui s'imagine ne faire paroître son esprit ou son innocence, qu'en abaissant les autres. C'est un présomptueux aveugle, qui s'estime plus que tous, et qui ne voit pas ce qu'il est lui-même. O médisant! pourquoi vous oubliez-vous? ouvrez les yeux sur vous-même. Ne vous souvenez-vous donc plus de ce que vous êtes? Etes-vous innocent, vous qui parlez des autres avec si peu de ménagement? Savez-vous qu'en noirciſſant les autres, vous vous flétriſſez vous-même? Ne remarque-t'on pas en effet tous les jours qu'il n'y a perſonne qui ait plus de défauts que ceux qui aiment à parler de ceux d'autrui? L'orgueil, qui vous aveugle, vous empêche de voir qu'il y a peut-être plus à critiquer et à reprendre ſur votre compte et ſur celui de votre famille, que ſur le compte de ceux que vous diffamez. Penſez à vos déſordres et à vos défauts, et ne parlez pas de ceux des autres.

IV. La médisance est plus ou moins grièvе selon la qualité, la proximité et la dignité des personnes de qui on parle. C'est par conséquent un plus grand péché de faire connoître les défauts et les vices de ses supérieurs, de son père et de sa mère, de ses beaux-pères et belles-mères, ou de sa belle-fille, de sa femme et de son mari, de nos frères et de nos autres parens. Je dis que d'en parler mal, est un plus grand péché, que de parler mal de autres; parce que nous devons avoir plus de charité pour eux, que pour des étrangers. Si on en parle pour demander quelques avis salutaires, ou pour donner un conseil prudent, en ce cas ce n'est pas une médisance.

Rien de plus ordinaire dans le monde, que de voir des gens se donner la liberté de parler mal de leurs Supérieurs, de leurs Pasteurs, des personnes consacrées à Dieu, des Religieux, des Evêques, des Juges, des Princes et des Rois, et même des souverains Pontifes. Où est la religion et la charité? Ne sait-on pas que de telles médisances sont bien plus énormes que celles qu'on fait d'une personne sans caractère? *N'est-il pas écrit*, dit saint Paul: *Vous ne parlerez point mal des Puissances*? Le Saint-

Esprit ne nous ordonne-t'il pas, par la bouche du Sage, d'avoir tant de respect pour les Rois, qu'il n'est pas même permis *d'en penser mal dans son cœur* : et d'avoir tant de vénération pour les personnes consacrées à Dieu, et pour les Prêtres, qu'en nous avertissant *de baisser la tête devant les Grands du monde*, il nous ordonne *d'abaisser notre ame devant les Prêtres ?*

V. La calomnie est de toutes les détractions la plus énorme, c'est le vice de celui qui accuse faussement, et qui impute aux autres ce qu'ils n'ont pas fait. Il faut avoir l'ame bien basse et bien noire pour se venger ainsi par l'imposture et le mensonge. Quel criminel plaisir de noircir les autres par une satisfaction si maligne et si cruelle !

Suite du Chap. XV. sur le même sujet.

De la médisance et des Jugemens téméraires.

I. LA médisance et la calomnie, quoiqu'abominables devant Dieu, ne laissent pas d'être des vices très communs.

1. Parmi les Plaideurs, qui pour l'or-

dinaire ne pensent jamais bien l'un de l'autre, et, par un aveuglement déplorable, se déchirent par la médisance. O Chrétiens ! où est votre religion ! Et quoi ! un procès vous donne-t'il droit de violer toutes les loix de la charité ? Ne savez-vous pas que selon le précepte de Jésus-Christ, vous devez aimer votre prochain comme vous-même, par conséquent plus que vos biens ; que, quoiqu'il vous ait fait tort, il n'est pas moins votre prochain, et que vous devez ménager sa réputation, comme vous voudriez qu'on ménageât la vôtre ? Si on vous fait tort, il vous est permis de demander une réparation par des voies légitimes ; mais il ne vous est pas permis de vous venger par votre langue.

2. La médisance règne encore parmi les ennemis et chez les envieux. Tous les jours vous dites que vous ne voulez point de mal à cette personne : pourquoi donc en parlez-vous désavantageusement ? N'est-ce pas lui vouloir du mal, que de lui en faire ? A moins que vous ne lui ôtiez la vie et les biens, pouvez-vous lui faire plus de mal que de lui ôter sa réputation ? Ne savez-vous pas qu'un coup de langue est souvent plus funeste qu'un coup d'épée ?

3. Médisances dans les compagnies, où l'on ne se divertit qu'aux dépens de la réputation d'autrui. Médisances dans les familles, où pour l'ordinaire l'on ne s'entretient que de la conduite et des affaires des autres. Une personne pense-t-elle à s'établir, à se marier, à prendre un emploi, aussitôt l'envie se déchaîne par les médisances d'une langue flatteuse, ou par un faux zèle, on fait échouer les entreprises d'une personne innocente, et perdre sa fortune: quelle malignité!

4. Enfin la médisance est ordinaire entre les amis. Je n'ai rien, dit-on, de caché pour mes amis: tant pis; cette maxime est très blâmable. Vous devez cacher à un ami ce que vous ne pouvez lui découvrir sans offenser Dieu. Ce n'est pas aimer une personne, que de lui dire ce qu'elle ne doit pas savoir, et ce qu'elle ne peut écouter sans crime ou sans danger.

II. Les Jugemens téméraires et les jugemens faux ne sont pas moins injurieux au prochain que la médisance: ils en sont même la source. On parle mal d'autrui, parce qu'on en juge mal. Quoique vous voyiez quelque chose de mauvais ou de choquant dans la conduite,

dans les paroles et dans l'humeur d'une personne, ne jugez pas pour cela de son intérieur ; elle est peut-être devant Dieu plus innocente que vous. Vous voyez un fétu dans l'œil de votre frère, et vous en jugez, tandis que vous ne voyez pas une poutre qui crève le vôtre. On juge les autres sur des bagatelles et sur de légères apparences, tandis qu'on se pardonne à soi-même de grands vices et des fautes grossières.

Lorsqu'on a fait contre vous quelque rapport désavantageux, lorsque vous avez fait quelque perte, ou lorsqu'on vous a fait tort, si vous n'en savez pas les auteurs, ne vous en informez pas, et ne jugez personne, crainte de vous tromper ; mais abandonnez le tout à la Providence de Dieu. Quand on perd, il faut perdre en Chrétien, et ne pas inquiéter son esprit par des recherches inutiles, ni le souiller par des jugemens téméraires.

Si quelque accident fâcheux est arrivé à votre personne, à vos parens, à votre bétail, gardez-vous bien, sur de simples soupçons, ou sur des bruits vagues et publics, de juger que l'accident est arrivé par malice de quelque ennemi, ou qu'un tel vous a donné un sort par

quelque maléfice : de pareils jugemens mal fondés sont des crimes. Les pères et les mères qui jugent et qui parlent de la sorte devant leurs enfans, sont très coupables ; et les enfans qui les croient, ne sont pas innocens. Combien d'honnêtes familles et des gens irréprochables, accusés de sortilèges, calomnies, et deshonorés par la légèreté des langues indiscrètes !

III. Lorsque la médisance est de conséquence, il ne suffit pas de s'en accuser en Confession, il faut encore la réparer et rétablir la réputation qu'on a flétrie. Si vous avez découvert à quelques personnes, qui ne le savoient pas, un vice secret d'autrui, vous devez tâcher d'effacer les mauvaises impressions que vous leur avez inspirées ; et leur dire, par exemple, de ne point ajouter foi " à tout ce qu'on dit d'un tel ; qu'on " en dit plus qu'il n'en est ; que tous les " jours on se trompe à parler mal des " autres ; et que vous même avez fait " tort à cette personne d'en parler."

Si ce que vous avez dit contre le prochain est faux, vous êtes absolument obligé de vous dédire et de détromper les personnes à qui vous l'avez dit : vous devez même, toute proportion

gardée, réparer la réputation d'autrui aux dépens de la vôtre, et ne point rougir, s'il le faut, de vous faire passer pour un menteur et un imposteur. Vous devez aussi réparer le tort et les dommages que vous avez causés par vos médisances. Si la personne offensée vous décharge de toute réparation, et qu'elle le puisse, vous en serez déchargé : de même si la personne diffamée vous avoit ôté votre réputation aussi injustement et aussi grièvement que vous lui avez ôté la sienne, vous seriez pareillement dispensé de réparation à son égard ; vous auriez cependant tous les deux commis un énorme péché de vous diffamer l'un l'autre.

IV. N'écoutez pas la médisance ; car si le médisant est coupable, celui qui l'écoute avec plaisir, ne l'est pas moins : *le premier a le démon sur la langue,* dit S. Bernard, *et l'autre dans l'oreille.* Faites taire le médisant, s'il est votre inférieur ou votre égal ; et s'il est au dessus de vous, ne prenez point plaisir à ses discours. Oubliez le mal qu'on vous a dit des autres, et n'y pensez plus. *Si vous avez entendu une parole contre le prochain,* dit le Sage, *faites la mourir en*

vous, c'est à-dire, qu'elle n'aille pas plus loin.

On doit se défier d'un médisant, et rarement ajouter foi à ses discours: le Saint Esprit nous avertit que *celui qui croit facilement tout ce qu'on lui dit, est un esprit volage et léger.* Le médisant est souvent un menteur, qui dit plus qu'il n'en est, ou parce qu'il est trompé, ou parce qu'il est prévenu contre ceux de qui il parle.

On ne doit même pas toujours ajouter foi à des bruits publics, parce que le public le previent aisément, et juge souvent faux: combien de gens diffamés et noircis dans le public, qui devant Dieu sont très innocens? Il ne faut que deux ou trois langues envenimées, pour décrier le plus honnête homme, et flétrir une communauté. O que la malignité du cœur humain est grande! Entend-on dire du bien d'une personne, on ne veut pas le croire, ou bien on l'interprète mal: entend-on dire du mal? on le croit aussi-tôt, et on l'augmente. Effets de la malice du cœur! Effets d'autant plus déplorables, qu'on y pense moins, et que bien des gens, qui passent pour spirituels et vertueux, n'y font presque point de réflexion.

V. Lorsqu'on a noirci votre réputation et qu'on vous a diffamé, rentrez aussitôt en vous-même et examinez-vous. Si vous n'êtes pas innocent, si vous avez donné occasion à la médisance par votre imprudence et par votre conduite, rendez-vous justice et dites : *je le mérite.* Si vous êtes innocent et faussement accusé, souffrez avec patience cette injure. Dieu fera paroître un jour votre innocence. Jésus-Christ étoit plus innocent que vous, il n'a pas laissé d'être calomnieusement accusé. Si néanmoins vous avez des raisons légitimes de demander en certains cas une réparation, ne vous y déterminez pas de vous-même; consultez des personnes modérées, désintéressées, ou un Confesseur prudent, et suivez leur conseil.

Profitez, jeunes gens, de tout ce que nous avons dit dans ces deux Chapitres: soyez toujours très réservés, quand il faut parler d'autrui: dites le bien que vous savez des autres, et cachez leurs défauts. On risque rarement, quand on prend le parti de se taire ; et on risque toujours de trop parler: vous comprendrez un jour l'importance de cet avis.

EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Pères

du désert un exemple qui montre jusqu'où peut aller la malice des médisans et des calomniateurs; et en même temps la patience d'une ame innocente qui souffre en silence et en paix la plus cruelle calomnie et la persécution.

Un homme veuf, n'ayant qu'une fille unique fort jeune, la recommanda à un de ses parens, et alla se faire Religieux dans un Monastère de Solitaires. Sa vertu le fit aimer de tous les Religieux, de son côté, il étoit très content dans sa vocation. Mais quelque temps après, pensant à sa fille, la tendresse qu'il se sentit pour cet enfant, le remplit de douleur et de tendresse de l'avoir ainsi abandonnée. Le Pere Abbé s'en aperçut, et lui dit: *Qu'avez-vous, mon bon Frère, et qu'est-ce qui vous afflige? Hélas! mon Père,* répondit le Solitaire, *j'ai laissé dans la ville un enfant fort jeune; voilà le sujet de ma peine.* L'Abbé ne sachant pas que c'étoit une fille, et croyant que c'étoit un fils, lui dit: *Allez le chercher, amenez-le ici, et vous l'élèverez auprès de vous.* Il alla trouver sa petite fille, qui s'appelloit *Marine*, il lui dit de prendre le nom de *Marin*, lui défendit de faire connoître qu'elle étoit

fille, et l'amena dans le Monaſtère. Le Religieux ſon père l'éleva dans les voies de Dieu, et dans la plus haute ſainteté : il lui recommanda ſurtout, avant que de mourir, de ne jamais dire qui elle étoit.

Marine avoit dix-ſept ans, lorſque ſon pere mourut ; perſonne ne s'aperçut qu'elle étoit une fille ; et tous les Solitaires l'appelloient *Frere Marin*. Son humilité et ſa vertu la firent reſpecter de tous ; mais la calomnie mit à l'épreuve la vertu de cette ſainte fille. Les Frères avoient coutume d'aller à certains jours chercher les proviſions à un marché qui ſe tenoit à trois lieues du Monaſtère, et couchoient dans une hôtellerie du lieu : le Frere Marin les accompagnoit.

Le Maître de cette hôtellerie avoit une fille qui s'étoit abondonnée au crime avec un ſoldat. S'étant apperçu que ſa fille étoit enceinte, il vouloit ſavoir d'elle celui qui l'avoit débauchée. Cette fille pleine de malice, inventa la plus noire calomnie ; et dit à ſon père, que c'étoit le Frère Marin qui l'avoit ſéduite, et qu'elle étoit tombée dans le crime avec lui. Le père vint en faire ſes plaintes au Monaſtère : l'Abbé fit venir Marin

en sa présence, et lui demanda ce qu'il en étoit. Marin élevant son cœur à Dieu, pensa à ce qu'il devoit répondre: et plutôt que de diffamer cette impudique fille, il se contenta de dire: *je suis pécheur, je mérite de faire pénitence.* L'Abbé ne s'éclaircit pas davantage; et le croyant coupable du crime, le fit sévèrement châtier et chasser du Monastère. Marin demeura trois ans à la porte du Monastère, sans dire une seule parole qui put faire connoître son innocence. Il se prosternoit devant tous les Religieux qui passoient, leur demandoit leurs prières, et quelques morceaux de pain pour l'amour de Jésus-Christ, pour ne pas mourir de faim.

La fille de l'hôtellerie étant accouchée, donna le lait pendant quelque temps à son enfant, et quand il fut sevré, on l'envoya à Marin, comme s'il en eût été le père. Il reçut cet enfant avec humilité, et le nourrit pendant deux ans, partageant avec lui les petites aumônes qu'il recevoit. Les Religieux furent enfin touchés de l'humiliation et de la persévérance du Frere Marin. Ayez pitié de lui, dirent-ils au Père Abbé; voici cinq ans qu'il fait pénitence à la

porte du Monaſtère, recevez-le, et lui pardonnez pour l'amour de notre Sauveur. Le Père Abbé l'ayant fait venir, lui fit de ſanglans reproches. « Votre « père étoit un ſaint homme, *lui dit-il*, « il vous fit entrer tout jeune dans cette « ſainte maiſon, et vous avez eu l'effron- « terie de la deſhonorer par un crime « déteſtable : néanmoins je vous per- « mets de rentrer avec l'enfant dont « vous êtes l'indigne père ; et je vous « condamne, pour l'expiation de votre « péché, aux ouvrages les plus vils et « les plus bas, et à ſervir tous les Frères. » Marin, ſans dire un mot de plainte, ſe ſe ſoumet à tout. Ce nouveau travail étoit au deſſus de ſes forces ; il s'en acquitta neanmoins avec courage ; mais accâblé ſous ce poids, et affoibli par l'auſtérité de ſes jeûnes, il ſuccomba enfin ; et dans peu de temps, après quelques jours de maladie, il mourut. L'Abbé commanda par charité qu'on lavât ſon corps, mais pour donner de l'horreur de ſon prétendu crime, il ordonna qu'on l'enterrât loin du Monaſtère, afin qu'on en perdît le ſouvenir.

On ne peut être plus ſurpris qu'on le fut, lorſque les Religieux, en lavant ſon corps, reconnurent que c'étoit une fille.

" O mon Dieu ! *s'écrièrent-ils, en frap-*
" *pant leurs poitrines,* comment cette
" innocente fille a t'elle pu souffrir en
" silence, et avec tant de patience un si
" grand opprobre, et tant d'afflictions
" sans se plaindre, lui étant si facile de
" se justifier ?" Ils coururent au Père Abbé, poussant de grands cris, fondant en larmes : Venez voir le Frère Marin, lui dirent-ils. Quand l'Abbé fut devant ce saint corps, il reconnut la vérité, et fut saisi d'une si vive douleur, qu'il tomba par terre, et frappant sa face contre terre, versant des torrents de pleurs, il crioit avec ses Religieux éplorés : " O
" sainte et innocente fille ! je vous con-
" jure par la miséricorde de Jésus-Christ
" de me pardonner toutes les peines et
" les injustes reproches que je vous ai
" faits ; hélas ! j'ai été dans l'igno-
" rance. Vous avez eu assez de pati-
" ence pour tout souffrir, et moi trop
" peu de lumières pour connoître la
" sainteté de votre vie." Il fit ensuite déposer le corps de la Sainte dans la Chapelle du Monastère. On porta cette nouvelle au Maître de l'hôtellerie. La fille, qui avoit faussement accusé Ste. Marine, et devenue possédée du dé-

mon après son crime, vint toute désespérée avouer son péché aux pieds de la Sainte, lui en demanda pardon, et fut délivrée par son intercession. Le bruit de cet événement s'étant répandu dans le pays, un concours de peuple accourut de toute part pour honorer sainte Marine.

Apprenez de cet exemple : 1. Que le vice de la médisance est bien à craindre, puisqu'il peut inspirer assez de malice pour accuser injustement une personne si innocente. 2. Que vous ne devez point écouter les médisans, ni croire les rapports, et que vous ne devez jamais juger mal du prochain, à moins que vous n'en soyez pleinement assuré. 3. Que vous devez souffrir avec patience ce qu'on dira de vous, à l'exemple de Sainte Marine. Il seroit honteux de vous plaindre de quelques paroles qu'on a dites sur votre compte, et de vous irriter de quelques railleries ou de quelques reproches, voyant que les Saints ont tout souffert en silence.

CHAPITRE XVI.

Des Querelles, des Injures, des Rapports, des Reproches, des Railleries.

1. C'EST la marque d'un mauvais es-

prit que d'être d'une humeur querelleuse. Parce que les paroles injurieuses et les querelles partent d'un mauvais principe, et sont la source de plusieurs grands désordres. Elles divisent les amis, brouillent les parens, troublent la paix du cœur, y portent la haine et l'esprit de vengeance, et produisent souvent la ruine des familles. Elles sont comme un feu qu'il est facile d'allumer, mais qu'il est difficile d'éteindre. On ne voit que trop tous les jours de grandes disgrâces et de grands malheurs arrivés à l'occasion d'une querelle, et de quelques paroles échappées dans la chaleur d'une dispute.

2. Les querelles et les injures sont indignes d'un esprit raisonnable. Pourquoi se querelle-t'on? pour des bagatelles; pour un rapport que l'on a cru trop légèrement; pour une parole échappée au hasard, pour une perte de peu de conséquence, O quelle folie! pour si peu de chose rompre la paix, blesser la charité, perdre son ame et scandaliser ses frères! Quel contentement peut-on avoir en vivant avec des gens, qui, pour des minuties et des riens, et souvent sans savoir pourquoi, se fâchent, s'irritent, se querellent et s'emportent comme des lions?

Mais après tout, une querelle, une injure, réparent-elles le mal et le tort q'on vous a fait ? Quelle utilité et quel plaisir retirez-vous de ces emportemens et de ces disputes scandaleuses? S'emporter de la sorte sans modération, rendre injure pour injure, et reproche pour reproche ; c'est avoir peu de sens et de raison : c'est laver une tache avec de l'encre, c'est d'un mal en faire deux: et pour une faute légère, en faire souvent une mortelle. Un peu de silence, un moment de patience en ces occasions, arrêteroient de grands maux, et tout seroit en paix.

3. Les querelles enfin sont indignes du Chretien ; parcequ'un Chretien doit avoir les sentimens de Jésus-Christ, qui est le Dieu de la paix et de la charité, qui ne s'est jamais plaint, qui n'a jamais querellé, et n'a jamais fait de peine à personne. Le vrai Chretien, à l'exemple de ce divin Maître, ne sait ce que c'est que de dire des outrages et des paroles piquantes à ceux qui l'insultent. *Bénissez ceux qui vous persécutent*, dit S. Paul, *Bénissez les et ne les maudissez point. Ne rendez à personne le mal pour le mal. Ne vous vengez point, mais laissez passer la*

colère, et ne vous laissez pas vaincre par le mal.

O Chretiens! que devenez-vous, lorsque vous vous livrez à des excès de colère et de fureur? Etes-vous des hommes? Etes-vous des Chretiens? Ou plutôt n'êtes-vous pas des monstres, des bêtes féroces et intraitables? Vous avez une loi de douceur et de paix, et vous vous déchirez par des paroles d'aigreur, et par de mordantes satyres. Ne vous souvenez-vous plus que vous êtes tous les enfans de Dieu, et les membres de J. Christ.?

II. Prenez garde, jeunes gens, à un autre genre de péché très pernicieux; ce sont les rapports faux et indiscrets. Il y a des personnes, dit Saint Paul, *qui sont oisives, curieuses, babillardes, qui s'informent de tout, qui savent tout ce qui se passe dans les maisons, qui rapportent tout, qui disent tout.* Ces sortes de gens sont la peste de la société; sous des paroles de flatterie, ils font couler le fiel de la discorde. De tels discours et de tels rapports, quoiqu'ils soient vrais, s'ils sont faits par jalousie ou par haine, ou pour exciter la discorde et les querelles, ils sont de grands crimes. *Il y a six choses*, dit le sage, *que Dieu hait: mais*

il y en a une ſeptième que Dieu déteſte, ceſt celui qui ſème la diſcorde entre les frères et les amis. Les flatteurs et ceux qui font naître les querelles, dit encore le Sage, *ſont maudits de Dieu, parce qu'ils troublent ceux qui ſont en paix.*

Il n'appartient qu'aux méchantes langues et aux mauvais eſprits de mettre la diviſion parmi les hommes. J. C. nous enſeigne que *les pacifiques ſont apellés enfans de Dieu.* Si les ames pacifiques, c'eſt-à-dire, ceux qui entretiennent la paix et l'amitié entre les hommes, ſont les enfans de Dieu, *il faut conclure*, dit Saint Grégoire, *que ceux qui la troublent, ſont les Enfans de Satan.*

Evitez et n'écoutez point ces ſortes de perſonnes, qui par leurs diſcours flatteurs et leurs rapports, vous apprennent d'autrui ce que vous ne devez point ſavoir, et ne les croyez point. Si vous même avez excité par votre imprudence, ou par votre malice, quelque refroidiſſement, ou quelque inimitié entre les autres, vous êtes obligé d'en prévenir les ſuites, et de tâcher de réconcilier ceux que vous avez brouillés.

III. Les reproches ſont un autre piège du démon, contre lequel on doit ſe précautionner : il y a trois ſortes de re-

proches. 1. Reprocher à une perſonne ſes défauts naturels, ſa difformité, la baſſe extraction de ſa famille, les fautes de ſes parens, de ſes ancêtres, c'eſt la marque d'une ame ſans charité, d'un eſprit groſſier et mal élevé. 2. Reprocher à une perſonne les ſervices qu'on lui a rendus, c'eſt avoir peu d'éducation, et manquer aux premiers principes de l'honnêteté. 3. Reprocher à une perſonne les fautes et les crimes qu'elle a commis, c'eſt quelquefois un bien, et d'autres fois un mal. Si vous avez droit de la reprendre, et que vous lui reprochiez ſes fautes, avec prudence pour la corriger, c'eſt un acte de charité; mais ſi vous lui reprochez ſes fautes par dépit, par colère, par vengeance, par mauvaiſe humeur, c'eſt un mal, et quelquefois un grand mal. Si vous lui reprochez des fautes conſidérables devant des perſonnes qui ne le ſavoient pas, c'eſt un outrage que vous lui faites, et un crime qui a de fâcheuſes ſuites; car vous êtes obligé en ce cas de réparer devant ces perſonnes la réputation de celui que vous avez flétri en leur préſence.

IV. Enfin les railleries ſont encore un écueil dangereux. Il y a des eſprits badins et moqueurs, qui tournent tout en

ridicule et en raillerie. Ces sortes de railleurs ont peu d'amis, parceque la fréquente raillerie est la plaie de l'amitié. Tel entend raillerie et y répond avec esprit, qui ne l'aime pas, parceque personne ne prend plaisir à être moqué.

Toutes les railleries cependant ne sont pas péchés. La raillerie qui se dit pour une bonne fin, par manière d'avis et d'une charitable correction, ou pour égayer une honnête compagnie par un bon mot qui ne peut choquer personne, ni faire peine à un esprit raisonnable, n'est point péché. Mais si la raillerie est piquante et fréquente; si elle fait peine à celui qu'on raille; s'il en rougit, cette raillerie est péché, et si elle va jusqu'à troubler la paix et altérer considérablement la charité, elle est criminelle. Se railler des choses saintes, des cérémonies de l'Eglise, des maximes de la Religion et des mystères, c'est une impiété et un sacrilège.

V. Pour réduire en pratique tout ce que nous avons observé en ce Chapitre et les précédens, souvenez-vous, jeunes gens de deux avis. 1. Si vous avez eu le malheur de vous quereller, si vous avez dit à votre prochain quelques injures atroces, ou fait quelques reproches pi-

quants, ou quelques railleries malignes qui aient blessé la charité, ou refroidi l'amitié, allez vous réconcilier avec ces personnes. N'oubliez jamais cette maxime de l'Evangile ; que vous ne devriez pas même vous présenter à Dieu pour faire une offrande, lorsque vous savez que votre prochain a quelque ressentiment contre vous, surtout si c'est par votre faute : à plus forte raison ne devriez-vous pas vous présenter à l'Autel pour y recevoir votre Créateur, lorsque par votre faute, votre frère a quelque chose contre vous : *Allez premièrement*, dit Jésus-Christ, *vous réconcilier avec votre frère ;* et parlez-lui de cette réconciliation avec douceur, avec amitié, avec humilité. *A la Table Divine*, dit Tertulien, *le Sacrifice même ne réconcilie point avec Dieu, ceux qui ne sont pas réconciliés ensemble.*

1. Le second avis que je vous donne pour prévenir tous ces désordres, c'est de ne jamais parler par passion ni par colère, ni par précipitation. Ne répondez jamais avec aigreur à celui qui vous insulte. *Une parole de douceur*, dit le Sage, *fait cesser la colère*, et adoucit celui qui vous attaque. Enfin souvenez-vous dans

vos discours, et à qui que ce soit que vous parliez, de ne pas dire tout ce que vous pensez, ni tout ce que vous savez. Ne croyez pas facilement le mal que vous entendez, et ne le découvrez pas. *Mettez une serrure sur vos levres*, dit le Sage, *et que la crainte de Dieu en tienne la clef.*

CHAPITRE XVII.

Des Amitiés.

1. LES amitiés portent au bien ou au mal, selon qu'elles sont bonnes ou mauvaises. Les jeunes gens n'ont ni assez de lumières pour discerner les bonnes, ni assez de vigilance pour se précautioner contre celles qui sont dangereuses. Il est donc important de les instruire sur ce point.

Il y a de la différence entre l'amour du prochain et l'amitié. Il faut aimer tout le monde; mais on ne peut pas avoir de l'amitié pour tous, parce que l'amitié est un amour mutuel et plus étroit. L'amitié est une communication de sentimens et d'affection réciproques, par laquelle deux personnes se chérissent spécialement, et se procurent mutuellement des secours et des services, des conseils et de la consolation.

L'amitié eſt bonne, dangereuſe, ou criminelle, ſelon le principe, le motif et l'objet ſur lequel elle eſt fondée. Si on aime dans la perſonne une choſe mauvaiſe; par exemple, ſi on aime une fille, parce qu'elle eſt coquette et galante, ou un jeune homme, parce qu'il eſt libre en paroles et diſſolu, l'amitié eſt mauvaiſe et vicieuſe.

Si on aime pour une choſe vaine et frivole, pour la beauté, pour la bonne grâce, l'amitié eſt frivole et vaine. Si on aime pour une choſe bonne, parce qu'une perſonne a de la vertu, de la ſcience, un bon naturel, un bon eſprit, parce qu'elle eſt patiente, parce qu'elle eſt officieuſe et nous a rendu ſervices; cette amitié eſt louable et bonne.

II. L'amitié, pour être ſainte, doit avoir trois conditions. Il faut qu'elle ſoit fondée ſur la vertu, qu'elle tende à la vertu, et qu'elle ſoit réglée par la vertu. 1. Fondée ſur la vertu, c'eſt-à-dire, qu'il faut aimer une perſonne, à cauſe des bonnes qualités qu'on voit en elle. 2. L'amitié doit tendre à la vertu, parce que l'amitié doit ſouhaiter le bien et l'avantage de la perſonne que l'on aime. Or la vertu et le ſalut ſont le plus grand

et le plus nécessaire de tous les biens; ainsi l'amitié qui ne procure aux amis que quelques avantages temporels, et qui néglige la vertu, n'est pas une amitié solide, mais une affection purement naturelle, et qui souvent est dangereuse. 3. L'amitié doit être conduite par la vertu; c'est-à-dire, qu'il faut que la vertu en soit la règle; et que l'on ne fasse rien par amitié, qui soit contraire à la vertu et à la Loi Divine. L'amitié qui fait offenser Dieu, est une amitié criminelle, parce qu'elle fait aimer une créature plus que Dieu.

Par ces trois conditions vous pourrez discerner facilement les amitiés que vous devez fuir, et celles que vous devez rechercher.

1. Vous devez fuir l'amitié des personnes en qui vous ne connoissez ni vertu ni perfection; et fuir encore plus l'amitié des personnes sujettes à quelque vice, à l'impureté, à la débauche, à la vengeance, à la coquetterie, à la médisance, aux juremens. L'amitié et la société avec ces sortes de personnes vous seroient funestes, et vous feroient contracter leurs défauts. *L'ami des insensés* c'est-à-dire, des vicieux, *leur deviendra semblable*, dit le Sage.

2. Fuyez toute amitié qui ne tend pas à vous rendre meilleur : ces sortes d'amitiés n'étant pas à votre édification, pourroient à la suite devenir pernicieuses. Telle est l'amitié des personnes qui ne cherchent dans la vôtre que leur utilité, et une vaine complaisance qu'elles prennent à vous aimer et à être aimées de vous. Telle est aussi l'amitié de ceux qui ne sont amis que pour la table, et qui ne lient société que pour le divertissement et le jeu. Telle est encore l'amitié de ceux qui ne vous avertissent jamais de vos fautes. *Le meilleur de mes amis*, dit S. Grégoire, *est celui qui me reprend des mes fautes.*

Mais sur tout détestez l'amitié des personnes qui vous sollicitent au mal, de ceux qui vous flattent et qui vous entretiennent dans vos désordres : ce sont de faux amis, et des amis plus pernicieux à votre ame, que vos plus grands ennemis.

3. Fuyez l'amitié de ceux qui ne se soucient point d'offenser Dieu pour vous plaire et pour vous rendre service. Souvenez-vous de cette maxime de S. Ambroise, que *celui qui est infidèle à Dieu, ne sauroit avoir d'amitié sincère pour son*

prochain; et quand il en auroit, vous ne pouvez entretenir une telle amitié sans vous exposer à devenir ennemi de Dieu.

Recherchez au contraire l'amitié de ceux qui vous porteront à la vertu par leur exemple et par leurs conseils; qui ne vous flatteront pas dans vos défauts, qui vous en avertiront avec charité, et qui dans leur amitié auront pour règle la crainte de Dieu, et pour fin votre salut.

Ce sont-là les saintes et les véritables amitiés, qui sont d'autant plus précieuses qu'elles sont plus rares. C'est de ces amitiés dont le Sage parle, quand il dit: *Que l'ami fidèle est une puissante protection; que celui qui le possède, a trouvé un trésor; qu'il n'y a rien au monde qui soit comparable à cet ami; qu'il vaut mieux que l'or et que toutes les richesses de la terre.* Quand vous aurez trouvé un tel ami, ne l'abandonnez point par un esprit volage et changeant, ni pour quelque déplaisir que vous en ayez reçu; car il faut souffrir de ces amis. Celui qui ne veut rien souffrir d'un ami, est indigne d'en avoir aucun.

4. Quant aux amitiés particulières entre des personnes de different sexe, on

ne les condamne pas toutes, mais on doit s'en défier. Ces amitiés sont ordinairement suspectes, souvent dangereuses, et quelquefois criminelles. Toute inclination n'est pas toujours louable, et le principe en est souvent vicieux. Toute amitié avec le sexe ne vient pas toujours de Dieu: le démon fait inspirer certaines amitiés, qui paroissent innocentes au dehors, et qui sont en elles-mêmes très mauvaises. Pour éviter le danger et les pièges, et pour rendre ces amitiés saintes, veillez sur votre cœur, sur vos regards et sur votre penchant. Evitez la familiarité, l'assiduité, les conversations secrètes et particulières, surtout celles qui se font seul à seule, les rendez-vous, &c. Observez avec soin ce qui a été dit ci-devant sur la pudeur et sur la chasteté. Sans ces précautions, votre amitié ne seroit plus, dit S. Cyprien, *qu'une amitié honteuse, une amitié meurtrière de votre ame.*

EXEMPLE.

Il n'est point de plus grands services que ceux que nous recevons de nos amis, quand ils nous avertissent de nos fautes. Une fille nommée Apolline l'éprouva à son avantage. Par les avertissemens d'une vertueuse compagne qui étoit la bon-

ne amie, elle se retira d'un état bien dangereux pour son salut. Apolline parloit depuis quelque temps à un jeune homme ; les premières entrevues avec ce jeune homme paroissoient innocentes, mais après un mois d'entretiens assez fréquens, le jeune homme commença à se familiariser trop librement avec Apolline. Il sembloit qu'elle ne prenoit point plaisir à tous ces badinages, et qu'elle y résistoit en honnête fille : néanmoins sa compagne s'apperçut de quelques changemens dans la conduite de cette fille. Apolline n'étoit plus ni si modeste, ni si réservée ; on commençoit à voir en elle certains airs de vanité : elle ne contentoit plus sa mère ni sa famille comme auparavant.

Sa compagne, qui l'aimoit véritablement, crut qu'il y auroit du danger pour cette fille, si elle attendoit plus longtems de l'avertir. L'ayant un jour rencontrée, elle lui parla de la sorte : " Ma chère Apolline, vous ne doutez pas que je ne " sois une de vos meilleures amies : je " veux aujourd'hui vous donner une " marque de mon sincère attachement " en vous avertissant d'une chose à la- " quelle vous ne faites pas assez d'atten- " tion. Vous parlez souvent à un jeune

« homme, et vous lui parlez seule : voi-
« là déjà une faute, parce que vous vous
« exposez en lui parlant ainsi ; mais vous
« y ajoutez bien d'autres fautes. Vous
« avez la lâche complaisance de lui per-
« mettre des embrassemens fréquens, des
« cajoleries et des caresses familières et
« trop libres ; qu'est ce-que votre cons-
« cience vous dit de tout cela ?

« Ma conscience ne me reproche rien
« là dessus, répondit Apolline ; ce jeune
« homme est sage ; il m'assure qu'il n'a
« aucune mauvaise intention ; et de mon
« côté, je vous prie de croire que je n'ai
« aucune intention criminelle. Ce jeune
« homme, dites-vous, reprit la compagne
« n'a aucune mauvaise intention ; qu'en
« savez-vous ? êtes vous obligée de l'en
« croire sur sa parole ! et quand il n'en
« auroit point, ne lui donnez-vous point
« occasion d'en avoir par votre complai-
« sance et votre facilité à vous laisser ca-
« joler ? Quant à vous, êtes-vous bien
« assurée que vous n'avez eu dans ces en-
« tretiens aucune pensée dangereuse, et
« qu'il ne s'est rien passé dans votre ame,
« qui ait déplu à Dieu ? Si vous le croy-
« ez, vous pourriez bien vous tromper ;
« vous ne savez pas tout ce qui s'est passé
« alors dans votre esprit et dans votre

« cœur: le démon vous l'a peut-être « caché, comme il le cache à bien d'au- « tres. Dites-en tout ce que vous vou- « drez, reprit Appolline: c'eſt par ami- « tié tout ce que nous en faiſons, et je « n'y penſe point de mal.

« Il eſt vrai, repliqua la compagne, « que c'eſt par amitié, mais ne ſavez- « vous pas qu'il y a pluſieurs ſortes d'a- « mitiés? Il y a des amitiés innocentes, « qui ſont ſelon l'eſprit de Dieu, et il « y a des amitiés dangereuſes et ſenſu- « elles, qui ſont ſelon l'eſprit du démon. « Tout jeune homme qui ne cherche « qu'à badiner et à ſe familiariſer avec « une fille, n'a point une amitié ſainte; « ſes intentions, quoiqu'il en diſe, ne « ſont point pures; et une fille qui « permet tous ces folâtres et indécens « badinages, n'eſt point innocente de- « vant Dieu. Croyez-moi, ma chère « Appolline, étant plus âgée que vous, « je connois votre fragilité mieux que « vous. Dans les entretiens et les « libertés familières avec des perſonnes « qui ſont d'autre ſexe, le Démon gagne « toujours: on en remporte dans l'ame « des impreſſions pernicieuſes; la pu- « deur peu-à-peu s'affoiblit dans une « fille; dès que la pudeur eſt affoiblie

« dans une fille, elle perd bientôt toute « crainte de Dieu. Voilà ce que l'a- « mitié et le zèle que j'ai pour vous, « m'ont inspirée de vous dire pour « votre bien ; et je crois que vous m'en « saurez bon gré. ».

Apolline pendant ce discours fut sur le point de dire à sa compagne de quoi elle se mêloit ; mais elle dissimula et la quitta brusquement, sans lui rien répliquer. Comme elle avoit un bon fonds et la crainte de Dieu, elle repassa dans son esprit tout ce que sa compagne venoit de lui dire ; et la grâce agissant dans son cœur, elle prit la résolution de consulter son confesseur. Elle ne déguisa rien. Son confesseur, qui étoit un homme d'expérience, lui fit remarquer beaucoup de fautes du côté de ce jeune homme, dont elle étoit l'occasion, et beaucoup de péchés intérieurs qu'elle avoit commis dans ces entretiens, dont elle ne pensoit pas même à s'accuser.

Apolline, étonnée de tant de fautes qu'elle avoit commises, lui dit : mais, mon Père, tout cela est-il péché mortel? Non vraiment, lui dit le confesseur ; mais une ame qui craint Dieu, ne doit-elle apprehender que le péché mortel? Ensuite il ajouta : souvenez-vous, ma

Sœur, qu'en cette matière, tout ce qui se passe de lascif et d'impur dans l'esprit et dans le cœur, dès qu'il est de propos délibéré, il est péché mortel; et que ce seroit un grand scandale, et une témérité de dire qu'un baiser de bouche donné et reçu par sensualité, n'est qu'un péché léger. Telle est la doctrine de l'Eglise de J. C. *Ah! mon Dieu*, s'écria Appolline en soupirant, *j'ai donc fait bien des péchés?* Vous en avez fait plus que vous ne croyez, reprit le Confesseur. Vous avez fait plus de mal depuis un mois, que vous n'en aviez fait dans toute votre vie. L'amitié que ce jeune homme avoit pour vous, et celle que vous aviez pour lui, vous a été funeste; s'il vous avoit plongé un poignard dans le cœur, il vous eût fait perdre la vie du corps, mais il ne vous eût pas fait tant de tort qu'il vous en a fait, en vous exposant à perdre votre ame. Il est temps de vous relever de vos chutes et prévenir de plus grands maux.

Appolline ne pouvant retenir ses larmes, interrompit son Confesseur, et lui dit: je vous prie, mon Père, de me differer pour quelques jours l'absolution, et de me donner du temps pour gemir sur mes infidélités, et pour ôter de mon

cœur cette dangereuse attache, afin qu'étant mieux disposée, je reçoive avec l'absolution, plus de grâces pour me soutenir dans la crainte de Dieu. Le Confesseur y consentit et lui donna des avis prudens pour la suite.

Appolline, au sortir du Tribunal de la Pénitence, alla se prosterner au pied de l'Autel, et versa une abondance de larmes en présence de J. C. *Quoi! mon Dieu*, disoit-elle, *faut-il que je vous aie déplu, et que pour si peu de chose je me sois exposée à me perdre!* Elle rappella dans son esprit tout ce que lui avoit dit sa charitable compagne, et sur le champ elle alla lui faire part de son changement. En l'abordant elle se jetta à son cou: ah! lui dit-elle, que je vous ai d'obligation! sans vous je courois à ma perte sans y prendre garde; je ne connoissois pas les péchés et les attaches qui étoient dans mon cœur; mais à présent je les reconnois et j'en rougis. Je vous demande pardon, ma chère amie, du scandale que je vous ai donné, et d'avoir si mal reçu hier les paroles que votre charité vous inspiroit de me dire; je vous prie de me continuer votre amitié et vos avis; ils ne seront pas sans fruit.

Quelques jours après, le jeune homme retourna voir Appolline. Retirez-vous lui dit-elle, avec une sainte colère; si j'ai eu la foiblesse de vous permettre des libertés qui ne conviennent point à un jeune homme craignant Dieu, ni à une fille chaste, de ma vie je n'y retomberai. Les momens que j'ai passés avec vous seront le sujet de mes jours le sujet de mes gémissemens et de ma douleur. Ce jeune homme lui fit ses excuses, il prit congé et ne lui parla plus. Ce reproche d'Appolline fut utile à ce jeune homme; il y fit des réflexions; et vécut dans la suite avec plus de retenue.

Cet exemple vous apprend deux choses: 1. Qu'une amitié dangereuse, sur-tout entre personnnes de différent sexe, peut vous perdre. 2. Que vous devez écouter et suivre les avis de ceux qui vous aiment, pour votre bien, et avoir des amis qui vous portent à la vertu, et qui vous avertissent de vos défauts.

CHAPITRE XVIII.

Du mensonge.

1. LE mensonge est toujours péché, parce qu'il est toujours contre la con-

ſcience de celui qui parle; et quoiqu'il ne ſoit pas toujours péché mortel, néanmoins l'habitude de mentir n'eſt pas une choſe légére; cette habitude ouvre la porte à une infinité de déſordres.

Les menteurs habituels ſont pour l'ordinaire des eſprits doubles, qui diſent d'une façon, et penſent d'une autre; qui ne s'ouvrent point, qui agiſſent par fineſſe et par détours, et qui ſe déguiſent. Un homme de ce caractère eſt ordinairement fourbe et trompeur dans ſa conduite, infidèle dans ſes promeſſes, diſſimulé dans ſes deſſeins, flateur et lâche quand il faut dire la verité, hardi et effronté à produire ſes menſonges, impudent à les ſoutenir, artificieux pour cacher ſes entrepriſes. Il eſt enfin défiant, juge mal des autres, parcequ'étant dans l'habitude de ſe déguiſer et de mentir, il croit auſſi que les autres mentent toujours et ſe déguiſent.

Un eſprit adonné aux menſonges, eſt capable des plus grands vices, il ſera impoſteur et médiſant, mentira facilement dans les plus grandes choſes, et ſera même parjure dans les petites: il aſſurera ſes menſonges avec ſerment, et fera ainſi un péché mortel d'une faute

qui d'ailleurs ne seroit peut-être que vénielle.

O la détestable qualité que d'être menteur! l'Ecriture dit que Dieu l'a en horreur; *que les lèvres qui servent au mensonge lui sont en abomination; qu'il perdra ceux qui sont adonnés au mensonge;* que parmi les hommes *le mensonge est une infamie qui se trouve toujours dans les esprits déréglés et mal instruits, qu'un larron est plus excusable qu'un menteur, et que l'un et l'autre mériteront la punition.*

Ce vice odieux est le vice du démon, c'est lui qui s'en est servi le premier, il en est le père et l'auteur. *Et de même que la vérité vient de Dieu,* dit S. Augustin, *le mensonge tire son origine de satan.* Et S. Ambroise ajoute, *que ceux qui aiment le mensonge, sont les enfants de ce détestable père.* Les enfants de Dieu aiment la vérité, et ceux qui aiment la vérité sont aimés de Dieu.

II. Fuyez donc ce vice pernicieux, surtout dans deux occasions. Premièrement, lorsque vous parlez d'une chose de conséquence, qui intéresse le prochain. Ceux-là pèchent grièvement en ce point, qui déguisent et qui trompent dans les affaires, dans les ventes ou achats importans; ceux qui

nient certaines dettes, qui nient des quittances qu'ils ont reçues, qui par calomnie imposent un crime faux à leur prochain. O qu'un homme à l'ame basse et noire, qui perd ainsi son ame par le mensonge pour un vil intérêt, O mon fils! ne tombez jamais dans ce désordre.

Secondement, évitez le mensonge, quand vous parlez à une personne qui a autorité sur vous, par exemple, à un Juge qui vous interroge juridiquement. Le mensonge alors est un parjure et une imposture qui est bien grève; soit à cause du respect que vous violez, soit à cause des suites funestes, et du tort que ces faux sermens et ces mensonges causent à vous-même et à autrui.

En un mot, à qui que ce soit que vous parliez, quand même ce seroit pour éviter un grand mal et un châtiment, ne dites jamais un mensonge de propos délibéré. Aimez la vérité et la sincérité dans tous vos discours. O l'aimable qualité dans une jeune personne, quand elle n'ose dire un mensonge! *le juste*, dit le Sage, *détestera le mensonge*. Demandez à Dieu qu'il vous préserve de ce vice, et faites-lui souvent

la prière de Salomon : *Mon Dieu, éloignez de mon esprit la vanité et les paroles du mensonge.* Exemple.

Peut-on voir des sentimens plus généreux et plus sincères que ceux d'un saint Evêque dont parle S. Augustin? C'étoit l'Evêque Firmus. Il cachoit par charité un homme qu'on cherchoit pour mettre à mort. Les Officiers de l'Empereur demandèrent à cet Evêque où étoit cet homme. *Je ne puis pas vous répondre* leur dit l'Evêque, *parceque je ne puis ni mentir, ni découvrir celui que vous cherchez.* On fit souffrir à Firmus de cruels tourmens, pour savoir de lui où étoit cet homme : on le menaça même de la mort. *Je sais souffrir et mourir*, leur dit-il, *mais je ne sais point parler quand il s'agit de parler contre la vérité ou contre le prochain.* On le présenta à l'Empereur, qui ayant admiré la vertu de ce S. Evêque, le renvoya, et fit grâce à celui qu'il cachoit chez lui. Vous voyez par cet exemple, qu'il vaut mieux souffrir la mort que de dire un mensonge, et que blesser la charité du prochain.

Autre Exemple.

Vous verrez dans les deux exemples suivans, des punitions tragiques du

mensonge. Quelques pauvres ayant rencontré S. Jacques, Evêque de Nisibe, le prièrent de leur donner quelque chose pour aider à enterrer un de leurs compagnons qui étoit mort. (C'étoit un impudent mensonge, parceque le compagnon étoit vivant et contrefaisoit le mort.) Le Saint leur donna l'aumône, mais Dieu punit leur mensonge et leur tromperie. Dans le tems qu'ils disoient au compagnon qui contrefaisoit le mort de se lever, il rendit l'esprit, et mourut véritablement.

Autre Exemple

L'Ecriture Ste. rapporte, qu'Ananie et Saphire sa femme ayant dit un mensonge à S. Pierre, ils tombèrent en punition morts à ses pieds. Craignez que Dieu ne vous punisse pour vos mensonges.

CHAPITRE XIX.

De la nécessité d'avoir un bon confesseur et guide dans les voies du Salut

I. LE chemin du salut est un chemin difficile et dangéreux; vous avez donc besoin d'un guide pour y marcher. *Si un aveugle conduit un autre aveugle*, dit le Fils de Dieu, *ils tomberont tous deux*

dans la fosse, et a plus forte raison, si un aveugle le conduit lui-même dans un chemin qu'il ne connoit pas. *Malheur à celui qui va seul*, dit le Sage, *parce que s'il vient à tomber, il n'a personne qui le relève* : c'est pour cela que le S. Esprit avertit si souvent les hommes *de ne pas se fier à leurs propres lumières, que celui qui s'appuie sur son jugement, est un insensé, que c'est le propre des fous de se fier à eux-mêmes ; et que le Sage se conduit en tout par les conseils d'un homme prudent.*

Choisissez donc, jeunes gens, un Confesseur habile et un guide éclairé, qui vous conduise dans la vertu, et qui vous en enseigne les maximes ; qui vous montre ce que vous devez fuir, et ce que vous devez faire, et qui vous remette dans le chemin du Ciel, quand vous vous en éloignez ; qui vous avertisse des pièges de l'ennemi, et vous apprenne à résister aux tentations ; qui vous éloigne des compagnies pernicieuses, et vous en fasse connoître les dangers ; qui vous fasse craindre le péché, et vous apprenne à aimer Dieu. Tels sont les avantages que vous trouverez sous la conduite d'un bon Confesseur.

II. Ayez un grand respect pour lui ; il est l'Ange visible par lequel Dieu

vous parle. Ayez confiance en ses conseils; soyez exact à pratiquer ses avis, et rendez-lui compte de l'usage que vous en aurez fait. N'ayez point de honte de lui déclarer vos tentations, vos penchans et vos péchés, même les plus secrets. Gardez-vous bien de tomber dans le piège de certaines gens, qui étant coupables de quelques grands péchés, vont se confesser à un autre, par une sotte honte de déclarer un péché à leur Confesseur ordinaire; agir ainsi, c'est rendre inutile la conduite d'un Confesseur, et s'exposer à tomber dans beaucoup d'autres péchés, et peut-être à se perdre.

Ayez envers votre Confesseur la confiance qu'un enfant a pour son père, et qu'un malade a pour son médecin; découvrez-lui tout le bien et tout le mal qui est en vous, ne faites rien de conséquence sans le lui communiquer, surtout lorsque vous délibérez sur le choix d'un état de vie.

III. Mais, pour trouver ce bon Confesseur, ce Directeur fidèle et zèlé, il ne faut pas le choisir au hasard, ni sur la parole de certaines gens, qui ne cherchent que des Confesseurs faciles, et qui décrient les Confesseurs exacts et pru-

dens: *Il faut*, dit saint François de Sales, *le choisir entre dix mille*, et le demander à Dieu. Priez le Seigneur de tout votre cœur de vous faire connoître celui qu'il vous destine. Allez à ce Confesseur, non pas par une confiance naturelle, mais uniquement pour votre sanctification.

Votre Pasteur est pour l'ordinaire le meilleur pour vous. 1. Parce que vous connoissant mieux qu'un autre, il vous donnera des avis plus sûrs et plus convenables. 2. Parce qu'étant plus obligé de répondre à Dieu de votre ame, qu'un autre Confesseur, il aura plus de zèle pour vous conduire à Dieu. 3. Parce qu'à raison de son ministère de Pasteur, il a plus de grâces selon l'étendue de ce saint ministère, et par conséquent Dieu lui communique plus de lumières pour vous diriger.

Si vous avez des raisons légitimes de ne pas vous adresser à votre Pasteur, priez-le, ou priez quelques personnes éclairées de vous indiquer un Confesseur qui soit selon l'esprit de Dieu, et quand vous l'aurez trouvé, ne le changez pas facilement et sans de bonnes raisons. Ce n'est pas un moyen pour se corriger, que d'aller sans discernement, tantôt à

un Confesseur, tantôt à un autre. Si néanmoins votre Confesseur ordinaire est absent, adressez-vous à un autre: son absence ne doit pas vous empêcher de faire votre devoir.

IV. Si votre Confesseur use quelquefois envers vous d'un peu de sévérité, n'en murmurez pas et ne le quittez pas pour cela: les Médecins trop doux ne guérissent pas les plaies invétérées. S'il vous dit quelque chose qui ne vous fasse pas plaisir, c'est pour votre avantage. S'il vous laissoit vivre à votre fantaisie, il vous rendroit un mauvais office, en vous laissant courir à votre perte.

Quand il vous différe l'absolution, lorsque vous êtes dans l'habitude ou dans l'occasion du péché, vous devez lui en savoir bon gré; c'est afin que vous vous en corrigiez et que vous n'abusiez pas du Sacrement. Vous devriez même, lorsque vous n'êtes pas disposé à mieux vivre et à changer de vie, sur-tout si vous avez quelque dangereuse habitude, prier vous-même votre Confesseur de vous différer l'absolution, afin que vous preniez du temps pour vous disposer, par la prière et par l'amendement, à recevoir une absolution salutaire.

Souvenez-vous d'un exemple mémo-

rable que l'Ecriture rapporte du Roi Joas. Ce Roi avoit été élevé par le Grand Prêtre Joïada dans la crainte de Dieu, depuis l'âge de sept ans jusqu'à quarante. Pendant tout ce temps il vécut saintement, et l'Ecriture en attribue la cause à la conduite de ce saint homme. *Joas*, dit le Texte sacré, *se comporta saintement devant Dieu, tout qu'il fut enseigné par Joïada le Grand Prêtre*; mais Joïada étant mort, ce malheureux Prince n'étant plus retenu par les sages conseils de son S. Maître, s'abandonna aux désordres d'une vie criminelle, et attira sur soi de grands malheurs, et une mort misérable.

Cet exemple vous apprend combien est avantageuse et nécessaire la direction d'un guide fidèle et prudent dans le chemin de la vertu.

CHAPITRE XX.

Tous les fidèles, et sur-tout les jeunes gens doivent se confesser souvent.

UN des plus importans avis qu'on puisse donner à tous les Chrétiens, et surtout aux jeunes gens, c'est de se confesser souvent: en voici trois raisons.

1. Parce que, quoique vous puissiez vivre quelque temps sans tomber dans

le péché mortel ; néanmoins ſans la confeſſion fréquente, vous ne pouvez éviter beaucoup d'autres péchés, qui, étant négligés, vous conduiront peu-à-peu aux mortels.

2. Sans la confeſſion fréquente, vous vous engagerez inſenſiblement dans des habitudes périlleuſes, ou dans certaines occaſions que vous croirez innocentes, ou ſans dangers ; et ſi vous n'êtes averti du piège, tôt ou tard elles vous feront tomber dans quelques grands crimes : or c'eſt en découvrant ſouvent votre conſcience à un Confeſſeur, que vous connoîtrez par ſes avis les dangers du ſalut, et que vous conſerverez votre innocence.

3. Vous ſerez ſouvent attaqué de tentations ; et ſurtout contre la chaſteté : or il eſt impoſſible que vous y réſiſtiez longtemps ſans la Confeſſion fréquente, et ſans les avis d'un prudent Confeſſeur. Voilà le grand remède contre les coups que l'ennemi vous porte ; *celui qui néglige le remède, tombera dans la maladie, et de la maladie dans la mort*, dit le Sage.

Le démon n'a point de piège plus dangereux pour perdre les jeunes gens, que de les rendre muets ſur les ſecrets de leur

conſcience ; afin que dans ce pernicieux ſilence, ils ne trouvent ni ſecours pour réſiſter aux tentations, ni moyens pour ſe retirer du vice. *Le péché* dit ſaint Bernard, *eſt bientôt guéri quand il eſt déclaré, mais il s'augmente par le ſilence. Si on le découvre, de grand il devient petit : ſi on le cache, il devient plus grand.* O qu'on eſt aveugle, quand on fuit les Sacremens ! c'eſt fuir la vie, et chercher la mort de ſon ame.

CHAPITRE XXI.

Autres avis touchant la Confeſſion.

I. SI vous êtes dans l'habitude du vice, et ſi vous avez des tentations fréquentes, confeſſez vous tous les mois. Mais, pour être parfait, vous devez vous confeſſer plus ſouvent, ſur tout lorſque les tentations vous attaquent plus fortement.

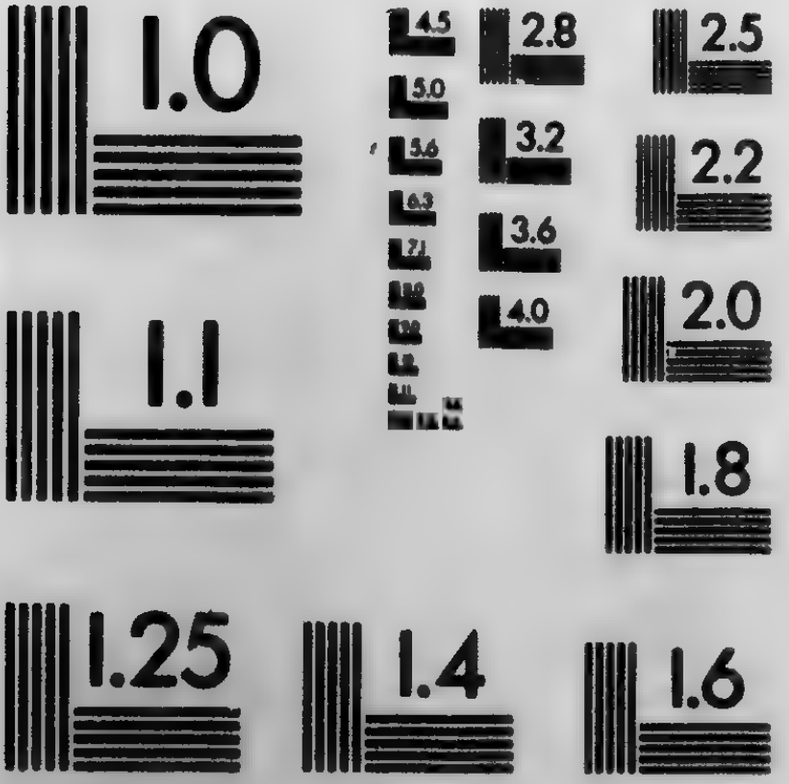
N'imitez pas ceux qui ne penſent à ſe confeſſer que lorſqu'ils ont ſuccombé à une tentation. N'eſt-ce pas une folie de ne penſer au remède, qu'après qu'on eſt tombé dans une maladie mortelle, quand on peut la prévenir par ce même remède ? *Employez le remède avant la maladie,* dit le Sage.

Gardez-vous de suivre l'exemple de ceux qui étant tombés, [illegible]eu de se relever promtement, se laissent de nouveau aller au péché, et négligent de se confesser, par honte ou par lâcheté, ou pour attendre l'occasion d'une grande fête. Ce délai est cause que plusieurs retombent dans de plus grands désordres. Il ne faut point perdre courage pour être tombé; relevez-vous de vos propres chutes, pour veiller avec plus de précaution sur vous même.

II. Le démon, pour vous empêcher de vous confesser, vous suscitera des obstacles. Tantôt il vous persuadera qu'il y a trop de peine; tantôt que vous n'êtes pas assez préparé; tantôt que vous n'en avez pas besoin; une autre fois il fera naître une affaire. Souvent il vous donnera du dégoût de la Confession, et peut-être tâchera-t'il de vous en retirer par cette funeste honte qu'il a coutume d'inspirer aux jeunes gens qui craignent quelquefois de passer pour dévots, tandis qu'ils n'ont point de honte de passer pour libertins. Enfin il n'y a point d'artifices qu'il n'emploie pour vous éloigner de la Confession. Mais au nom de Dieu, passez sur tous ces obstacles, et re-

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

gardez comme une des plus dangereuſes tentations de l'ennemi, toutes les penſées qui vous éloignent des Sacremens.

III. Faites une Confeſſion générale avant votre première Communion, et lorſque vous vous diſpoſez à prendre un état de vie. Si vous avez eu le malheur de cacher par honte des péchés mortels avec connoiſſance, il faut depuis ce tems réiterer vos Confeſſions, parce qu'elles ont été ſacrilèges. De même ſi vous avez vécu pluſieurs années dans des habitudes de rancune, d'impureté, d'ivrognerie, de jurements énormes, &c, je vous conſeille de répéter les Confeſſions que vous avez faites en cet état; c'eſt quelquefois même une néceſſité, parce que les Confeſſions faites ſans amendement, dans des habitudes mortelles, ſont ou nulles, ou ſuſpectes.

CHAPITRE XXII.

Avis plus particuliers pour la Confeſſion.

I. EXAMINEZ-vous principalement ſur les péchés auxquels vous avez plus de penchant. Examinez-vous avec ſincérité et avec humilité; mais ſans ſcrupule, ſans trouble et ſans inquiétude.

Excitez-vous enſuite avec confiance

et avec amour au regret d'avoir offensé Dieu, et demandez-lui pardon de tout votre cœur en implorant son secours et la clémence.

Approchez-vous du Confesseur avec beaucoup de respect et de modestie, vous représentant que vous allez comparoitre devant Dieu et devant votre Juge, pour demander miséricorde. Si vous êtes obligé de rester long-temps auprès du Tribunal avant que d'être confessé, ne vous en inquiétez point, et ne vous dissipez pas; tenez-vous dans une posture humble et respectueuse, priant Dieu, ou lisant quelque livre qui vous inspire des sentimens de pénitence.

Déclarez vos péchés au Confesseur, humblement, clairement, simplement, et en peu de mots. Il y en a qui expliquent trop de choses dans leurs Confessions, et qui racontent trop de circonstances; c'est scrupule et perte de temps. D'autres, par malice, ne disent leurs péchés qu'à demi, et attendent que le Confesseur leur demande le reste; abus qui fait souvent des Confessions nulles ou sacrilèges.

Gardez-vous bien de cacher aucun péché mortel dans la Confession, de pro-

pos délibéré. Ce malheur arrive quelquefois aux jeunes gens pour certains péchés deshonnêtes qu'ils n'osent déclarer. Une criminelle honte leur ferme la bouche, et les tient dans un état de sacrilège. Ne tombez jamais dans ce malheur; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour

Ne cherchez point dans vos Confessions d'être estimé de votre Confesseur, mais d'être purifié de vos péchés, et il suffit dans le chemin du salut.

II. La déclaration de vos péchés étant faite, écoutez attentivement les instructions et les avis de votre Confesseur. Ne faites pas comme plusieurs qui s'occupent à rechercher quelques péchés, pendant que le Confesseur leur parle. Cette faute peut faire perdre le fruit de la Confession.

Avant que le Confesseur vous donne l'absolution, et pendant qu'il la donnera, demandez pardon à Dieu de vos péchés, avec un vif regret de les avoir commis, et avec une sincère volonté de changer de vie. Souvenez-vous que sans la contrition, il n'y a point de Sacrement; mais excitez-vous sans trouble et sans inquiétude, et laissez ensuite le tout à la miséricorde de Dieu.

III. Quant à la pénitence, écoutez-la avec attention, lorsque le Confesseur vous l'impose : acceptez-la avec docilité, croyant que vos péchés en méritent incomparablement plus ; accomplissez-la sans négligence, et avec fidélité. Les bonnes œuvres imposées par le Confesseur, sont plus méritoires et plus efficaces que les autres œuvres volontaires.

EXEMPLE.

On ne voit guères d'exemple plus instructif pour les Pénitens et pour les Confesseurs ; que l'exemple suivant rapporté par un célèbre Auteur de Théologie. Un homme de qualité, ne pouvant obtenir l'absolution de son Pasteur ni de plusieurs Pères Jésuites à qui il s'adressa, parcequ'il ne vouloit point quitter ses usures, ni mettre fin à ses crimes, trouva enfin un Confesseur qui lui dit que ceux qui lui avoient refusé l'absolution étoient des scrupuleux, et qu'il la lui donneroit. Il se confessa quelques années à ce Confesseur, et le faisoit même souvent manger à sa table. Cet homme étant tombé dangereusement malade, on courut aussitôt avertir son Confesseur ; mais pendant ce temps le malade mourut. Le Con-

feſſeur étant en chemin, cet homme lui apparut, et lui dit : où allez-vous, mon Père?—j'allois vous Confeſſer, parce qu'on m'a dit que vous étiez en danger. " N'allez pas plus loin, reprit " l'autre; je viens de mourir, et je ſuis " condamné à l'enfer pour les péchés " que vous m'avez laiſſé commettre " pendant tant d'années. Vous êtes en " partie la cauſe de ma perte.

" Vous êtes indigne du ſacré miniſ- " tère que vous exercez, et que vous " profanez; ſi vous aviez eu plus de " zèle pour mon ame; ſi vous ne m'a- " viez pas donné l'abſolution avec tant " de facilité, ſi vous m'aviez donné des " avis, et des moyens pour me retirer du " vice, j'en euſſe profité et je ſerois " ſauvé. Puiſque vous avez eu tant " de part à mes péchés par votre cri- " minelle facilité à me laiſſer vivre dans " le déſordre, il eſt juſte que vous en " partagiez auſſi la peine." En même temps la terre s'ouvrit ſous leurs pieds, et tous les deux furent engloutis. Le compagnon du confeſſeur, tout conſterné et hors de lui-même, annonça dans le lieu cette tragique aventure. Cette hiſtoire fut racontée dans un Sermon devant l'Archiduc d'Autriche Albert,

par un Religieux de la compagnie de Jésus; ce Prédicateur assura qu'il l'avoit apprise d'un savant homme, qui lui dit qu'il connoissoit parfaitement la personne et le lieu où elle étoit arrivée.

AUTRE EXEMPLE.

Saint Antoine rapporte un événement tragique au sujet des Confessions sacrilèges. Une fille âgée de dix-huit ou vingt ans, ayant caché par honte à son Confesseur, un péché d'impureté qu'elle commettoit seule, et qu'elle avoit appris d'une compagne, ce péché allarmoit tellement sa conscience et lui causoit de si cruels remords, qu'elle en perdoit le sommeil; mais la honte lui fermoit toujours la bouche en Confession. Elle se fit Religieuse pour mettre sa conscience en repos, espérant qu'en faisant de grandes pénitences en Religion, elle en obtiendroit le pardon sans le confesser. Etant au lit de la mort, son péché se représenta à son esprit plus vivement que jamais, et sa conscience toujours plus allarmée la tourmentoit horriblement, et la pressoit de dire ce péché au Confesseur; mais elle eut encore la lâcheté de le cacher, et mourut en cet état. (Tant il est vrai qu'on meurt comme on a vécu; et que quand on a-

buse des grâces et des Sacrements pendant la vie, on en abuse ordinairement à la mort.) Cette Religieuse hypocrite passoit pour très vertueuse, et fut regrettée de toute la communauté.

Trois jours après sa mort elle apparut à une de ses amies dans un état affreux, et lui dit ces paroles : " Ne priez plus pour moi, ma sœur, je suis " damnée pour un péché d'impureté que " j'ai commis seule : il m'étoit facile " d'en obtenir le pardon en le confessant, mais une criminelle honte me " l'a toujours fait cacher ; et en abusant ainsi de la Confession, et du Sang " de J. C. je me suis attirée la plus sévère damnation." Elle poussa un grand cri, et disparut. Sans les Sacremens, on ne peut se sauver, mais malheur à ceux qui en abusent !

CHAPITRE XXIII.

De la Sainte Communion.

JESUS-CHRIST, par un effet de sa grande miséricorde, a institué le Sacrement de Pénitence pour purifier notre ame et pour remettre nos péchés. Mais il a fait pour nous quelque chose encore de plus admirable. Par un excès in-

compréhenſible de ſon amour, il nous a laiſſé dans l'adorable Sacrement de l'Euchariſtie ſon corps et ſon Sang, pour ſervir de nourriture à nos ames, pour nous conſerver dans la grâce, et pour nous conduire à la vie eternelle.

La Ste. Communion eſt donc un moyen efficace pour ſe ſanétifier; et, ſi vous avez un vrai déſir de vous ſauver, vous devez, autant qu'il eſt en vous, vous rendre digne d'en approcher ſouvent. *Si vous ne mangez ma chair*, dit J. C., *et ſi vous ne buvez mon Sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

C'eſt dans cette ſource vivante que vous puiſerez abondamment tous les ſecours pour acquérir les vertus. Vous cherchez la ſageſſe, et vous recevrez la ſageſſe éternelle. Vous demandez la pureté, et vous recevrez ici le Dieu de la pureté même. Vous avez beſoin de grâces, et vous recevrez ici l'Auteur de toutes les grâces. Vous avez beſoin de forces dans les tentations et dans les dangers, et vous recevrez ici le pain de vie et le pain des forts. Ne refuſez donc pas la grâce de ce divin Sauveur, qui ſe donne à vous par un amour ineffable. C'eſt une marque qu'on n'a aucun déſir de ſon ſalut, quand on néglige

un moyen si puissant et si saint, qui contient l'Auteur même du salut.

II. Quoiqu'on ne puisse pas prescrire en général un temps pour la Communion, parceque cela dépend de l'état d'un chacun, je vous dirai néanmoins qu'il est à propos de communier ordinairement tous les mois. Si vous vous confessez plus souvent, vous prendrez pour la communion, l'avis de votre Confesseur, qui vous la permettra plus souvent ou plus rarement, selon que vous aurez de zèle à en profiter, d'ardeur à vous en approcher, et de fidélité à vous corriger.

On ne peut communier trop souvent, quand on le fait avec de saintes dispositions, et l'Eglise vous y exhorte. Mais comme la santé ne consiste pas à manger souvent, mais à profiter de ce que l'on mange, de même aussi la sainteté ne consiste pas précisément à communier souvent, mais à profiter de la Communion. *Vivez donc de telle sorte*, dit S. Ambroise, *que vous méritiez de recevoir tous les jours ce pain divin.*

Prenez garde de ne jamais communier indignement, et en état de péché mortel; il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais été. *Que l'homme s'éprouve*

soi-même, dit S. Paul, *et qu'il mange de ce pain ; car celui qui mange et boit indignement le Corps et le Sang du Seigneur, boit et mange son Jugement.* Les Exemples suivans vous feront comprendre le malheur d'une sacrilège Communion.

Si vous communiez souvent, tâchez de purifier votre cœur de plus en plus des péchés véniels. A l'exemple des Saints dont vous verrez ci après quelques exemples, vous pourrez quelquefois, pour vous mieux disposer, différer quelques jours votre Communion. Si votre Confesseur vous la diffère lui-même, soumettez-vous à ses avis.

EXEMPLE.

De quelle horreur n'est-on pas saisi, lorsqu'on pense au sacrilège que commit Judas, et aux funestes suites de son indigne Communion? L'Evangile nous apprend qu'aussitôt que Judas eut communié, le démon entra dans le corps de ce malheureux, qui alla ensuite trahir et livrer J. C. ; après ce crime il se désespéra : et s'arracha enfin lui-même la vie. Voilà l'effet du premier sacrilège : un Disciple de J. C. possédé du démon ; un Dieu trahi et vendu ; un Apôtre désespéré et perdu.

AUTRE EXEMPLES.

Saint Cyprien Archevêque de Carthage a été témoin de plusieurs événemens mémorables arrivés au sujet des Communions indignes, dont il nous a laissé lui-même l'histoire dans ses livres. C'étoit la coutume alors de communier les petits enfants, et de leur donner du vin consacré. Une petite fille qui étoit encore à la mammelle, fut agitée de convulsions au moment qu'on la présenta à la communion, et crioit comme si on lui eut déboité les os. Aussitôt qu'elle eut pris du Sang du Sauveur, elle le vomit avec de grandes et de nouvelles convulsions. Cet enfant étoit innocent, et n'avoit point encore péché; mais des idolâtres, par moquerie de nos saints Mystères, avoient fait avaler à cet enfant du pain qui avoit été offert aux Idoles, c'est pour cela que le Sang du Seigneur ne put demeurer dans la bouche et le corps de cet enfant, qui avoient été ainsi infectés et souillés. O combien plus le Sauveur a t-il d'horreur de demeurer dans une ame souillée du péché mortel!

Saint Cyprien rapporte aussi qu'une femme coupable d'un crime énorme, s'étant approchée en cet état de la Ste.

Table, et ayant communié, elle se sentit dans le moment comme étouffée ; et après plusieurs horribles tremblemens, elle tomba morte sur la place. Et qu'une autre approchant du Sanctuaire pour communier, il en sortit une flamme qui l'empêcha d'avancer et de recevoir la Ste. Eucharistie. C'est ainsi, dit S. Cyprien, que Dieu en punit exemplairement quelques-uns en ce monde pour rendre les autres sages.

Saint Ambroise défendit à son Diacre Géronce, d'approcher des saints mystères, et de communier, jusqu'à ce qu'il eût expié pendant quelques temps, par la pénitence, quelques paroles vaines et indiscrètes qu'il avoit proférées.

Saint Jean Chrysostôme n'ayant pu réconcilier deux personnes qui se querelloient, eut le cœur un peu ému en voyant leur opiniâtreté. Cette émotion de son cœur étoit un effet de sa charité ; cependant il n'ôsa ce jour-là célébrer les divins mystères, ni communier, pour marquer qu'il faut avoir le cœur en paix pour recevoir J. C. Gardez-vous donc bien d'aller à la sainte Table, si vous avez un ressentiment volontaire contre quelqu'un.

Sainte Thérèse disoit que tout ce qui l'animoit et la soutenoit le plus dans ses persécutions et dans ses peines, c'étoit la divine Eucharistie : elle trouvoit sa consolation, son soulagement et sa force dans la Communion.

Communiez donc souvent, allez souvent à J. C. qui désire de s'unir à votre ame ; mais éprouvez-vous auparavant par une Confession humble et sincère, et par l'amendement ; et pratiquez les avis suivans.

CHAPITRE XXIV.

Avis pour bien Communier.

I. DEMANDEZ à Dieu le soir précédent, et dans votre prière du matin, la grâce de recevoir dignement ce Sacrement auguste, afin qu'une action si divine, qui doit vous sanctifier, ne serve pas à votre condamnation. Occupez votre esprit et votre cœur dans la pensée de cette grande action ; et dites en vous-même, ce que David disoit, lorsqu'il se préparoit à bâtir un temple à Dieu : *c'est ici une grande entreprise, dans laquelle on prépare une demeure, non pas à un homme, mais à un Dieu.* Oui, mon fils, c'est à J. C. votre Dieu que vous preparez une demeure dans votre ame, il

faut donc lui en préparer une qui ſoit digne de lui.

II. Prenez environ une demie-heure avant votre Communion, pour vous recueillir, et faites ces quatre choſes. 1. Humiliez-vous profondément devant N. Seigneur, vous reconnoiſſant indigne de le recevoir; indigne à cauſe de ſa grandeur et de ſa ſainteté, indigne à cauſe de vos péchés et de votre baſſeſſe. *Quoi*, diſoit Salomon, après avoir bâti le Temple, *Eſt-il poſſible que Dieu veuille habiter parmi les hommes?*

2. Demandez à J. C. pardon de vos péchés, en lui diſant avec S. Pierre : *Ah! Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je ſuis un grand pécheur.*

3. Demandez-lui la grâce de vous unir à lui avec une conſcience pure, avec un ardent amour, et un grand déſir de lui être fidèle. Si vous ſavez quelques oraiſons pour la communion, vous les réciterez avec attention et avec ferveur.

4. L'heure de la Communion étant venue, quittez toutes prières vocales; approchez-vous de la Table ſainte avec modeſtie, la vue baiſſée, ſans vous preſſer pour approcher des premiers. Ado-

rez N. S. avec un grand ſentiment de votre indignité; recevez avec une amoureuſe confiance et une profonde humilité, le Dieu du Ciel et le Sauveur de votre ame.

III. Après la Communion ne prenez pas d'abord votre livre, mais entretenez-vous quelque temps avec votre Sauveur que vous poſſédez en vous-même, et faites ce qui ſuit.

1. Adorez ſa Grandeur infinie, et ſa Majeſté ſuprême dans le fond de votre cœur. Anéantiſſez-vous en ſa préſence par le plus profond reſpect.

2. Admirez ſa bonté de vous venir viſiter lui-même, en diſant: *D'où me vient ce bonheur que mon Dieu me vienne viſiter!* Reconnoiſſez que vous êtes indigne de cette grâce.

3. Demandez-lui de nouveau pardon de vos péchés, repentez-vous d'avoir offenſé un Dieu qui ſe donne à vous avec tant d'amour et de tendreſſe. Proteſtez lui que vous voulez l'aimer, et que rien ne ſera jamais capable de vous ſéparer de lui. Dans ces heureux momens où vous poſſédez votre Sauveur, repréſentez-lui les néceſſités de votre pauvre ame. Implorez les ſecours de ſa grâce pour réſiſter aux tentations, pour

quitter vos attaches et vos mauvaises habitudes, et pour avancer dans la vertu. Dites-lui avec le malade de l'Evangile: *Ah, Seigneur! ſi vous voulez, vous pouvez me guérir:* ou bien ces paroles de Jacob. *Seigneur, je ne vous quitterai pas, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

4. Remerciez-le de la grace qu'il vous a faite de ſe donner à vous; et en reconnoiſſance, offrez lui votre ame vos puiſſances, votre vie, tout ce que vous avez, tout ce que vous pouvez pour l'aimer et pour le ſervir. Faites ces Actes avec beaucoup de ferveur et de dévotion. C'eſt ſurtout alors qu'il faut renouveller vos réſolutions, et lui promettre de tout votre cœur de vous corriger de vos habitudes criminelles, et de quitter le péché.

5. Sortez de l'Egliſe avec modeſtie. Soyez le reſte de ce ſaint jour plus attentif et plus recueilli dans tout ce que vous ferez. Aſſiſtez à la Prédication et aux Offices, ſi vous pouvez. Employez quelque temps à une lecture ſpirituelle, et à la viſite du S. Sacrement. Ne converſez pas avec toutes ſortes de perſonnes pendant ce jour, mais ſeulement avec des perſonnes de piété. Entretenez-vous de bons diſcours, et que ce ſoit

là votre plus grande récréation pour ce jour-là.

CHAPITRE XXV.

Du Lever et du Coucher : de la prière et du Réglement de la journée.

I. CONSACREZ à Dieu les premiers moments de votre journée. Vous feriez bien ingrat, si vous les donniez au démon. Dieu vous demande votre cœur, le démon voudroit auſſi l'avoir; l'on peut dire que celui-là en ſera le maître pendant le jour, qui en aura pris poſſeſſion le premier, dit S. Jean Climaque.

A votre réveil, votre premiere penſée doit être de vous offrir à Dieu : votre premiere parole le Saint nom de JESUS et de MARIE votre première action le ſigne de la Croix.

Lorſqu'il eſt l'heure de vous lever, ou lorqu'on vous appelle, levez-vous promptement ; et ne diſputez point avec le démon de la pareſſe. Penſez que J. C. vous appelle.

En prenant de l'eau bénite, priez le Seigneur qu'il lave et qu'il purifie votre ame, et qu'il vous pardonne vos péchés, ſur-tout ceux que vous auriez eu le mal-

heur de commettre pendant la nuit. En vous habillant, ſoyez toujours dans une telle modeſtie, que jamais on ne vous trouve dans un état indécent. Reſpectez le corps, et craignez juſqu'à vos propres regards.

Ne manquez jamais à votre prière. Dieu envoyoit aux Juifs la manne du Ciel pour les nourrir et les fortifier; mais c'étoit le matin qu'ils devoient la recueillir, pour nous apprendre que c'eſt ſurtout le matin qu'il faut recueillir dans la prière les grâces du Ciel, afin de fortifier l'ame contre le péché pendant le jour.

Ne faites pas votre prière avec négligence; une prière faite ſans dévotion n'eſt pas une prière, mais une moquerie. Obſervez quatre choſes à votre prière du matin.

1. Proſterné devant la Majeſté de Dieu, adorez-le comme votre Souverain Maître.

2. Remerciez-le par J. C. de toutes ſes grâces.

3. Offrez à Dieu votre journée, votre travail, votre étude, vos affaires et vos peines.

4. Demandez-lui enſuite la grâce d'employer votre journée à ſon ſervice. Priez-le qu'il vous béniſſe, qu'il vous

inſpire et qu'il vous conduiſe dans tout ce que vous ferez ; mais ſur tout qu'il vous préſerve de péché : et de votre côté, promettez-lui ſincèrement de ne conſentir à aucun. Recommandez-vous enfin à la Sainte Vierge, à votre S. Patron, et priez votre bon Ange d'avoir ſoin de vous. Ajoutez à cela le *Pater*, *l'ave*, le *Credo*, les Litanies du S. Nom de Jéſus, et autres prières à votre dévotion.

Je vous conſeille de penſer, au moins tous les matins un quart d'heure, à votre ſalut après votre prière, ou bien de lire avec réflexion un Livre de dévotion, afin de prendre des meſures et des réſolutions pour ne pas tomber pendant le jour dans vos péchés d'habitude, et pour vous corriger. Vous ne vous ſauverez pas ſans y penſer ; le ſalut eſt une affaire qui demande bien des réflexions ; vous perdez tant de momens pendant le jour, pourquoi vous refuſeriez-vous à vous-même un quart d'heure le matin, pour penſer à l'unique choſe pour laquelle vous êtes au monde ?

II. S'il eſt important de bien commencer la journée, il ne l'eſt pas moins de la bien finir. Dieu avoit ordonné dans l'ancienne Loi un ſacrifice pour le

matin, et un ſacrifice pour le ſoir, pour nous apprendre que ſi nous devons rendre nos hommages à Dieu en commençant la journée, nous le devons de même en la finiſſant. Il faut faire, autant qu'on le peut, cette prière du ſoir en commun avec toute la famille aſſemblée. *Si deux ou trois ſont aſſemblés en mon Nom*, dit J. C. *je ſerai au milieu d'eux.* La méthode ſuivante pourra vous ſervir de regle pour votre prière du ſoir.

2. Vous le remercierez de ſes grâces.

3. Vous prierez le Saint Eſprit de vous éclairer, et de vous faire connoître les péchés que vous aurez commis pendant le jour.

4. Vous examinerez enſuite votre conſcience, en tâchant de remarquer de quelle manière vous avez paſſé la journée. *Examinez-vous*, dit le Sage, *et jugez-vous vous même, avant que Dieu vous examine, et avant qu'il vous juge, et vous trouverez miſéricorde, lorſque vous paroîtrez devant lui.*

5. Après l'examen de votre conſcience, demandez pardon à Dieu des péchés que vous avez faits pendant la journée, et prenez la reſolution de n'y

pas retomber le lendemain. Si vous remarquez avoir fait quelque faute mortelle pendant le jour, ô mon fils ! quel malheur pour vous ! Ne ceſſez point votre prière, que vous ne l'ayez pleurée et déteſtée du fond de votre cœur, afin d'en obtenir le pardon par votre repentir ; et le plutôt que vous pourrez, allez la confeſſer. Il faut être bien aveugle et bien endurci, d'aller prendre ſon repos, lorſqu'on eſt ennemi de Dieu. Il vaudroit mieux dormir avec une vipère dans le ſein ou ſur le bord d'un précipice que de dormir avec un ſeul péché mortel. Si vous mouriez en cet état pendant le ſommeil, hélas ! vous vous trouveriez éveillé en enfer : ô mon Dieu ! penſe-t'on à cette vérité !

6. Après avoir demandé pardon à Dieu, abandonnez-vous à ſa ſainte volonté ; recommandez-lui votre ame et votre corps, en ſuppliant le Seigneur de vous préſerver des accidens de la nuit, ſur tout du péché, des illuſions du démon. N'oubliez pas de prier la Ste Vierge, votre S. Ange et vos Patrons de vous protéger ; et après l'Oraiſon Dominicale, *Notre Pere qui êtes aux Cieux*, et autres prières, offrez à Dieu vos ſuffrages pour les défunts.

7. Si on vouloit faire coucher les petites filles avec les petits frères et sœurs, ou avec d'autres petits garçons, quoiqu'ils soient fort jeunes, elles feront leur possible pour s'en défendre et pour l'empêcher, et les mères ne le souffriront point. Les enfans ne coucheront pas même dans un même lit avec leurs père et mère, quoiqu'ils soient petits. L'un et l'autre est contraire à l'honnêteté et les suites en sont très dangereuses.

En vous couchant, regardez le lit comme votre bière et votre tombeau, les draps comme votre suaire, et le sommeil comme l'image de votre mort. Etant au lit, prononcez avec respect les Saints Noms de *Jésus*, de *Marie* et de *Joseph*. Avant que de vous endormir, adorez J. C. couché sur sa croix. et dites en vous unissant à lui: *O mon Dieu, mon Père! Je recommande mon ame entre vos mains.* Si vous êtes éveillé pendant la nuit, élevez aussi-tôt votre cœur à Dieu.

III. Ceux qui ont à cœur leur salut, ne se contentent pas de faire la prière du matin et du soir; ils y ajoutent encore pendant le jour d'autres saintes pratiques. Je vous conseille donc de

vous imposer un réglement que vous tâcherez de suivre pendant la journée,

Réglez, autant que vous pourrez, l'heure de votre lever, de votre coucher, de vos repas; ou plutôt l'obéissance doit être votre règle. Ayez certaines prières réglées pour chaque jour: par exemple, à l'honneur de la Passion de J. C. et de la sainte Vierge. Faites, si vous le pouvez, tous les jours, quelques visites au S. Sacrement, quelques petites lectures de piété, et sur-tout de fréquentes élévations de votre cœur vers Dieu, quelques mortifications et quelques aumônes extraordinaires pendant la semaine, si vous en avez le moyen. *Vivre ainsi par règle, c'est vivre pour Dieu*, dit un S. Père. Vivre sans règle, c'est vivre sans mérite. Souvenez-vous mon fils, qu'il n'y a point de jours heureux, que ceux que vous passerez ainsi dans le service de Dieu et dans l'union avec Dieu, et qu'il n'y a point de jours plus malheureux, que ceux que vous passerez dans le péché et dans l'oubli de Dieu.

EXEMPLE

Ce fut par la prière que S. Antoine arriva à un sublime dégré de sainteté. Il avoit tant d'attrait et de goût pour ce

saint exercice, qu'après avoir long tems prié pendant le jour, il passoit souvent les nuits entières à méditer sur les bontés et sur les grandeurs de Dieu; lorsqu'au commencement du jour, il voyoit briller les rayons du Soleil, ce S. Solitaire s'écrioit: *Ah, beau Soleil! pourquoi viens-tu me distraire?* Ce grand Saint disoit que l'Univers étoit comme un grand Livre, où les plus ignorans pouvoient lire et y apprendre à prier et à connoître Dieu, parce que tous les objets que nous voyons, sont les ouvrages de Dieu, qui nous font souvenir de Dieu, qui élévent nos esprits à Dieu, et qui font admirer sa puissance, sa bonté et ses grandeurs; mais par malheur, nous fermons les yeux à ce spectacle. Toutes les Créatures, les Fleurs, les Astres, les Cieux, la Terre, nous montrent un Dieu, et nous parlent de Dieu à leur manière; et nous ne les entendons pas.

Une ame, qui aime à prier et converser avec Dieu, a une marque de prédestination: elle est plus forte que tout l'Enfer. Si vous avez du dégoût dans la prière, des répugnances, des distractions et des ennuis, ne vous découragez

pas pour cela. les plus grands Saints en ont eu; perſévérez avec courage. Les diſtractions ne ſont point pernicieuſes, quand vous ne les aimez pas; loin de-là; lorſque vous les avez malgré vous, elles ſont un ſujet de mérite.

AUTRE EXEMPLE.

David, ce grand Roi, comprenoit que le premier ſoin de l'homme doit être de rendre hommage à ſon Dieu, et de le faire ſervir. C'eſt pour cela que tous les matins il donnoit ſes ordres afin que Dieu ne fût point offenſé dans ſon Royaume, et lorſqu'il apprenoit que quelqu'un de ſa famille, ou de ſes ſujets, étoient tombés dans quelque déſordre, il en pleuroit, et en ſéchoit de douleur. Il avoit tellement à cœur la prière, que toutes les nuits il ſe levoit pour adorer Dieu, et paſſoit une partie de la nuit à gémir ſur ſes péchés; de ſorte que tous les matins on trouvoit ſon lit arroſé de larmes. Tout cela ne ſuffiſoit pas pour marquer à Dieu ſon amour et ſon zèle, il portoit le cilice, jeûnoit preſque tous les jours; et outre les ſacrifices qu'il offroit à Dieu, il ſe retiroit encore ſept fois chaque jour en ſecret, pour adorer Dieu, et pour prier; et avec tout cela il ne laiſſoit pas que de gouverner un

grand Royaume, et d'être ſouvent à la tête de ſes armées, pour combattre les ennemis de Dieu.

Que diront à cet exemple tant de perſonnes qui ne ſont pas chargées de tant d'affaires que ce grand Roi, et qui, cependant, ne donnent preſque point de temps à la prière, qui n'ont point de zèle pour faire honorer Dieu dans leurs familles, qui ſe ſoucient peu de le voir offenſé ? Quiconque n'a point de zèle pour la prière, ni pour le ſalut de ſa famille, n'en a point pour ſon propre ſalut.

CHAPITRE XXVI.

Des diſpoſitions qu'on doit avoir en s'habillant et de la modeſtie dans les vêtemens.

EN s'habillant, il faut occuper ſon eſprit de ſaintes penſées 1, Nos habits ſont des ſuites du péché ; nous devons donc les prendre dans un eſprit de pénitence. 2. Nos habits ſont les dépouilles et les reſtes des animaux, au-deſſous deſquels le péché nous a réduit ; ainſi en les prenant, ayons des ſentiments d'humilité et de confuſion.

3. Nos habits ſont des effets de la bonté de Dieu qui nous les donne, tandis que tant de pauvres gens qui valent mieux que nous, n'ont pas le moyen de ſe vêtir ; prenons donc nos habits avec des ſentimens de reconnoiſſance et d'amour envers Dieu.

II. En vous habillant, évitez ſur votre perſonne les regards curieux et immodeſtes, par reſpect pour la préſence de Dieu. Prenez garde de faire paroître quelque indécence, et ne paroiſſez jamais devant aucune perſonne de la famille, ou devant d'autres, ſans être modeſtement couvert: S. Charles avoit tant d'attention ſur ce point, qu'on dit que jamais ſes valets, ni ſon homme de Chambre n'ont pu voir à nud le bout de ſes pieds.

Ne cherchez point dans vos vêtemens à contenter votre curioſité, et n'affectez point de vous conformer à toutes les modes ; *traitez vos corps comme des victimes ſaintes*, dit S. Paul, *et ne vous conformez pas aux coutumes du ſiècle.* Il y a des modes qui ſont innocentes ; vous pouvez les ſuivre: mais il y a des modes qui ne reſſentent que la moleſſe, le luxe et l'orgueil ; c'eſt ce qu'on appelle les modes du ſiècle : il ne vous eſt jamais

permis de les ſuivre, de quelque condition que vous ſoyez.

Les filles en s'habillant ne doivent point ſe regarder au miroir avec affectation, mais ſeulement pour la néceſſité ou la bienſéance. Elles ſeront toujours décemment couvertes, et n'obligeront point leurs parens de leur donner des habits au-deſſus de leur condition, ſe tenant dans une honnête médiocrité, mais avec propreté et ſans affectation: La mal-propreté eſt un défaut et une marque de pareſſe; *J. C.* dit S. Bernard, *a aimé les pauvres; mais il n'a pas aimé les craſſeux.*

On ne peut trop répéter et recommander aux jeunes gens, ſur-tout aux filles, de s'habiller avec modeſtie et avec ſimplicité. La vanité, le luxe des habits et des parures, eſt un des plus grands déſordres du ſexe, et le plus dangereux écueil à la pudeur. Plus elles ont ſoin de parer leur corps, plus leur ame eſt négligée; plus elles ont envie de plaire au monde par leur agrément et par leur beauté, plus elles ſont difformes aux yeux de Dieu. Qu'elle folie de chercher à plaire à des créatures, en ſe faiſant haïr de Dieu!

Celles qui affectent d'aller ſans mou-

choir, et de paroître la gorge nue, et les épaules découvertes, ſont criminelles; les mères qui les ſouffrent, même aux petites filles, ne ſont pas innocentes. Les perſonnes du ſexe qui diſent qu'elles n'ont point de mauvaiſes intentions en s'habillant de la ſorte, doivent ſe ſouvenir, que ſi leur intention eſt innocente, leur action ne l'eſt pas; et que ſi elles ſe croient ſans péché à ce ſujet, elles ſe trompent; parce qu'elles ſe rendent coupables des regards d'autrui qu'elles s'attirent, et dont elles répondront à Dieu. Une fille, ou une Dame vêtue ſans modeſtie, eſt, dit S. Bernard, *l'organe dont Satan ſe ſert pour perdre les ames.* Le démon ſe place dans ſes yeux, ſur ſon viſage, ſur ſa perſonne, pour exciter les regards et les déſirs impurs. O que la conſcience d'une fille qui n'ouvre pas les yeux ſur de tels déſordres eſt dans un état dangereux! Quel horrible compte ne rendront pas à Dieu les mères et les confeſſeurs qui n'empêchent pas de tels abus?

Profitez donc, jeunes gens, des réflexions ſuivantes. 1. Il arrive à votre ſujet, à peu près ce qui arriva entre l'Ange du Seigneur et le démon, au ſujet du corps de Moyſe. L'Ange vouloit

que le corps de ce ſaint homme demeurât caché, de peur que les Juifs ne l'adorâſſent comme une Divinité, et le démon vouloit le faire connoître, et découvrir le lieu où il étoit, afin que les Juifs en fiſſent une Idole pour l'adorer. Voilà, filles chrétiennes, ce qui arrive à votre occaſion. L'Ange du Seigneur voudroit que vous vécuſſiez dans la retraite, et que vous n'euſſiez pas tant d'empreſſement de paroître aux yeux du public, et le démon au contraire tâche de vous expoſer comme des Idoles aux yeux du monde. *Vous êtes*, dit S. Jérôme, *comme des victimes du péché qu'il tâche de polir, de rendre agréables, et d'expoſer à la vue du public*, afin que par les penſées et par les regards, le démon d'impureté ſe faſſe adorer dans vous. Une fille devroit rougir quand un jeune homme fixe ſes regards ſur elle; combien donc ſont criminelles celles qui par leur enjouement et leur vanité s'attirent à deſſein les regards d'autrui, et qui ne ſe parent que pour être admirées?

2 C'eſt dans un ſens renoncer à la Religion de Jeſus-Chriſt et deſhonorer le nom de Chrétien, que d'orner ſon corps des pompes du monde, et des

œuvres de Satan. Dans le Baptême vous avez fait vœu de renoncer à toutes ces vaines pompes, *ce vœu*, dit S. Jérôme, *eſt le plus grand de tous les vœux*, et on ne vous a imprimé le caractère de Chrétien qu'à cette condition. D'ailleurs, J. C. en vous appellant au Chriſtianiſme, vous avertit : *que ſi vous ne devenez humbles comme des enfans, ſi vous ne crucifiez et ſi vous ne mortifiez votre chair en faiſant pénitence et en portant votre croix, vous n'entrerez jamais dans le Ciel.* Or, peut-on dire que des filles et des femmes ſuperbement vêtues, les épaules découvertes, les bras nuds, la tête friſée, fardée, mouchetée, chargée de vains ornemens; peut-on dire, encore une fois, qu'elles ont l'humilité dans l'ame; qu'elles ont le cœur pénitent, qu'elles ſont revêtues de l'eſprit de Jéſus-Chriſt. Ne doit-on pas dire au contraire, qu'elles ſont honte à la Religion ; qu'elles ſont indignes de J. C. Et qu'elles ne lui appartiennent plus ? *Elles ſont dans cet état l'ouvrage du démon*, dit S. Cyprien, *et ne ſont plus l'ouvrage de Dieu.*

III. Les mères, les maîtreſſes, et tous ceux qui ſont chargés d'élever les jeunes gens, ſont obligés d'empêcher cet abus. Les Religieuſes qui ont des Penſion-

naires, ſont encore plus obligées à ce devoir. Elles ne doivent jamais ſouffrir dans les filles qu'on leur confie, un eſprit de mondanité, ni aucune vaine parure. Elles doivent leur faire aimer la modeſtie et la ſimplicité. Une grande fille croira toujours qu'il lui eſt permis de faire dans le monde ce qu'on lui a permis de faire dans le Couvent.

Si vous êtes de qualité, il vous eſt permis de vous habiller ſelon votre condition, mais il ne vous eſt pas permis pour cela de vous habiller avec vanité et avec faſte. Le S. Eſprit, par la bouche de S. Pierre et de S. Paul, défend aux femmes et aux filles chrétiennes, *d'entortiller leurs cheveux, de s'orner d'or et de pierres précieuſes, et d'étoffes trop riches.* Et S. Paul en particulier leur défend de paroître à l'Egliſe dans les aſſemblées des Fidèles, ſans avoir le viſage voilé. D'ailleurs, à quoi ſert cette vaine ſuperfluité d'habits, d'ornemens, et toutes ces nudités affectées? qu'à ſcandaliſer le public, qu'à faire murmurer les pauvres gens qui ſont ſans habits, et qui meurent de faim; tandis que tout brille ſur le corps d'une Dame. *Pour être une Princeſſe*, dit un jour S. Hilaire à une Dame, *vous ne*

ceſſez pas d'être Chrétienne ; habillez-vous donc en Chrétienne, et non pas en Payenne.

IV. Pour vous, jeunes hommes, faites réflexion que les avis que nous venons de donner, vous conviennent autant qu'aux perſonnes du ſexe. *Ne fixez point vos yeux*, dit le Sage, *ſur une fille parée et enjouée* ; dites au contraire avec David : *Ah ! Seigneur, détournez mon cœur et mes yeux pour ne pas voir la vanité.* Une fille qui ne penſe qu'à s'orner pour vous plaire ne mérite plus votre eſtime ; elle doit vous plaire par ſa vertu, et non par ſes parures.

Si les perſonnes du ſexe doivent craindre de vous ſcandaliſer par leur vanité et par leurs ornemens, craignez auſſi, jeunes hommes, de les ſcandaliſer vous-mêmes par vos ajuſtemens affectés. Ecoutez Saint Clément, qui a été un des premiers Papes de l'Egliſe, et diſciple de S. Pierre et de S. Paul : voici comme il parle aux hommes dans le premier Livre des Conſtitutions des Apôtres. *Prenez garde de vous parer et de vous ajuſter d'une maniere capable de ſéduire le cœur des femmes et des filles. Si, par votre extérieur enjoué, vous leur inſpirez des penſées et des déſirs criminels, vous*

tes coupables de leurs péchés, parce que vous leur avez ſervi de piège ; vos ajuſtemens et votre parure les ont aveuglées, les ont tentées et les ont ſouillées. C'eſt pour cela que Saint Jérôme défend aux mères de laiſſer converſer leurs filles avec de jeunes hommes enjoués et trop ajuſtés, de crainte que leurs cœurs n'en reçoivent de funeſtes impreſſions. Si tous ces avis ne ſont pas de votre goût, c'eſt une marque que vous ne comprenez pas la ſainteté de votre Religion ; profitez des exemples ſuivans, qui vous feront ouvrir les yeux ſur ce que vous ignorez.

EXEMPLE.

L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous apprend que dans la Ville de Ptolemaïde, du temps de la perſécution, les filles chrétiennes, parmi leſquelles il y en avoit un grand nombre de qualité, étoient ſi chaſtes et ſi pures, qu'elles aimèrent mieux ſouffrir la mort, que de ſe dévoiler ; elles ſe coupèrent elles mêmes les lèvres et une partie du viſage, pour paroître hideuſes et horribles à ceux qui voudroient les approcher ou les enviſager. Elles furent déchirées par les ongles et les dents des Lions, et par les

mains des bourreaux avec des pointes de fer. Ces innocentes filles endurèrent tous ces tourmens, plutôt que de consentir que leur corps fût souillé par les regards lascifs des hommes voluptueux. O que cet exemple fera un jour de confusion à tant de filles et de femmes vaines, qui ne s'habillent que pour se faire voir, et pour faire admirer leur beauté!

Filles mondaines, loin de vous produire aux yeux du monde, et de paroître avec tant d'éclat, vous devriez bien plutôt vous cacher, pour pleurer les péchés dont vous êtes tous les jours la cause par votre vanité.

AUTRE EXEMPLE.

Voici un autre Exemple arrivé de notre temps, qui nous fera comprendre qu'une jeune personne qui suit les impressions de la grâce, est bientôt désabusée des vanités du siècle et de l'éclat des parures.

Une jeune Demoiselle de Franche-Comté, qui avoit beaucoup d'esprit mais fort mondaine, nommée Angélique, âgée de 16 ans, ayant entendu un Prédicateur prêcher contre le luxe et la vanité dans les habits, vint se confesser à ce Prédicateur, qui lui dit des choses si

ſolides, que cette jeune fille, docile à la voix de Dieu, dès le lendemain quitta ſes vanités, et s'habilla d'une manière chrétienne. Sa mère ſurpriſe de ce changement, la reprit de ce qu'elle ne s'habilloit pas comme les autres fois. Angélique lui répondit, qu'un Prédicateur à qui elle s'étoit confeſſée, le lui avoit défendu.

La mère alla trouver le Prédicateur, et lui demanda s'il étoit vrai qu'il eût défendu à ſa fille de s'habiller ſelon la belle mode. Je ne ſais point, répondit le Prédicateur, ce que j'ai dit à votre fille; il vous doit ſuffire que je vous diſe que Dieu ne défend point de s'habiller ſelon la mode, lorſque cette mode eſt innocente: mais que Dieu défend de s'habiller ſelon la mode, lorſqu'elle eſt criminelle ou dangereuſe. Mon Père, reprit la Dame, qu'appellez-vous mode criminelle ou dangereuſe? C'eſt, par exemple, répondit le Prédicateur, de porter des habits trop ouverts; d'orner ſa tête de friſures, de mouches, de fard, ou d'autres parures toutes vaines, de porter des vêtemens trop riches, qui ne reſſentent que l'orgueil et le faſte. Il lui expliqua enſuite les dangers de ces modes, et les ſcandales

qui en naissent. Mon Père, lui dit cette femme, si mon Confesseur m'en avoit autant dit que vous, je n'aurois pas permis à ma fille tant de vanité, et moi-même j'aurois été plus sage. Mon Confesseur est cependant un homme savant, mais de quoi me sert-il qu'il soit savant, s'il me laisse vivre à ma liberté, et dans le danger du salut ? Lorsque cette Dame fut de retour, elle dit à Angélique : ma fille, bénissez Dieu, d'avoir trouvé un tel Confesseur, et suivez ses avis.

Angélique eut beaucoup de combats à soutenir de la part des autres Demoiselles, qui la traitoient de ridicule. Mais le plus rude assaut qu'elle soutint, fut au bout de deux ans dans une compagnie de plusieurs Dames qui entreprirent de lui faire changer de sentiment. Pourquoi, lui dirent-elles, ne vous habillez-vous pas comme les autres ? Je ne suis pas obligée de faire comme les autres, répondit Angélique ; je m'habille comme celles que je crois faire mieux, et non pas comme celles qui font mal. Hé quoi ! lui dit une Dame, faisons-nous mal de nous habiller comme vous voyez ? — Oui, sans doute, vous faites mal, parce que vous scandalisez ceux qui vous regardent. Pour moi, répliqua la

Dame, je n'ai point en tout cela de mauvaiſe intention, je m'habille à ma façon, tant pis pour ceux qui ont de mauvaiſes penſées. Tant pis pour vous auſſi, reprit Angélique, puiſque vous en donnez l'occaſion ; ſi nous devons craindre de pécher nous-mêmes, nous ne devons pas moins craindre de faire pécher les autres.

Quoi qu'il en ſoit de vos bonnes raiſons, lui dit une autre Dame, ſi vous ne vous habillez plus comme nous, vos amies vous quitteront, vous n'oſerez plus vous trouver dans les belles compagnies et dans les bals. J'aime mieux, répondit Angélique, la compagnie de ma chère mère, de mes ſœurs et de quelques filles ſages que ces belles compagnies, où l'on ne fait que jouer, médire et s'ennuyer. Pour ce qui eſt des bals, j'en ſuis dégoûtée ; j'ai failli à m'y perdre, il n'y a déjà que trop de filles mondaines pour y aller et pour ſcandaliſer, ſans que je m'y trouve.

Oh! après tout, lui dit une autre Dame, vous reprendrez notre mode : car ſi vous vous habillez comme nous, vous en ſerez bien plus agréable. Vraiment, reprit Angélique, je ne m'habille pas

pour paroître agréable, mais pour me couvrir. Les vrais agrémens d'une fille ne consistent pas dans les habits, mais dans la vertu. Au reste, Madame, si vous pensez de la sorte, permettez que je vous dise, avec le respect qui vous est dû, que vous ne pensez pas en Chrétienne.

Une Dame de la compagnie qui n'avoit encore rien dit (c'étoit une jeune Marquise) écoutoit tout ce que disoit Angélique. Tout à coup cette Dame vint l'embrasser: Ah! ma chère enfant, lui dit-elle, que je vous estime d'avoir les sentimens que vous avez; soutenez-vous dans ces nobles et pieux sentiments. Ensuite cette Dame adressant la parole aux autres, leur dit: En vérité n'est-il pas honteux pour nous, qu'une jeune fille de dix-huit ans nous fasse la leçon et qu'elle ait plus de courage que nous? Son exemple sera un jour notre condamnation. Que nous sommes aveugles d'embarrasser notre conscience, de nous captiver à suivre tant de modes gênantes, et de nous rendre les martyres de la folie du monde, pour plaire à de fots flatteurs, qui dans leurs cœurs se moquent de nous!

AUTRE EXEMPLE.

Nous liſons dans les Livres Saints, des effets bien funeſtes de la curioſité et de la vanité d'une fille. Le S. Patriarche Jacob, demeurant proche de la ville de Sichem, avoit une fille nommée Dina, à qui il apprit à ſervir et à craindre Dieu. Cette fille âgée de 15 ans, abuſa de la liberté que lui donna ſon père, de ſe promener avec ſes compagnes. Ayant un jour apperçu quelques filles et quelques Demoiſelles de la ville de Sichem, elle fut curieuſe de voir la manière dont ces filles étoient habillées, et s'étant approchée de la ville, elle éprouva bientôt combien il eſt dangereux de chercher à voir, quand on riſque d'être vue. Quelques habitans de Sichem la virent, lui firent compliment, et l'ayant enlevée, l'emmenèrent à la ville où elle fut deſhonorée. Les enfans de Jacob, frères de la jeune Dina, ayant appris cette nouvelle, réſolurent de venger l'injure faite à leur ſœur. Ils ſurprirent par fraude les habitans de Sichem, les paſſèrent au fil de l'épée, ſans épargner même leur Roi, ſaccagèrent et pillèrent leur ville. Jacob, père de Dina, pour éviter les ſuites de cette triſte avanture,

se crut obligé de changer de demeure, et d'aller dans un autre pays.

Voilà ce que produisit la vanité et la curiosité d'une jeune fille, le massacre de plusieurs habitans, le pillage d'une ville, le trouble de sa propre famille, et la fuite d'un père dans un pays étranger. Apprenez de-là, filles chrétiennes, à ne point chercher à voir et à être vues; apprenez à vous habiller avec modestie, sans cette précaution vous serez un écueil aux autres, et le démon vous tendra à vous-mêmes des pièges auxquels vous succomberez. Et vous, jeunes hommes, craignez et évitez la compagnie d'une fille parée et enjouée de peur que Satan ne se serve de ses charmes pour souiller votre cœur, et pour vous perdre.

CHAPITRE XXVII.

De la Dévotion à la Ste. Vierge et à S. Joseph.

I. Un excellent moyen pour honorer Dieu, pour obtenir ses grâces, et pour se sauver, c'est la dévotion à la Sainte Vierge. Nous trouvons dans Marie, après J. C. le plus digne objet de notre culte. Elle est de toutes les créatures

la plus sainte et la plus accomplie ; une Médiatrice puissante et un parfait modèle de toutes les vertus. Trois qualités qui exigent nos respects, notre confiance et notre imitation.

1. Nous devons nos respects et une tendre vénération à cette Vierge incomparable, à cause de ses grandeurs, de son éminente sainteté, et de sa très-haute et très-auguste dignité de mère de Dieu, qui l'élève au-dessus de toutes les pures créatures.

Nous lui devons notre confiance, parce qu'elle est toute-puissante auprès de Dieu, et toute remplie de bonté pour nous. Etant Mère de Dieu, son Fils, pourroit-il rejetter sa demande ? Etant notre Mère, pourroit-elle nous refuser son intercession ? Elle est sensible à nos misères, elle voit nos nécessités : les prières que nous lui faisons avec de saintes dispositions lui sont donc agréables, et sont exaucées, *Jamais personne* dit saint Bernard, *n'a invoqué cette Mère de miséricorde, qu'il n'ait ressenti les effets de sa protection.*

Si la Sainte Vierge a tant de bonté pour tous, nous pouvons dire qu'elle a une bonté particulière pour les jeunes

gens, dont elle connoit la foibleſſe et les dangers.

3. Mais pour être dévot à la Mère de Dieu, et pour mériter ſa protection, ce n'eſt pas aſſez de lui addreſſer quelques prières ſuperficielles et par coutume, tandis qu'on ne ſe ſoucie point de lui déplaire par une vie honteuſe et criminelle. O Dieu ! quelle préſomptueuſe dévotion ! Vouloir plaire à cette ſainte Mère, et crucifier ſon Fils par le péché n'eſt ce pas là ſe rendre ennemi, et du Fils, et de la Mère ?

Si vous voulez être vrai ſerviteur et fidelle ſervante de Marie, ſuivez ces quatre avis. 1. Ayez une grande crainte de lui déplaire et d'offenſer Dieu : ne l'affligez pas en deſhonorant ſon Fils: en perdant votre ame. Si vous aviez le malheur de tomber dans quelques péchés, recourez promptement à elle, afin qu'elle ſoit votre Médiatrice, et qu'elle vous réconcilie avec ſon Fils; elle eſt le refuge des pécheurs qui ont recours à ſa protection, et qui ont un véritable déſir de ſe convertir.

2. Imitez ſes vertus, et principalement ſon humilité et ſa chaſteté, qui l'ont rendue ſi agréable à Dieu, vous ſouvenant que Marie ſe plait à favoriſer

ceux qui aiment ces deux excellentes vertus, et qui imitent les exemples de sa sainte vie.

3. Ne passez aucun jour sans donner à Marie quelques marques de votre fidélité, par quelques prières, ou par quelques aumônes, et par quelques abstinences à certains jours de la semaine. Honorez particulièrement ses Fêtes, par la fréquentation des Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie.

4. Invoquez-la souvent, et sur-tout dans les tentations, et dans les dangers d'offenser Dieu " Si les tentations " s'élèvent contre vous, dit S. Bernard " et si vous êtes dans les tribulations, " invoquez Marie. Dans les dangers " et dans les doutes, pensez à Marie. " ayez le nom de Marie dans la bouche " et dans le cœur, elle vous consolera, " elle vous aidera, elle vous éclairera, " elle vous soutiendra, elle vous conduira: mais afin que vous obteniez son secours, imitez ses vertus."

En vivant de la sorte, vous serez du nombre de ses vrais enfants, elle sera votre Mère et votre Avocate auprès de Dieu; et tandis que vous serez sous sa sauve-garde, vous ne périrez pas. N'oubliez pas ces consolantes paroles

de S. Anſelme: *Que ſi celui là eſt perdu qui n'aime point la Vierge, et qui en eſt abandonné; auſſi eſt-il impoſſible que celui-là périſſe, qui a recours à elle, et qu'elle regarde des yeux de ſa miſéricorde.*

II. En vous exhortant à la dévotion à la Sainte vierge, je ne puis oublier ſon auguſte Epoux Saint Joſeph. Ce grand Saint ayant été choiſi pour avoir ſoin du Fils de Dieu en ſon enfance, ne doutez pas qu'il ne ſoit favorable aux jeunes gens, et qu'il ne chériſſe tendrement cet âge, qui a été conſacré par l'enfance de l'Homme-Dieu. Ce ſaint Patriarche a pourvu à tous les beſoins auxquels ce divin enfant s'eſt aſſujetti pour notre amour; il l'a délivré de la perſécution d'Hérode; il l'a ſauvé en Egypte, il l'a élevé et nourri en ſa jeuneſſe; il l'a vu ſoumis à ſes commandements; il a été le témoin et l'admirateur des grâces et des vertus que ce ſaint enfant faiſoit paroître de jour en jour.

Pouvons-nous douter que cet homme ſi ſaint, qui a eu tant de familiarité avec J. C. Enfant, n'aime d'un amour ſingulier les jeunes gens qui imitent cet Enfant-Dieu, et tâchent de ſe confor-

mer à sa divine jeunesse par la pratique de ses vertus?

Aimez donc ce grand Saint, honorez-le d'un culte singulier. Priez le d'être votre Patron, votre Père, le Protecteur de votre pureté et de votre innocence; vous en recevrez des secours abondans. Demandez-lui par l'amour qu'il a eu pour J. C. et par le soin qu'il a eu de sa divine enfance, qu'il ait soin de votre jeunesse dans les dangers de votre salut; qu'il vous aide à acquérir l'amour de ce divin Sauveur, et à ne jamais perdre sa grâce.

Invoquez-le sur-tout pour le moment redoutable de votre mort, en lui demandant tous les jours la grâce finale. Il a eu le bonheur de mourir entre les bras de Jésus et de Marie. O la douce! ô la précieuse! ô la sainte mort! Suppliez-le avec ardeur de vous obtenir la grâce de mourir ainsi dans le baiser du Seigneur, vous souvenant des consolantes paroles de Ste. Thérèse, qui nous assure que jamais elle n'a rien demandé à Dieu par l'intercession de St. Joseph, sur-tout le jour de sa fête, qu'elle ne l'ait obtenu.

CHAPITRE XXVIII.

De la dévotion à l'Ange Gardien, et aux Saints.

I. DIEU nous donne à chacun un Ange pour notre garde. Il employe par une bonté incompréhensible ses plus parfaites créatures à notre service. Ces célestes intelligences qui sont créées pour le contempler et le servir dans le Ciel, veulent bien prendre soin de nous sur la Terre. O bonté de Dieu! qui députe un Prince de sa Cour pour la conduite d'une vile créature. Non content de nous avoir envoyé son fils, de nous donner son Esprit Saint, de nous promettre la jouissance de lui-même dans le Ciel, il veut encore, afin qu'il n'y ait rien au Ciel qui ne soit employé à notre salut, nous envoyer ses Anges, pour y contribuer par leurs services. Il en a destiné un à chacun de nous, pour être notre guide et notre défenseur. Que ne devons-nous pas à un tel conducteur, à un tel ami? et quelle reconnoissance ne devons-nous pas à Dieu, qui a la bonté de nous donner de tels guides?

Notre bon Ange, dit Saint Bernard doit nous inspirer trois choses; le respect, l'amour et la confiance. Le res-

pect à cauſe de ſa préſence; l'amour, à cauſe de la bienveillance qu'il a pour nous; la confiance, à cauſe des ſoins qu'il prend de nous.

1. Ayez un profond reſpect pour votre Ange; il eſt toujours auprès de vous, et jamais il ne vous abandonne pendant la vie. Quand vous ſentez du penchant au péché, ſouvenez-vous de ſa préſence, Ayez honte de faire devant un Ange ce que vous n'ôſeriez pas faire devant un homme.

2. Aimez-le tendrement puiſqu'il vous aime. Ne ſeriez-vous pas coupable d'une noire ingratitude, de manquer envers lui de reconnoiſſance et de retour pour les ſervices qu'il vous rend, et pour les dangers dont il vous préſerve à toute heure?

3. Ayez recours à lui avec confiance, principalement en deux occaſions. La première, lorſque vous délibérez ſur quelqu' affaire importante, priez votre bon Ange de vous éclairer, afin que vous n'entrepreniez rien contre la volonté de Dieu. Pourriez vous manquer d'avoir un heureux ſuccès ſous un ſi bon guide, qui eſt tout-à-la fois un fidèle ami, un conſeil éclairé, et un puiſſant

Protecteur? Consultez-le sur-tout pour le choix d'un état de vie.

Vous devez, en second lieu, recourir à votre Ange Tutélaire, lorsque vous êtes en danger d'offenser Dieu. *Quand vous avez*, dit St. Bernard, *une tentation qui vous presse, une tribulation qui vous trouble, invoquez votre cher Gardien; c'est l'Ange que Dieu vous a donné pour vous secourir dans la nécessité;* vous éprouverez les effets de sa protection, surtout dans les tentations contraires à la chasteté.

Les Anges aiment cette vertu, ils sont les protecteurs des ames pures, parceque cette vertu rend l'homme semblable aux Anges. *On ne doit pas s'étonner* dit S. Ambroise, *si les Anges défendent les ames chastes, puisqu'elles mènent en terre une vie aussi pure que celle des Anges.*

II. Vous devez encore honorer tous les saints, sur-tout les Apôtres. Que d'obligations n'avons-nous pas à ces hommes Apostoliques? ils sont nos pères dans la Foi, ils ont donné leurs travaux leur vie et leur sang pour nous faire connoître J. C. Quel amour et quelle reconnoissance ne leur devons-nous pas?

N'oublions pas de rendre un culte

particulier, au S. Patron dont nous portons le nom ; invoquez-le souvent, et imitez ses vertus. Nous serions indignes de porter le nom d'un Saint, si nous déshonorions ce saint nom par une vie criminelle. On nous impose les noms des Saints dans le Baptême, afin de nous faire souvenir qu'ils sont nos intercesseurs auprès de Dieu, et que par leurs prières et par l'exemple de leurs vertus, nous devons remplir saintement nos obligations.

CHAPITRE XXIX.

De la lecture des bons Livres.

I. LES avis et les instructions de nos Pasteurs et de nos maîtres, seront bientôt effacés de notre mémoire, s'ils ne sont entretenus par la lecture des bons Livres, et par la méditation des choses de Dieu. La piété et l'amour de Dieu sont comme un feu qui s'entretient par les pensées et par les saintes affections : où puise-t' on ces pensées salutaires et ces pieuses affections ? c'est dans les lectures saintes.

L'admirable conversion de S. Augustin fut commencée par la lecture du li-

vre de la Sageſſe ; elle fut avancée par l'exemple de deux Courtiſans qui s'étoient convertis en liſant la vie de S. Antoine ; elle fut enfin achevée par la lecture du nouveau Teſtament, qu'une voix du Ciel lui commanda de lire, en lui faiſant entendre ces paroles : *Prenez et liſez.*

Ce fut par le même moyen que la grâce opéra le changement de S. Sérapion. La lecture de l'Evangile le toucha ſi vivement, qu'il abandonna ſes biens ; et après avoir donné aux pauvres juſqu'à ſes habits, il portoit ſon Livre du nouveau Teſtament, en diſant : *voilà celui qui m'a dépouillé.* O qu'une ſainte lecture a de force ! et comment eſt-il poſſible qu'un moyen ſi puiſſant ſoit négligé ?

Pour lire utilement, il faut obſerver les avis ſuivans. 1. Ne liſez point par curioſité, pour contenter votre eſprit, mais pour apprendre vos devoirs. Commencez votre lecture par une élévation de votre eſprit à Dieu, pour lui demander ſa grâce et ſes lumières.

2. Liſez avec reſpect, parce que c'eſt Dieu qui vous parle dans votre Livre. Quand nous prions, nous parlons à Dieu ;

mais lorsque nous lisons un bon Livre, c'est Dieu qui nous parle.

3. Lisez par ordre, c'est-à-dire, dès le commencement du Livre, et continuant jusqu'à la fin, autrement la lecture vous seroit moins profitable.

4. Lisez peu à la fois, mais attentivement ; faites reflexion sur ce que vous lisez pour en tirer quelques résolutions, et demandez à Dieu la grâce de mettre vos résolutions en pratique.

5. Lisez souvent, c'est-à-dire, ou tous les jours, ou du moins quelquefois la semaine, principalement les jours de Fêtes.

6. Ne vous contentez pas d'avoir lu un Livre une fois, mais relisez-le plusieurs fois. Si vous le lisez pour apprendre la vertu, vous éprouverez que la seconde lecture vous sera plus salutaire que la première.

Les Livres les plus utiles pour vous, sont le Combat Spirituel, l'Imitation de N. Seigneur, la vie des Saints, le Nouveau Testament, les Histoires Saintes de l'Ecriture, ou quelques autres, selon l'avis de votre Confesseur.

II. Quand je vous exhorte à lire les bons livres, je vous avertis en même tems de fuir les mauvais. Le Démon

n'a point trouvé de plus puissant moyen pour gâter l'esprit et le cœur, que la lecture des mauvais livres. Il a suscité un nombre infini de détestables ouvrages en toute manière et en toute langue ; il en fait inventer encore tous les jours. La plûpart de ces Livres pernicieux sont déguisés sous quelques tours ingénieux d'eloquence, et composés avec quelque délicatesse d'esprit ; et sous ces déguisemens, ils cachent le venin mortel qu'ils font couler dans l'ame.

Ces livres sont. 1. Ceux qui sont hérétiques, qui sont contre le respect dû à la Religion et aux choses saintes ; ou contre les décisions de l'Eglise. 2. Ceux qui sont lascifs, traitent de l'amour profane et d'histoires galantes.

Fuyez ces livres comme des pièges que le démon vous tend pour vous perdre. Vous ne pouvez presque pas les lire sans vous exposer à pécher mortellement, car ou vous y recevrez des impressions funestes, ou vous vous exposerez au danger d'en recevoir. Si vous avez quelques-uns de ces Livres, ne les gardez point et ne les donnez point à d'autres. Quelque résolution que vous ayez de vous abstenir de la lecture d'un mauvais Livre, la curiosité tentera ; et

si vous ne veillez sur vous-même, vous succomberez. Un mauvais livre est un serpent que vous gardez, qui vous fera une blessure mortelle lorsque vous y penserez le moins.

En vain dites-vous que ces livres sont composés avec esprit, que vous y apprenez la beauté du style, la pureté du langage, que vous y trouvez des choses amusantes et agréables. Je vous répondrai avec S. Augustin, que c'est-là un artifice du Démon, *et que par ces mauvais livres on n'apprend pas à bien parler, mais à devenir vicieux ; et que par ces lectures amusantes, on apprend à penser au mal, et à le commettre sans retenue.* Je vous dirai que vous pouvez puiser l'éloquence ailleurs que dans ces sources empoisonnées. Ah, funeste éloquence et maudite science qu'on n'acquiert qu'au préjudice de son salut, en perdant la foi, en perdant la pudeur, en perdant son ame !

EXEMPLE.

Si les pères et mères doivent procurer de bons livres à leurs enfans, ils doivent avoir encore plus de soin d'empêcher qu'ils n'en lisent de mauvais. Une Dame de qualité, pour avoir négligé cet avis important, vit avec douleur dans

ſes enfans les effets de ces pernicieuſes lectures. Cette Dame avoit deux fils et une fille. Son fils aîné paſſa ſa jeuneſſe dans la crainte de Dieu, et ſe fit Religieux. Sa fille nommée Euphroſine fut ſage juſqu'à l'âge de 17 ans. Elle eut le malheur de faire amitié avec une jeune Demoiſelle, à qui on laiſſoit lire toutes ſortes de mauvais livres, et qui les communiquoit à Euphroſine; ces livres étoient contre la pudeur et contre la Religion, remplis d'impoſtures, d'impiétés, d'obſcénités, mais d'un ſtyle agréable. Euphroſine ſe perdit par la lecture de ces livres; car à peine les eut-elle lus, qu'elle devint d'une arrogance inſupportable, et perdit tout ſentiment de pudeur et de crainte de Dieu. Sa mère en gémiſſoit et ne ſavoit à quoi attribuer le dérangement de ſa fille.

Euphroſine ayant un jour laiſſé ſa chambre ouverte, ſon jeune frère, qui avoit 14 ans, y entra, et ſe mit à lire un livre qu'il trouva ſur la table. Il y lut des choſes ſi étranges, que tout de ſuite il porta le livre à ſa mère. Elle en lut une page. Ah! s'écria-t'elle, quel livre! voilà le livre maudit qui a corrompu l'eſprit de ma fille. Pour vous,

mon fils, détestez ce que vous avez lu dans ce livre abominable, et gardez-vous bien de jamais en lire de semblables; le démon parle dans ces livres; il vaudroit mieux pour vous de prendre du poison, que de vous souiller l'esprit par de telles lectures.

Dans le moment, Euphrosine rentra. Ma fille, lui dit la mère, est-ce là le livre de dévotion que vous lisez? Ma chère mère, lui dit Euphrosine, je vous prie de me le rendre, afin que je le rende à la personne qui me l'a prêté. Vous le rendre! dit la mère, j'aimerois mieux voir le feu dans ma maison. Il n'est point permis, ni à vous, ni à moi, de remettre et de rendre un mauvais Livre; ce Livre vous a perdu, malheureuse, et il en perdroit bien d'autres; ensuite elle le mit au feu.

Euphrosine avoit encore d'autres Livres très-mauvais; elle les porta à son frère le Religieux pour les lui cacher. Ce Religieux eut la curiosité de les lire, curiosité qui lui couta la perte de sa foi et de son ame. Il avoit été jusqu'alors bon Religieux; mais la lecture de ces Livres détestables le pervertit de telle sorte, qu'il perdit, comme sa sœur, tout sentiment de piété et de foi. Six

mois après il apostasia, se retira à Genève où il se maria.

Euphrosine de son côté donna dans un libertinage si outré qu'elle se livra à toutes sortes de dissolutions. Au milieu de ces désordres, elle fut frappée d'une maladie cruelle dont elle mourut. Un jeune homme qui l'avoit fréquentée, et qui lui avoit souvent prêté de mauvais livres, vint la voir quelques heures avant qu'elle mourut. *Ah!* lui dit-elle, *je suis effrayée de la vie que j'ai menée; je me suis moquée toute ma vie de la Religion et des choses de l'autre monde, mais je vous assure que maintenant je suis dans d'étranges allarmes: ah, mon Dieu! que ces choses sont terribles! je pense à présent là dessus bien autrement que par le passé; et je voudrois bien avoir tenu une autre conduite.* Loin de profiter de cette inspiration du Ciel, et des bons sentiments que Dieu lui donnoit encore, elle étouffa les remords de sa conscience, et mourut dans l'impénitence. Ce jeune homme touché de cette mort funeste y fit des réflexions et se convertit.

Ne lisez donc jamais des Livres dangereux. Ceux qui sont contre la pureté des mœurs sont la source du liberti-

nage et des grands déſordres de la jeuneſſe dans les Villes. Les livres qui ſont contre la Religion et l'Egliſe, ſont la ſource et l'appui de l'héréſie, et conduiſent à l'athéiſme. Si l'on voit aujourd'hui parmi quelques perſonnes d'une certaine condition ſi peu de Religion et de pudeur, c'eſt parce qu'ils liſent toutes ſortes de mauvais livres.

Il eſt étonnant que les gens d'eſprit puiſſent goûter les menſonges, les obſcénités et les abſurdités de tant de livres impies. Il faut être aveugle pour ajouter foi à des Livres compoſés par des gens diſſolus et paſſionnés, au mépris de tant d'exellens Livres compoſés par les plus grands génies, par les plus grands Saints, et dictés par l'Eſprit de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Des Converſations.

1. C'eſt dans les ſaintes converſations que l'eſprit ſe forme doucement à la vertu. Le bon exemple des autres fait des impreſſions ſecrettes, qui attirent ſans qu'on s'en apperçoive. On apprend inſenſiblement leurs maximes on apprend à parler comme eux, et à faire le bien

qu'on leur voit pratiquer. Un esprit bien né a une secrette confusion de se laisser surpasser en vertu par ses semblables: c'est pourquoi le Sage donne ces avis importans: *Conversez avec les prudens; ayez pour amis des personnes vertueuses. Celui qui converse avec des sages, deviendra sage.*

II. Il y a deux sortes de personnes avec lesquelles vous devez converser. 1. Avec celles qui vous surpassent en âge et en expérience. *Cherchez*, dit le S. Esprit, *la compagnie des personnes sages et âgées, et unissez-vous à leur sagesse*: c'est-à-dire, profitez de leurs prudens discours et de leurs exemples.

2. Conversez avec ceux de votre sexe, de votre âge et de votre profession qui sont portés à la vertu. Les jeunes-gens ne doivent pas faire société avec trop de personnes. Il vaut mieux avoir peu d'amis, mais qui soient vertueux. suivant cet avis de S. Jérôme à Népotien. *Ayez*, lui dit-il, *des compagnons dont la conversation ne fasse aucun tort à votre réputation, qu'ils ne soient pas tant ornés par leurs habits, que par leurs vertus; et qu'ils n'ayent pas soin de porter tant d'ajustemens mais de porter sur eux-memes des marques de pudeur et d'honnêteté*

Cherchez ceux de votre ſexe qui ſont tels, aimez leur compagnie, édifiez-vous par leur modeſtie et par leur piété, en les imitant par une ſainte émulation, et ne ſoyez pas des derniers au ſervice de de votre Créateur.

Jeunes-gens, ſouvenez-vous que ſi vous fréquentez des libertins et des libertines, des gens ſans pudeur et ſans dévotion, vous vous perdrez. Si vous voyiez l'Enfer vous entendriez des réprouvés s'écrier au milieu des flammes: *Maudit ſoit le jour que jai vu un tel ou une telle, ils ſont cauſe de ma damnation; ſi jamais je n'avois été dans leur compagnie, je ſerois à préſent dans le Ciel.*

Si vous avez eu des fréquentations et des amitiés dangereuſes, rompez ces liens funeſtes, et quittez toutes ces ſociétés. Il vaudroit mieux pour vous, habiter avec des ſerpents et des lions, que de converſer avec des vicieux.

III. Quant aux converſations avec les perſonnes de different ſexe, vous devez les craindre, et vous défier de votre foibleſſe; n'ayez de ces ſortes de converſations, qu'autant que la néceſſité, la charité, ou la bienſéance le demandent; que ces converſations et ces vi-

sites soient rares, qu'elles soient courtes et qu'elles soien saintes. Si vous aimez l'assiduité avec le sexe, c'est une marque que vous aimez le danger; et le S. Esprit vous avertit, *que celui qui aime le danger y périra.*

Les personnes du sexe ne doivent jamais oublier cet avis que S. Bernard donnoit à Ste. Ombeline sa sœur: *Ma chere sœur en J. C.* lui disoit-il, *qu'aucun homme*, jeune ou vieux, *n'ait aucune conversation familière, ni aucune assiduité avec vous, quelque juste, quelque saint, et de quelque caractère qu'il soit. La familiarité et l'assiduité ont souvent fait tomber ceux que la volupté n'a pu vaincre, parce que l'occasion du péché en fait souvent venir la pensée et le desir.* Que ces avis sont importans, et que d'ames perdues pour les avoir négligés!

EXEMPLE.

Les conversations qui paroissent innocentes avec des personnes de sexe différent, ne sont pas toujours sans danger. Tel qui commence par l'esprit, ne finit pas toujours de même. La niéce de S. Abraham le Solitaire, en est un triste exemple. Cette fille, nommée Marie, perdit son père et sa mère à l'âge de sept ans. On l'emmena à S. Abraham son

oncle pour l'élever. Il lui fit bâtir une cellule à coté de la ſienne, et prenoit ſoin de l'inſtruire par une petite fenêtre qui étoit entre les deux cellules. Il lui inſpira tellement le gout de la vertu, qu'elle vécut dans la pénitence, et dans une grande ſainteté juſqu'à l'âge de vingt ans; mais le démon lui tendit un piège. Un jeune Solitaire, qui étoit ami de S. Abraham, et qui le viſitoit aſſez ſouvent, prit de la occaſion de parler à ſa nièce par ſa fenêtre. Tout étoit innocent du coté de Marie, et ce jeune Moine ne ſembloit dans les commencemens lui parler que pour profiter des pieux avis que Marie lui donnoit.

Après pluſieurs converſations, deſquelles elle ne ſe défioit point, il entretint enfin cette fille de la paſſion qu'il avoit pour elle. Elle y réſiſta courageuſement durant une année; mais ce n'étoit pas aſſez, elle devoit avertir ſon oncle du danger auquel elle ſe voyoit expoſée par les converſations de ce jeune hypocrite: car ce malheureux la perſuada enfin et Marie ſe laiſſa ſéduire.

Elle n'eut pas plutôt commis le crime qu'elle fut pénétrée de honte, et accablée par les remords de ſa conſcience.

Elle ne pouvoit plus jouir d'un moment de repos; sa faute toujours présente à ses yeux, la faisoit soupirer et verser des torrens de larmes. " Ah! malheureuse, " *disoit elle*, qu'ai-je fait? j'ai perdu " dans un moment le fruit de tant de " pénitences et de bonnes œuvres; " hélas! que suis-je devenue? j'ai perdu mon ame, je lui ai donné la mort " il me semble que les démons sont autour de moi, pour insulter à mon " crime et à ma perte. Que pensera " mon oncle? Où irai-je pour me cacher à ses yeux? Quel usage ai-je " fait de ses saintes conversations et des " instructions qu'il m'a données? Je " n'ôse plus paroître en sa présence." A ces mots, elle sortit. Le démon lui mit dans l'esprit, que Dieu l'avoit abandonnée; et désespérant d'obtenir le pardon de sa faute, elle vint dans une ville, où elle continua pendant deux ans à vivre dans le désordre.

On ne peut dire quelles furent les inquiétudes de S. Abraham, lorsqu'il ne vit plus sa nièce; il cherche, il prie, s'informe; et après deux ans de prières et de gémissemens, il apprit où elle étoit. Il se fit apporter un habit de Cavalier, monta à cheval; et s'étant

couvert d'un grand chapeau, pour n'être pas connu, il alla chercher ſa brebis égarée. Etant arrivé à l'Hôtellerie où étoit ſa nièce, il demanda qu'on fit venir dans ſa chambre une fille étrangère qui étoit dans la maiſon. Elle vint auſſitôt, et ne connut point ſon oncle; mais le ſaint homme la reconnut; la voyant entrer avec un habit de courtiſanne, il fut ſaiſi de douleur juſqu'au fond de l'ame. Il éleva ſon cœur à Dieu, afin qu'il lui inſpirât ce qu'il devoit dire à cette malheureuſe. Alors ayant ôté le grand chapeau qui le couvroit, il lui dit: " C'eſt moi, ma nièce; hé bien, " Marie, me reconnoiſſez-vous; Qu'- " êtes vous devenue, ma fille, depuis " que vous m'avez quitté; Qu'eſt de- " venu le meurtrier qui a ſi cruelle- " ment traité votre ame?"

Marie fut dans le moment pénétrée d'une telle honte, et d'un ſi grand étonnement, qu'elle ne put ni parler, ni lever les yeux, et demeura immobile, et comme évanouïe de confuſion. " Vous " ne me repondez point, *lui dit le ſaint* " *homme*, vous ne me regardez point; " avez-vous oublié qui je ſuis? Raſſu- " rez-vous, je ne viens point ici pour " vous charger de confuſion, mais pour

" vous sauver. Prenez courage, ma " nièce, je me charge de vos crimes, " Dieu aura pitié de vous, et vous les " pardonnera." Marie, toujours interdite et sans parole, commença par verser une grande abondance de larmes. Son oncle continua de lui parler. " Hé " quoi ! vous défiez-vous de la miseri- " corde du Seigneur ? Ne savez-vous " pas qu'il peut pardonner, et qu'il par- " donne tous les jours plus de crimes " que vous n'en avez commis ? Reve- " nez à votre Dieu, pauvre ame, il vous " tend les bras ; ayez pitié de vous- " même ; ayez aussi pitié de moi ; vo- " yez les peines et les soins que j'ai pris " pour vous ; allons, ma fille, ne per- " dez pas courage ; retournons dans nos " cellules pour y servir Dieu."

Marie lui répondit : " Ah ! mon " cher oncle, il y a donc encore du re- " mède, et vous m'assurez que Dieu " aura pitié d'une misérable comme " moi" ! Après ces paroles, elle se prosterna aux pieds de son oncle, lui demanda pardon, et passa le reste de la nuit à pleurer et à dire : *Mon Dieu, que ferai-je pour reconnoître et pour remercier votre grande miséricorde ?* Elle résolut enfin de retourner à sa cellule avec son

saint oncle. Elle avoit quelque argent et des habits qu'elle avoit gagnés dans son libertinage; son oncle les lui fit abandonner comme des richesses du démon, et l'ayant fait monter sur son cheval, il la conduisit lui-même à pied jusqu'à sa retraite. Marie n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle se couvrit d'un rude cilice, et se livra à des austérités continuelles; passant les jours et les nuits à prier, à sanglotter, à demander à Dieu sa miséricorde, elle pleuroit ses péchés avec une si vive douleur et un si tendre amour de Dieu, qu'elle faisoit fondre en larmes tous ceux qui l'entendoient, et ranimoit la ferveur des ames les plus tièdes. Saint Abraham vécut encore dix ans, et Sainte Marie mourut cinq ans après son oncle; Dieu fit connoître par des miracles qui s'opérèrent après sa mort, qu'il lui avoit fait miséricorde.

Jeunes-gens apprenez de cet exemple deux choses: la première est de profiter des avis et des saintes conversations de ceux qui vous instruisent. Sans les avis et la charité de saint Abraham, sa nièce étoit perdue sans ressource; et si cette fille eût toujours été fidelle à profiter des instructions de ce saint parent, jamais

elle ne fut tombée. La seconde chose que vous devez apprendre de cette histoire, est de n'avoir aucune assiduité, ni conversation familière avec des personnes qui ne sont pas de votre sexe. Un Solitaire se perd et débauche une sainte fille : ainsi, jeune homme, quand vous seriez aussi vertueux qu'un Solitaire ; et vous, fille, quand vous seriez aussi pénitente qu'une sainte, vous souillerez votre ame, si vous avez les uns avec les autres des assiduités et des liaisons familières.

AUTRE EXEMPLE.

Les compagnies les plus agréables sont souvent le piège le plus dangereux à la jeunesse ; et l'artifice avec lequel les jeunes gens cachent leurs intrigues et leurs fréquentations, est ordinairement le commencement de leur perte. Tel fut le sort d'une jeune demoiselle nommée Julienne, âgée de seize à dix-sept ans. Elle vécut en sage fille, tandis qu'elle fréquentoit des compagnes vertueuses, auxquelles sa mère la recommandoit. Mais cette femme fut la dupe de sa fille, comme le sont la plûpart des mères qui se fient à leurs filles, et qui les croient plus sages qu'elles ne le sont.

Un jeune homme, qui demeuroit dans une maison voisine, conçut de l'inclina-

tion pour Julienne. Il avoit une ſœur nommée Thérèſe, il la pria de faire amitié avec Julienne, et de l'amener à la maiſon. Thérèſe étoit artificieuſe et enjouée; elle fut ſi bien s'inſinuer dans l'eſprit de Julienne, que bientôt elle la dégoûta de ſes anciennes compagnes, en lui diſant qu'elles étoient trop ſérieuſes et trop réſervées pour une fille de ſon âge.

Julienne prit goût aux converſations de cette jeune voiſine qui ne penſoit qu'à ſe divertir, et qui ne parloit que de galanterie et promenade. Après quelques entretiens et quelques rendez-vous, Julienne fut toute changée à ſon déſavantage. Elle ne penſoit plus qu'au plaiſir, à la danſe, à lire des romans, à ſe procurer de précieux habits, à ſe parer. Elle quitta ſon confeſſeur qui la conduiſoit ſaintement, et prit un confeſſeur du goût de Thérèſe, qui étoit un homme qui la laiſſoit vivre à ſa fantaiſie. Pour avoir de quoi fournir á ſa vanité et à ſes intrigues, elle déroboit à ſa mère qui ne ſe défioit pas d'elle et en accuſoit ſa ſervante.

les voiſines et le Curé prirent garde aux fréquentations de Julienne, et eurent la charité d'en avertir ſa mère.

Cette femme, loin de les remercier de ce bon office, leur répondit de quoi ils se mêloient, que Julienne étoit honnête fille et sans reproche. (Tel est l'aveuglement des mères, qui fermant les yeux sur les désordres de leurs enfans, ne voient pas ce que tout le monde voit, et trouvent mauvais qu'on les en avertisse). Cette mère, idolâtre de sa fille, fut punie comme elle le méritoit; Julienne devint si arrogante et si fière, que cette mère commença à pleurer amèrement sur les complaisances qu'elle avoit eues pour cette ingrate fille, et ouvrit enfin les yeux sur la conduite de cette jeune impudente.

Dieu la vengea, et punit Julienne: (car les enfants rébelles à leurs pères et mères sont punis tôt ou tard,) Un jour de fête, étant parée plus qu'à l'ordinaire elle sortit malgré sa mère pour aller avec Thérèse et son frère à une promenade. Elle n'y fut pas plutôt arrivée, qu'elle sentit une vive douleur au visage, causée, à ce qu'on crut, par la piqûre d'une mouche envenimée, ou par quelqu'autre accident. Quelques momens après elle prit mal au cœur, et tomba en défaillance. On la rapporta chez sa mère; son visage enfla d'une manière si

horrible, que le Chirurgien fut obligé de lui donner pluſieurs coups de lancette, qui lui défigurèrent tout le viſage. Julienne ſe fit apporter un miroir, et auſſitôt qu'elle vit ſon viſage dans cet état affreux, les yeux et la bouche tout défigurés, elle pouſſa un grand cri: Ah Ciel! eſt-ce donc là ce viſage que j'ai tant paré, et ſur lequel j'ai permis et reçu tant de libertés!

Tous les remèdes furent inutiles, il fallut ſe réſoudre à mourir. Sa mère eut le courage d'annoncer cette nouvelle à ſa fille: quoi! ma chère mère, il faut que je meure, lui répondit Julienne; je ſuis jeune, j'étois il n'y a que deux jours en bonne ſanté, et il faut aujourd'hui que je meure! je le mérite bien à cauſe des chagrins que je vous ai cauſés. Je n'ai plus qu'une grâce à vous demander, ma chère mère, c'eſt de veiller ſur la conduite de ma petite ſœur, afin qu'elle ne ſe perde pas comme moi. Je vous ſupplie de me pardonner, de prier pour moi, et de me donner votre benédiction. Je vous la donne de tout mon cœur, répondit la mère en verſant des larmes; je vous pardonne: je prie Dieu de vous faire miſéricorde, et de me pardonner

le peu de ſoin que j'ai eu de votre conduite. Elle lui fit enſuite recevoir les ſacremens.

Ses anciennes et ſages compagnes qu'elle avoit quittées, la vinrent voir. Julienne auſſitôt leur préſenta la main, et leur dit: ſi j'avois toujours été dans votre compagnie, et profité de vos exemples, je ne ſerois pas dans les troubles où je me trouve; je vous demande pardon du ſcandale que je vous ai donné dans mon libertinage. Thérèſe étoit dans la chambre: ah! lui dit Julienne, que penſes-tu à préſent de l'état où tu me vois? Je voudrois bien ne t'avoir jamais fréquentée: je vais mourir, tout eſt paſſé pour moi; et quand tu ſeras dans l'état où je ſuis, que penſeras-tu de tant de jours que nous avons paſſés dans la vanité et dans les joies du monde? j'aurois toujours été ſage et innocente ſans toi. Je n'ai plus de tems pour mieux vivre; mais je fais à Dieu de tout mon cœur le ſacrifice de ma vie pour expier les péchés d'une jeuneſſe que j'ai ſi cruellement paſſée. Crois-moi, ma chère amie, prends exemple ſur moi; peut-être bientôt feras-tu au lit de la mort comme moi. Souviens-toi des dernières paro-

les d'une amie qui va paroître au jugement de Dieu.

Pendant que Julienne parloit ainſi, Thérèſe conſternée pleuroit amèrement; et s'étant jettée à genoux pour lui demander pardon, elle tomba penchée ſur ſon lit, et ne ceſſa de ſanglotter, juſqu'à ce que Julienne eût expiré.

Profitez de cet événement: toutes les circonſtances en ſont inſtructives pour les jeunes gens, et pour les pères et mères. Apprenez avec quelles perſonnes vous devez converſer. Julienne ſe perd dès quelle fréquente une compagne mondaine.

CHAPITRE XXXI.

Du travail et de l'emploi du temps.

I. IL n'y a point de déſordres dont l'oiſiveté ne puiſſe être la cauſe. Elle eſt, dit S. Bernatd, *l'égout de toutes les penſées dangereuſes, la nourriture de la volupté, la meurtrière des vertus, la mort de l'ame, le tombeau d'un homme vivant, le récepta-cle du péché;* Elle eſt enfin, dit le St. Eſprit, *la maitreſſe qui enſeigne tous les vices.*

Peut-on, sans verser des larmes, voir ce vice funeste si répandu parmi les jeunes gens? on voit la plûpart, surtout dans les villes, vivre dans la fainéantise, et ne s'appliquer à aucune occupation sérieuse. Les jeux, les promenades, les cajolleries, les ajustemens, les danses, le dormir: voilà presque toute leur vie et l'occupation de leur esprit.

Et de là combien naissent de désordres? L'ignorance des vérités saintes, l'oubli de Dieu et du salut. De là les fréquentations, les occasions de débauche et de libertinage. De là les mauvaises inclinations qui croissent dans leurs cœurs, comme de méchantes herbes dans une terre que la main du Jardinier néglige de cultiver. De là enfin ce fonds de paresse et d'indolence pour le bien, qui les rend incapables d'éducation, et incorrigibles pour le reste de leur vie.

O plût-à Dieu qu'il fût aussi facile de déraciner ce vice parmi les jeunes gens, qu'il est aisé d'en faire voir les effets! *O paresseux*, dit le Sage, *jusqu'à quand dormirez-vous, quand vous éveillerez-vous de ce profond sommeil de l'oisiveté qui vous tient assoupis, qui vous conduira à une ex-*

trême indigence, et aux plus grands malheurs ?

II. Pour vous préſerver de ce vice, faites les réflexions ſuivantes.

1. Conſidérez que tous les hommes ſont nés pour le travail. Dieu les y a condamnés par un arrêt ſolemnel, dès la naiſſance du monde. Si vous menez une vie oiſive, vous réſiſtez à la volonté de Dieu, et vous allez contre l'ordre qu'il a établi. Qu'elle raiſon avez-vous de vous exempter d'une loi de laquelle il n'a jamais diſpenſé perſonne ?

Si les hommes ſont obligés au travail pendant toute la vie, ils le ſont encore plus dans la jeuneſſe.

1. Parceque ſi à cet âge on ne s'exerce pas à des occupations convenables, on contracte des vices qui durent ordinairement j'usqu'à la mort.

2. Parceque le temps de la jeuneſſe eſt le plus propre pour cultiver l'eſprit. C'eſt dans ce temps qu'on peut ſe rendre capable d'apprendre les vertus, les ſciences, les arts et les profeſſions qui doivent occuper le reſte de la vie. Si ce temps eſt une fois perdu, il ne peut plus être réparé. Le temps perdu ne revient plus : mais il y a cette différence, que le temps

perdu dans les autres âges n'a pas de suites si fâcheuses ; au lieu que le temps perdu dans la jeunesse est plus irréparable, et a des suites plus funestes.

2. Pensez au regret que vous aurez un jour d'avoir perdu le temps de votre jeunesse, lorsque vous vous trouverez sans talens, sans éducation, sans intelligence pour les affaires, sans esprit et sans établissement. Vous ne le croyez pas à présent ; mais vous le sentirez un jour et vous en pleurerez.

3. Si vous perdez le temps, le compte que vous en rendrez à Dieu au jugement doit vous faire trembler. Dans ce jugement épouvantable, toute votre vie vous sera mise devant les yeux ; et le premier article du compte qu'on vous demandera, sera l'emploi que vous aurez fait de votre jeunesse. Dieu vous fera voir tous les désordres qui ont suivi cette perte du temps, l'ignorance où elle vous a jetté, les péchés et les vices dans lesquels elle vous a précipité ; tous les talens dont elle vous a rendu incapable. Qu'aurez-vous à alléguer à ces reproches, et à quelle condamnation faudra-t'il vous attendre ?

4. Combien d'ames à présent dans les enfers reconnoissent que la cause de leur damnation vient d'avoir mal employé

le temps de la jeuneſſe? Si elles pouvoient eſpérer un ſeul moment du temps que vous avez, que ne feroient-elles pas pour l'obtenir, et pour l'employer utilement? eſt-il poſſible que leur repentir ne vous touche pas? Faites vous ſage à leurs dépens, et apprenez par leur exemple à éviter le malheur dans lequel elles ſont tombées.

O mon fils! je vous conjure donc par l'amour que vous devez avoir pour votre ame de fuir l'oiſiveté, comme un des plus grands obſtacles à votre ſalut.

Ne ſoyez jamais déſœuvré. Faites toujours quelque action qui vous occupe d'une manière convenable à votre condition, ou à la lecture, ou à la couture, ou à l'étude, ou à la prière, ou à l'écriture, ou à quelque exercice qui ſoit utile. Le démon ne cherche que l'occaſion de vous trouver fainéant pour vous ſurprendre. Pour éviter les pièges de l'ennemi, ſuivez cet avis de S. Jérôme: *Vivez de telle ſorte, que le démon vous trouve toujours occupé. Ne regardez pas votre travail ou votre étude comme une choſe pénible, mais comme un ſaint exercice qui vous eſt ordonné de Dieu, et comme un moyen de ſalut. Offrez le à Dieu le matin, et quand vous le commencez, priez le Seigneur*

qu'il le béniſſe, et qu'il le faſſe réuſſir à ſa gloire. Pendant vos occupations, entretenez votre eſprit de ſaintes penſées en élevant ſouvent votre cœur à Dieu, afin que votre travail ne ſoit pas ſans mérite. Faites ce qui vous eſt commandé; et occupez-vous, ſelon la volonté de ceux qui ont l'autorité ſur vous. Chantez dans le travail, ſelon l'avis de S. Paul, les louanges de Dieu, et quelques cantiques édifiants, et n'y chantez jamais de chanſons profanes et dangereuſes.

CHAPITRE XXXII.

Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.

UN moyen des plus pernicieux dont l'ennemi du ſalut ſe ſert pour perdre les ames, c'eſt la honte de faire le bien. Il tâche de donner pour la vertu une honte qu'on ne doit avoir que pour le péché.

Pour réuſſir et faire tomber dans ce piège, le démon inſpire aux jeunes gens cette fauſſe idée, que la vertu eſt mépriſée, et qu'on ſe moquera d'eux, s'ils ſe donnent aux exercices de piété. Par cet artifice, il leur rend la vertu odieuſe

et étouffe en eux les désirs du salut. Quelquefois même cette honte criminelle gagne si puissamment leur esprit, qu'ils font gloire de leurs vices, et rougissent de n'être pas aussi méchans que les autres.

O combien d'ames le tentateur a-t'il perdues par cette funeste honte, et par la crainte du *qu'en dira-t-on?* Pour vous prémunir contre cet écueil, servez-vous des réflexions suivantes.

1. De quoi rougiriez-vous en servant Dieu? y a-t'il donc quelque chose de plus honorable que d'être à son service? L'on tient à honneur de servir un Prince de la terre, et vous rougiriez de servir le Roi du Ciel! quel étrange aveuglement! Mais prenez garde qu'on ne rougit que pour une chose qui est mauvaise et indigne de soi; de manière que si vous rougissez de la vertu, vous la regardez donc comme mauvaise, comme indécente ou indigne de vous: quel renversement d'esprit!

2. Devant qui rougissez-vous? ce n'est que devant les méchans et les mondains. Mais les discours des insensés, et les railleries de ceux qui ont l'esprit gâté, doivent-ils vous empêcher de plaire à Dieu? Ne savez-vous pas

qu'ils n'ont point d'autres règles de leur jugement, que leurs aveugles inclinations ? S'ils vous mépriſent, c'eſt parce qu'ils haïſſent la vertu ; *car le ſervice de Dieu eſt en exécration au pécheur*, dit le Sage, *les inſenſés déteſtent ceux qui marchent dans le chemin de la vertu et qui craignent Dieu.* Devez-vous vous mettre en peine de ce que penſeroient de vous les inſenſés et les libertins ?

3. Que ſi l'eſtime du monde vous touche, que ne cherchez-vous l'eſtime des perſonnes ſages ? Vous ne devez pas, à la vérité, pratiquer la vertu pour vous procurer cette eſtime, ce ſeroit une vanité qui vous feroit perdre votre récompenſe. *Si je cherchois à plaire aux hommes*, diſoit S. Paul, *je ne ſerois pas ſerviteur de J. C.* Néanmoins le monde doit ſavoir que vous pratiquez la vertu, parce que vous devez édifier le monde. *Qu'on voye vos bonnes œuvres*, dit le Sauveur, *afin que votre Père céleſte en ſoit glorifié.* Avoir honte de faire le bien, c'eſt avoir honte d'appartenir à Jéſus-Chriſt.

4. Souvenez-vous de cette menace terrible du Fils de Dieu contre ceux qui rougiſſent de ſon ſervice. *Celui, qui*

rougira de moi et de mes maximes, je rougirai de lui au jour du Jugement, c'eſt à-dire, qu'il ne le reconnoîtra point pour un des ſes Elus.

Demandez à Dieu qu'il fortifie votre eſprit contre cette funeſte honte, et ce reſpect humain, qui n'eſt qu'une imagination des eſprits foibles. Accoutumez-vous à faire le bien avec liberté, ſans vous mettre en peine de ce que les autres diront. Mépriſez leurs mépris, moquez-vous de leurs moqueries, mettez-vous au-deſſus de tout, pour faire votre devoir, pour contenter Dieu, et vous ſauver. C'eſt une grande folie de préférer l'eſtime des hommes à votre ſalut, et de complaire à un petit nombre d'eſprits mal-faits, pour déplaire aux perſonnes ſages, aux Saints et à Dieu même. Peſez bien cette réflexion.

CHAPITRE XXXIII.

Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.

IL y a trois principaux artifices par leſquels le démon ſéduit les hommes et ſur-tout les jeunes gens, dans la tentation.

I. Le premier de ſes artifices ren-

ferme trois pièges. 1. Il empêche de connnoître la grandeur du mal qu'il veut faire commettre. 2. Il préſente à l'imagination la douceur du péché, et la fait voir toujours plus grande qu'elle n'eſt. 3. Il groſſit la difficulté d'y réſiſter et la fait regarder comme inſurmontable.

O que le tentateur eſt trompeur dans ces trois pièges! car, 1. le mal qui eſt dans le péché, eſt plus grand que tous les autres maux. 2. La douceur du péche n'eſt que d'un moment, elle eſt ſuivie de chagrins, de remords, et ſouvent de déſeſpoir. 3. La peine et la difficulté d'y réſiſter ne dure pas longtemps; et quand on les ſurmonte, elles ſont ſuivies de conſolation, elles font meriter le Ciel, et ſouvent nous délivrent de pluſieurs autres tentations.

Prenez donc garde de vous laiſſer aveugler par l'ennemi de votre ſalut. Quand il vous préſente une tentation; regardez auſſitôt le mal qu'il vous inſpire comme un grand malheur. Ne conſiderez pas le plaiſir qu'il vous offre, et qui paſſe comme une ombre; mais penſez au regret et aux remords qu'il vous laiſſera dans l'ame, et aux châtimens dont il ſera puni. Ne regardez

pas la peine et la difficulté d'y réſiſter, qui durent ſi peu ; mais la conſolation et le mérite qui vous en reſteront. Si vous agiſſez de la ſorte, la tentation ſe diſſipera, et votre cœur ſera en paix.

II. Second artifice. Le démon ſéduit les jeunes gens dans la tentation, en leur remettant cette penſée dans l'eſprit : *Je me confeſſerai de ce péché, j'en obtiendrai le pardon, et j'en ferai pénitence.* Avec cette aveugle préſomption, on ſe livre dans une fauſſe aſſurance au crime. Quoi donc, ſi vous penſiez que Dieu vous dût foudroyer après votre péché, vous ne le feriez pas ; et parce que vous eſpérez de lui le pardon, vous oſez l'offenſer ſans crainte ! Allez, malheureux, vous êtes donc méchans, parce que Dieu eſt bon ; vous l'offenſez, parce qu'il pardonne ; ô quelle impudence ! quelle témérité ! de quel châtiment ne doit pas être puni un tel outrage ?

La prière, la fréquentation des Sacremens, les avis d'un bon confeſſeur, vous préſerveront de tous ces pièges de l'ennemi.

eurs dans les tentations, c'est qu'après avoir succombé à une tentation, ils mettent bas les armes, et se laissent vaincre à toutes les autres tentations. O étrange aveuglement! pour avoir été une fois vaincu, se rendre entiérement à son ennemi! Après avoir reçu une plaie, vouloir être couvert de plusieurs autres! Après avoir perdu la grâce de Dieu, continuer à l'irriter en restant dans le péché, au lieu de l'appaiser promptement en retournant à lui!

Les Israélites s'étant assemblés contre la Tribu de Benjamin, quoiqu'ils fussent beaucoup plus forts en nombre, furent défaits à la première et à la seconde bataille, mais ils ne perdirent pas courage: ils vinrent devant le Tabernacle pleurer, jeuner, prier, et offrir des sacrifices: ils reprirent ensuite les armes et allèrent au combat, où ils remportèrent la victoire.

Comportez-vous de la sorte dans les tentations. Il ne faut pas perdre courage pour avoir été une fois vaincu, mais se relever promptement, recourir à Dieu, gémir sur votre chute et sur votre misère, implorer la miséricorde du Tout-Puissant, et le secours de sa grâce. Il faut que le regret d'avoir été

vaincu, vous excite à résister plus fortement dans la suite, et que vos chutes vous servent à vous tenir plus sur vos gardes, et à profiter de vos propres défauts.

EXEMPLE.

Saint Jérôme, que je vous donne ici pour modèle, a été attaqué plus fortement que vous ne le serez jamais; et c'est peut-être, celui de tous les serviteurs de Dieu, dont la jeunesse a été la plus éprouvée par les tentations.

Après avoir passé quelque temps dans le monde, il quitta le siècle, et alla à Jerusalem visiter les saints lieux; delà il se retira dans le désert, où il demeura quelques années. Pendant ce temps, malgré ses austérités, il fut agité de tentations d'impureté si fréquentes et si horribles, qu'il excite les larmes de ceux qui le lisent. Voici ce qu'il en dit lui meme en écrivant à Eustochie. « O combien de fois dans cette vaste « solitude, que les ardeurs du Soleil « rendent insupportable, les pensées « et les plaisirs de la volupté ont-ils « troublé et sali mon imagination? la « douleur et l'amertume dont mon ame « étoit remplie me faisoit chercher

" les lieux les plus écartés pour combattre mes tentations et pleurer mes " péchés. Mon corps déjà tout hideux " étoit couvert d'un cilice ; je ne ceſſois de verſer des larmes, et de gémir " la nuit et le jour. Je n'avois point " d'autre nourriture que celle des Solitaires de ce déſert, qui ne boivent " que de l'eau, et ne mangent que des " herbes crues, même dans leurs maladies. Dans ce déſert affreux, qui étoit comme une priſon où je m'étois " condamné moi-même pour éviter " l'enfer ; dans ce déſert, diſ-je, quoique je n'euſſe d'autre compagnie que " celle des ſcorpions et des bêtes ſauvages, ſouvent je me trouvois en penſée aux aſſemblées des Dames de " Rome. Les jeûnes me rendoit le viſage pâle et défiguré ; et mon eſprit " ne laiſſoit pas d'être brûlé de mauvais " déſirs. Dans un corps languiſſant, " et dans une chair qui étoit déjà morte " avant moi-même, je ſentois vivre et " brûler les flammes des plaiſirs impurs."

Voilà les tentations de ce grand Saint, et les aſſauts qu'il avoit à ſoutenir ; mais écoutez comme ce courageux Sol-

dat de J. C. s'est comporté dans ses combats,

" En ce déplorable état je me jettois " aux pieds de J. C. je les arrosois " de mes larmes, et je surmontois les " rébellions de la chair par des absti- " nences de plusieurs semaines, et il " m'est arrivé souvent, de passer des " jours et des nuits entières à crier et " à implorer l'assistance du Ciel, ne " cessant de prier et de frapper ma " poitrine, que je n'eûsse vu la tentation " et la tempête passées, et que Dieu " par sa grâce ne m'eût rendu le repos " et la tranquillité." Apprenez de là, jeunes gens, comme il faut combattre les tentations, et écoutez encore ce qui suit :

Et Dieu m'en est témoin, poursuit-il, *après avoir répandu beaucoup de larmes, après avoir prié long-temps, les yeux levés au Ciel, enfin je sentois un si doux repos dans l'ame, que souvent il me sembloit que j'étois en la compagnie des Anges.*

O quel exemple pour vous animer à résister aux tentations ! Il vous apprend trois choses. 1. Que vous ne devez pas vous étonner, de vous voir tenté, puisque ce grand Saint, nonobstant ses mortifications, a souffert des tentations si

violentes. 2. Il vous apprend comme il faut combattre les tentations : savoir, par la mortification, par la retraite, par les gémiſſemens et par la prière humble et conſtante. En troiſiême lieu, il vous apprend la joie et la conſolation que Dieu donne à ceux qui ont réſiſté à la tentation avec courage et avec perſévérance.

CHAPITRE XXXV.

Quelles maximes les Chrétiens doivent ſuivre dans la jeuneſſe, et en tout temps.

PRENEZ garde de vous laiſſer ſéduire l'eſprit par des maximes contraires à celles du ſalut.

Vous verrez dans Babylone, diſoit le Prophète Jérémie aux Juifs, *des idoles d'or et d'argent, qu'on porte pour inſpirer de la terreur aux hommes ; prenez garde de les adorer avec les autres. Quand vous verrez qu'on les adore de toute part, dites en votre cœur : O Seigneur ! c'eſt vous ſeul qu'il faut adorer.*

Je vous en dis de même. Vous verrez dans le monde des hommes qui adorent des idoles, c'eſt à dire, les plaiſirs, les richeſſes, les vanités, la chair et

la volupté. Vous verrez le vice honoré, la vertu raillée, la Religion même mepriſée; vous entendrez les maximes que le démon y a introduites: malheur à vous, ſi vous vous laiſſez ſéduire par l'exemple de la multitude!

Ayez toujours devant les yeux les maximes de J. C. et les vérités éternelles. Le monde ne veut pas les connoître ces grandes vérités; mais elles ne changeront pas pour cela. C'eſt ſur ces maximes et ſur ces vérités ſaintes que vous ſerez jugé. Penſez-y; imprimez-les dans votre eſprit; ayez y recours contre les exemples et les maximes du monde, et qu'elles vous ſervent de règle pour votre conduite. Voici les plus importantes, que je vous exhorte de lire ſouvent.

I.

Le péché eſt le plus grand de tous les maux.

La pieuſe Reine Blanche, Mère de St. Louis Roi de France, lui diſoit ſouvent lorſqu'il étoit jeune: *Mon fils, je vous aime avec tendreſſe, néanmoins j'aimerois mieux vous voir mort à mes pieds, que de vous voir commettre un ſeul péché mortel.*

Craignez le péché plus que tous

les maux de cette vie: craignez même les plus petits péchés, parce qu'un petit péché est toujours un grand mal. Tout péché offense et afflige Dieu.

Il est vrai que le péché véniel ne nous rend pas ennemis de Dieu, mais il affoiblit en nous son amour. Il n'ôte pas la grâce sanctifiante, mais il nous dispose à la perdre.

Le Saint Esprit nous avertit que *celui qui mépriſe les petites choſes*, c'est à dire, les plus légères, *tombera peu à peu*, dans les plus grandes. Corrigez-vous donc, autant que vous pourrez, des petites fautes, et vous n'en commettrez jamais de grandes.

II.

Il faut penſer ſouvent aux fins dernieres. UN moyen efficace, que le Saint Esprit nous donne pour éviter le péché, c'est de penser sérieusement à nos dernières fins: *En toutes vos actions ſouvenez-vous de vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais.* Ces fins dernières sont la mort, qui sera le terme de votre vie: le Jugement qui en sera la décision, le Paradis qui en sera la récompense, ou l'enfer qui en sera le châtiment.

Dites donc souvent dans votre cœur. 1. Je dois mourir et peut-être bientôt.

Que penſerai-je de mes péchés au moment de la mort? Que penſerai-je de mes plaiſirs honteux, de mes attaches criminelles aux créatures et aux biens de la terre, de ma vanité et de mon orgueil? Que voudrois-je alors avoir fait? Ah! qu'il eſt conſolant au lit de la mort, d'avoir paſſé ſa jeuneſſe et ſa vie dans l'innocence et dans la crainte de Dieu!

2. Je dois un jour être jugé par un Juge terrible, qui me voit, qui m'obſerve, qui me fera rendre compte de ma jeuneſſe, et de tous les inſtans de ma vie. Que lui répondrai-je, lorſqu'il me demandera compte du temps que j'ai perdu, de tant d'inſtructions et de lumières dont j'ai abuſé; de tant de jours paſſés dans le jeu et dans la débauche, dans la pareſſe et dans l'impureté, dans la galanterie et dans la déſobeiſſance, de tant d'heures employées à parer mon corps et à le ſatisfaire, de tant d'injuſtices et de larcins, de tant de rancunes et de juremens? Hélas! que penſerai-je de tout cela au Jugement de Dieu?

3. Il y a dans le Ciel une place qui m'eſt préparée; mais la gagnerai-je en vivant ſans amour de Dieu et ſans charité pour le prochain, ſans patience et ſans mortification, en vivant ſans piété

et sans pudeur ? A quoi penserai-je sur la terre, si je ne pense pas à vivre saintement, et à gagner le Ciel ? Si je le perds, tout sera perdu pour moi.

Après cette vie, qui finira bientôt pour moi, il y a une éternité qui ne finira jamais. Mais hélas ! où sera ma demeure dans cette éternité ? si elle est dans le Ciel, ce sera pour jamais.

Si je ne suis pas encore dans l'Enfer, c'est à Dieu seul que j'en suis redevable. Combien de fois l'ai-je mérité ? combien d'ames y sont condamnées, qui brûlent, qui souffrent des tourmens horribles, qui poussent des cris de rage dans le désespoir, et qui pleurent pour un péché mortel, tandis que je n'y suis pas encore, après avoir commis des péchés sans nombre ? Mon Dieu ! que deviendrai-je, si je ne me convertis pas !

Pensez à ces vérités, mon fils, et vous vous sauverez. Laissez faire les insensés, laissez rire les mondains, laissez parler et railler les libertins ; leur jour viendra, ou plutôt viendra le jour de Dieu qui les surprendra.

III.

La règle de mes actions doit être la Loi de Dieu, l'exemple et la Doctrine de Jésus-Christ, et non pas le monde.

C'est une maxime dans le siècle : qu'il faut faire comme les autres. On allégue pour raison de sa conduite, *que le monde agit ainsi ; que c'est la coutume ; que c'est la mode de vivre comme les autres vivent.* Cette maxime est fausse et pernicieuse. Le monde ne doit pas être notre règle, mais Dieu seul. Le monde est rempli d'erreurs, et nous trompe tous les jours sur l'affaire du salut. Dieu est la vérité même ; il ne peut nous tromper. Il nous a donné sa Loi pour nous conduire, son Eglise pour nous enseigner, la doctrine et les exemples de J. C. et des Saints pour nous éclairer. Voilà la règle et l'unique règle que nous devons suivre. *Nous ne nous égarerons jamais*, dit S. Jérôme, *en suivant celui qui a dit qu'il est la voie, la vérité et la vie. Celui qui suit sa Loi, ne se trompe point, et il se sauve. Celui qui suit une autre règle, s'égare et se perd.*

Exemple.

Dans le quatrième siècle, un jeune

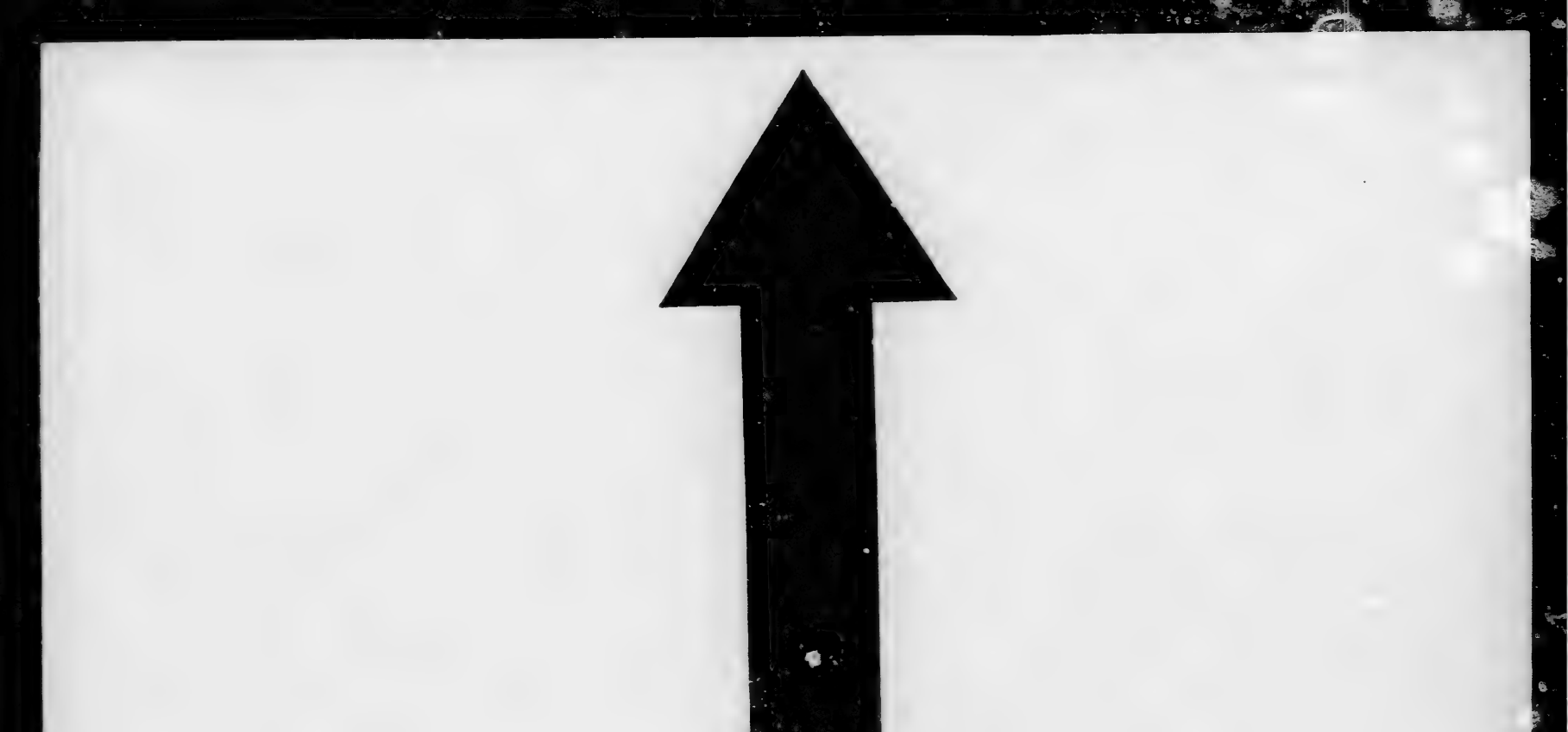
homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre par son exemple, de quoi est capable une ame remplie des grandes maximes de la Religion et du salut. Il fut confié dès son enfance, à un grand Seigneur, Officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jérusalem, il demanda permission d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethsémanie un tableau de l'Enfer, et fut saisi d'horreur, en voyant tout ce qui étoit représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il demanda à une Dame vénérable, qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices. Ce sont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes, pour avoir négligé les moyens de se sauver. Dositée lui demanda ce qu'il falloit faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables. *Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle ; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour, embrassa la pénitence, et passoit une grande partie du temps à la prière. Un

jeune seigneur, qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortifications et de prières ne convenoit point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires. Dositée connut le piège que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur; et craignant d'échapper le moment de la grâce qui l'éclaroit, il s'informa secrettement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit? On le conduisit à un fameux Monastère, et il fut presenté à l'Abbé qui donna commission à S. Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

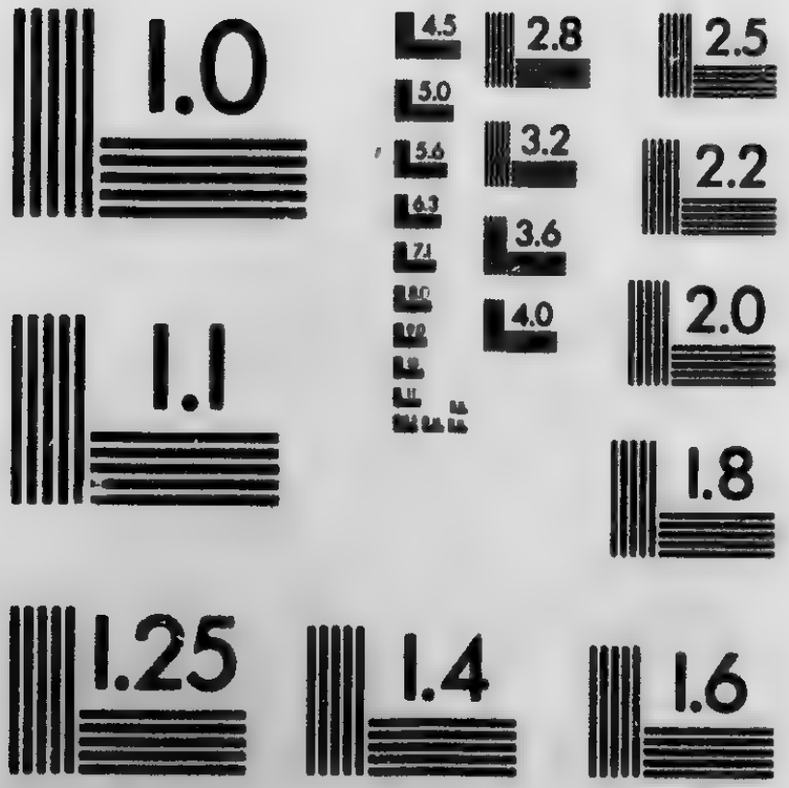
Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire: Mon Père, répondit Dositée, *c'est parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Eh! ne pouvez-vous pas, lui dit le Saint, vous sauver dans le monde? je le pourrois, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueils, occations et dangers: à peine Dieu y est il connu, je connois ma foiblesse; j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien ris-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 – 0300 – Phone
(716) 288 – 5989 – Fax

homme nommé Dositée, d'une naissance noble et illustre, nous montre par son exemple, de quoi est capable une ame remplie des grandes maximes de la Religion et du salut. Il fut confié dès son enfance, à un grand Seigneur, Officier de l'Empereur, qui l'éleva parmi les Pages. Dositée ne laissa pas de conserver son innocence parmi les dangers de la Cour. Ayant entendu parler de Jerusalem, il demanda permission d'y faire un voyage. Il vit au Bourg de Gethsémanie un tableau de l'Enfer, et fut saisi d'horreur, en voyant tout ce qui étoit représenté dans ce tableau. Comme il n'y comprenoit rien, il demanda à une Dame vénérable, qui se trouva auprès de lui, qui étoient ces malheureux à qui on faisoit souffrir de si grands supplices? Ce sont, lui répondit cette Dame, les réprouvés que Dieu punit par les flammes, pour avoir négligé les moyens de se sauver. Dositée lui demanda ce qu'il falloit faire pour se sauver, et pour n'être point du nombre de ces misérables. *Mortifiez-vous et priez*, lui dit-elle; et ensuite il ne la vit plus.

Le jeune Dositée dès ce même jour, embrassa la penitence, et passoit une grande partie du temps à la priere. Un

jeune seigneur, qui l'avoit accompagné dans son voyage, surpris de ce changement, lui dit qu'une vie de mortifications et de prières ne convenoit point à un jeune homme comme lui, et qu'elle n'étoit propre qu'à des Solitaires. Dositée connut le piège que le Démon lui tendoit par l'organe de ce jeune seigneur; et craignant d'échapper le moment de la grâce qui l'éclaroit, il s'informa secrettement comment vivoient les Solitaires, et où il en trouveroit? On le conduisit à un fameux Monastère, et il fut presenté à l'Abbé qui donna commission à S. Dorotée d'examiner la vocation de ce jeune homme.

Saint Dorotée lui ayant demandé pourquoi il vouloit embrasser la vie solitaire: Mon Père, répondit Dositée, *c'est parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Eh! ne pouvez-vous pas, lui dit le Saint, vous sauver dans le monde? je le pourrois, répondit Dositée, mais je crains d'y périr. Tout y est écueils, occasions et dangers: à peine Dieu y est il connu, je connois ma foiblesse; j'aime mieux quitter le monde, que d'être exposé à me perdre. Je ne veux rien ris-

quer dans une affaire de cette importance : *je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Mais, lui dit S. Dorotée, que pensera-t-on de vous à la Cour de l'Empereur, et quelles railleries ne fera-t'on pas de votre changement ? Je me soucie peu des discours du monde, reprit le jeune homme : *je veux me sauver* : tout le reste m'est indifférent. Mais quoi, lui dit encore St. Dorotée, aurez-vous donc le courage de quitter pour toujours des amis et des parens qui vous aiment avec tendresse ? Je les quitterai, répondit-il, parce que mon ame et mon Dieu me sont plus chers que tout l'univers. Mais mon cher ami, répliqua St. Dorotée, vous êtes jeune, vous avez été élevé dans les délices de la Cour, pourrez-vous supporter les austérités de la vie solitaire ? Mon cher Père, répondit Dositée avec une fermeté au-dessus de son âge, je le ferai avec la grâce du Seigneur ; je le ferai non seulement pendant une année, mais toute ma vie, (car, après tout, ma vie, quelque longue qu'elle puisse être, ne sera jamais si longue que l'éternité.) Je ferai même plus que tout cela, s'il le faut ; *parce que je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte.*

Esprit dans le Baptême, parce que nous y recevons la grâce sanctifiante, par laquelle il habite en nous. Mais dans la Confirmation, nous recevons le S. Esprit avec ses dons dans une grande plénitude.

Il y a sept dons du St. Esprit, les dons de Sagesse, d'Entendement, de Conseil, de Force, de Science, de Piété et de Crainte de Dieu. Tous ces dons surnaturels et divins vous sont nécessaires pour acquérir la vertu et la perfection convenable à votre état.

1. Le don de *Sagesse*, vous fera connoître les voies et les desseins de Dieu dans ses ouvrages, l'ordre qu'il a établi en toutes choses, pour les conduire à leur fin et à sa gloire. C'est cette Sagesse enfin qui nous fait agir par règle et par raison, et qui dispose tout avec ordre et avec mesure.

2. Le don *d'Entendement* élèvera votre esprit, vous fera comprendre, autant qu'il est nécessaire, les attributs de Dieu ses grandeurs et ses perfections ineffables; vous donnera l'intelligence des grands Mystères, et (selon qu'il sera convenable à votre état,) l'intelligence des divines Ecritures et des vérités révélées. Mais cette intelligence des vé-

rités s'acquiert beaucoup plus par l'humilité et par la soumission de l'esprit, que par l'étude. C'est pour cette raison que les ames simples et dociles ont souvent plus d'intelligence et de lumières dans les voies de Dieu, que plusieurs grands génies que Dieu abandonne à leur propre esprit en punition de leur orgueil. *Revelasti ea parvulis.*

3. Le don de *Conseil* vous donnera des lumières pour vous conduire avec précaution et avec prudence, pour démêler le pièges de l'ennemi; pour prévenir les dangers et les occasions; pour vous fixer dans vos doutes, dans vos scrupules, dans vos perplexités; pour vous éclairer dans le choix de votre vocation, pour vous apprendre à diriger les autres, et à vous conduire vous-même. Sans ce don de *Conseil*, on tombe dans l'illusion; on s'égare soi-même, et on conduit les autres dans l'égarement.

4. Le don de *Force* vous donnera la fermeté et le courage pour exécuter ce que Dieu demande de vous; pour surmonter les difficultés et les tentations, pour résister aux mauvais exemples, aux respects humains, aux sollicitations du monde, pour supporter vos peines et vos maux avec générosité et avec

grandeur d'ame ; pour mortifier votre corps et vaincre vos passions ; pour souffrir les railleries, les contradictions, les persécutions et la mort même, s'il le faut, à l'exemple des Martyrs. Sans ce don de *Force*, vous éprouverez les effets de votre foiblesse, et vous tomberez souvent.

5. Le don de *Science* vous fera comprendre le prix des choses de Dieu ; le prix des vertus et de la grâce ; le bonheur de ceux qui la possèdent, et le malheur de ceux qui la perdent. Il vous fera comprendre que les choses d'ici bas ne sont que vanité et néant, et que le le salut est la seule chose nécessaire. Sans cette *Science* salutaire, *l'homme est comme un animal qui ne comprend rien dans ce qui est de Dieu.* Cette Science est celle qu'on appelle la Science des Saints, qui leur donnoit de si grandes lumières dans les choses de Dieu. Science qui est au dessus de celle des Orateurs et des Philosophes ; et que Dieu communique aux esprits humbles et dociles. En effet, combien y a-t-il de simples Artisans et de pauvres villageoises, qui ont souvent plus de lumières dans les choses du salut et dans les voies de la sainteté, que plusieurs autres qui se croient éclairés.

6. Le don de *Piété* vous apprendra à considérer Dieu comme votre père; à lui rendre vos devoirs, à l'aimer et à l'honorer par toutes les pratiques que la Religion prescrit. Tous vous paroîtra grand et consolant dans le service d'un si bon Maître. La *Piété* vous fera regarder votre prochain dans Dieu, et Dieu dans votre prochain, dans vos parens, dans vos égaux, dans vos superieurs, Elle vous apprendra à considérer les événemens de la vie, les biens et les maux comme venant tous de la main de Dieu; à recevoir les uns avec reconnoissance, et les autres avec résignation pour son amour.

6. Le don de *Crainte de Dieu*, qui est comme la consommation des dons du S. Esprit, vous fera appréhender plus que toutes choses, de déplaire à Dieu. de l'offenser et de le perdre, il vous fera craindre de vous perdre vous-même, en perdant Dieu. Cette crainte vous retirera du péché, vous inspirera la constance, vous conservera dans l'amour de Dieu, et vous affermira dans sa sainte grâce, selon la parole de S. Paul: *c'est dans la crainte du Seigneur qu'on achève sa sanctification.*

II. Voilà les dons précieux que le

Saint-Esprit répand dans notre ame dans la Confirmation. O combien sont grands les avantages qu'on retire de ce Sacrement! et combien sont aveuglés ceux qui négligent de le recevoir, ou qui le reçoivent mal! et peut-on apporter trop de précautions pour se disposer à recevoir dignement et avec fruit un si grand Sacrement, qu'on ne reçoit qu'une seule fois dans la vie? Il vous est donc important de profiter des avis suivans.

1. Recevez le Sacrement de Confirmation en état de grâce, préparez-vous quelque tems auparavant par la prière, par de bonnes œuvres et par la confession. On ne peut trop déplorer la conduite des jeunes gens qui vont à la Confirmation sans une suffisante préparation; faut-il s'étonner, si, après avoir reçu ce Sacrement avec dissipation, on les voit si vuides de l'esprit de Dieu, et si remplis de l'esprit du monde?

2. Chaque année à la Pentecôte, consacrez-vous de nouveau au S. Esprit, pour ne rien faire qui le *contriste* en vous, et pour agir en tout selon ses saintes inclinations. Priez-le de ne vous pas abandonner, et de ne pas retirer de vous ses dons. Hélas! que deviendriez-vous

si Dieu retiroit de vous son esprit, et s'il vous abandonnoit à vous-même?

3. Ayez une singulière dévotion au S. Esprit; invoquez-le avant toutes vos actions. Vous ne pouvez rien faire pour le Ciel, pas même prononcer le nom de JESUS avec fruit, ni avoir une bonne pensée, sans le secours de ce divin Esprit.

4. Si vous avez eu le malheur de recevoir le sacrement de Confirmation sans disposition, ou de perdre la grâce que vous y avez reçue, gémissez-en avec amertume de cœur, et avec larmes. Priez humblement cet Esprit sanctificateur, de produire dans votre cœur cette grâce sanctifiante que vous n'avez pas reçue, ou de la ressusciter, si vous l'avez perdue; et veillez sur vous pour la conserver.

CHAPITRE XXXVIII.

Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe, et de la manière de l'entendre.

I. NOS Eglises sont la Maison de Dieu; et sa demeure parmi les hommes. On n'entre qu'en tremblant dans le Palais des Rois; on ose même

à peine y parler sans nécessité. Dans quel respect ne devez-vous donc pas être dans la maison de Dieu? Quel crime ne commettent pas ceux qui la profanent par des contenances mondaines, par des ris scandaleux, par des regards curieux et criminels; qui n'y viennent que pour parler, pour se faire voir et dissiper les autres? De telles profanations, dit S. Jean Chrisostôme, méritent que la foudre écrase ces impies qui osent insulter à Dieu même, jusques dans sa maison.

Tout ce que vous voyez dans l'Eglise, inspire la sainteté et la vénération. l'Eau bénite doit vous faire souvenir qu'en entrant dans l'Eglise, vous devez tâcher de purifier votre ame, et prier le Seigneur de la laver de ses souillures. Les Confessionnaux nous avertissent que le lieu saint est un lieu d'expiation, où vous ne devriez entrer que pour pleurer vos crimes. Les tombes vous font souvenir des défunts qui vous ont précédé, et qui vous demandent dans ce saint lieu le secours de vos prières. Les tableaux des Saints vous font souvenir de ces grands serviteurs de Dieu, qui louent le Très-Haut dans le Ciel, après l'avoir

servi et loué sur la Terre. Le sacré Tabernacle vous fait souvenir que J. C. y est comme dans son Trône, qu'il est votre Dieu et votre Juge.

Comment osez-vous vous dissiper à la vue de tant d'objets si saints ? Quelle honte de voir que les Payens et les Turcs ont plus de respect dans leurs Temples, que les Chrétiens n'en ont dans les Eglises du vrai Dieu ! on ne connoit qu'une personne a de la religion et de la vertu, que lorsqu'elle est respectueuse et modeste à l'Eglise. On peut dire au contraire, que ceux qui y sont sans respect, sont des impies ; qu'ils ont peu de religion et peu de foi.

II. C'est sur tout pendant la sainte Messe, qu'on doit être pénetré de respect, dans le lieu saint. La Messe est de tous les actes de religion, le plus auguste et le plus saint. C'est un sacrifice où J. C. s'immole à son Père. C'est le même sacrifice du Corps et du Sang du Rédempteur, qui a été offert sur le Calvaire, avec cette différence que le sacrifice offert sur la Croix fut sanglant, et que celui de la Messe ne l'est pas. Vous devez donc assister à la sainte Messe, comme vous eussiez assisté avec la sainte Vierge sur le Calvaire, à la

mort de J. C.; vous devez unir vos dispositions à celles qu'avoit cette sainte Mère, lorsqu'on sacrifioit son Fils, et mêler vos adorations avec celles des Anges, qui adorent ce Dieu immolé sur l'Autel: ou plutôt vous devez unir vos intentions à celles de J. C. même, et vous sacrifier intérieurement pour celui qui se sacrifie pour vous.

Or, J. C. offre sur l'Autel le Sacrifice de son Corps et de son sang pour quatre fins. 1. Pour rendre hommage à Dieu son Père; et c'est pour cela que la Messe est un sacrifice *d'Holocauste*. 2. J. C. s'offre à la Messe en sacrifice, pour demander pardon à son Père pour nous: et c'est pour cela que la Messe est apellée un Sacrifice *Propitiatoire*. 3. J. C. offre ce sacrifice adorable, pour demander à son Père les grâces qui nous sont necessaires, c'est pourquoi il est appellé un sacrifice *Impétratoire*. 4. Enfin il s'offre en sacrifice pour remercier Dieu son Père pour nous de ses faveurs et de ses grâces; c'est pour cela que la Messe est appellée Sacrifice *Eucharistique*, c'est-à-dire, un Sacrifice d'actions de grâces. Proposez-vous ces

quatre fins, quand vous entendez la Messe.

III. Pour en venir à la pratique, voici la méthode que vous pouvez suivre.

1°. Depuis le commencement de la Messe jusqu'à l'Evangile, humiliez-vous devant Dieu dans un profond respect. Couvert de confusion à la vue de vos péchés, vous lui demanderez humblement pardon, à l'exemple du Prêtre, qui fait publiquement un aveu de ses fautes aux pieds de l'Autel. Dites avec le Prêtre : J'avoue mes fautes, Seigneur, et j'implore votre miséricorde, parce que j'ai péché sans nombre par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, &c.

2°. Depuis l'Evangile jusqu'à l'Elévation de la sainte Hostie, entrez dans des sentimens de foi pour adorer la suprême Majesté du Très-Haut. A ces paroles du Prêtre *Sursùm corda*, élevez votre cœur et votre esprit jusqu'au Trône de Dieu pour adorer par J. C. ses grandeurs, avec les Anges et les Dominations du Ciel qui l'adorent sans cesse.

3°. Depuis l'Elévation jusqu'à la Communion du Prêtre, après vous être uni à J. C. par la plus vive foi, et par

l'amour le plus ardent, demandez-lui, par son Sang qu'il offre sur l'Autel, les grâces dont vous avez besoin. Priez-le avec instance, et pour vous, et pour les autres, pour vos parens, pour vos ennemis. Offrez-lui vos peines, vos cr[illegible], vos actions, votre cœur.

4°. A la communion du Prêtre, faites la Communion spirituelle, en désirant de vous unir à J. C. Employez ensuite le reste de la Messe à remercier le Seigneur de ses bienfaits. N'oubliez pas, en recevant la bénédiction du Prêtre, de demander en même temps à J. C. sa bénédiction, avec la grâce de lui être fidèle pendant la journée.

O que de grâces ne recevriez-vous pas, si vous vous appliquiez à entendre la sainte Messe dans ces dispositions! Malheur à ceux qui assistent sans respect à un si saint et redoutable Mystère, et qui profanent la Maison de Dieu par leurs dissipations et par leurs impiétés.

EXEMPLE.

L'Ecriture Sainte nous apprend qu'Héliodore, un des premiers Officiers du Roi d'Asie, entrant fièrement dans le Temple de Jérusalem avec une troupe de Soldats, ils tombèrent subitement par terre saisis de frayeur et qu'Héliodore

fut dans le même tems battu de verges si cruellement par deux Anges, qu'ils l'auroient fait mourir sous les coups, si le Grand-Prêtre Onias par ses prières n'eût intercédé pour lui. O si Dieu par sa bonté ne l'empêchoit! combien de fois les Anges qui adorent J. C. dans les Temples, frapperoient-ils de mort tant d'impies, qui y entrent avec dissipation, qui y sont sans respect, qui y scandalisent les Fidèles! *Dieu lui-même* dit Saint Paul, *perdra un jour ces malheureux qui violent le Temple du Seigneur.*

AUTRE EXEMPLE.

Le Sauveur n'a jamais fait éclater son zèle avec plus de force, que contre les profanateurs de la Maison de Dieu. S. Ambroise Evêque et Pasteur de la Ville de Milan, fut animé de ce saint zèle, lorsque voyant une Dame parée avec vanité entrer dans l'Eglise, il lui dit: *Où allez-vous?* Je vais, répondit-elle, dans le Temple du Seigneur. *On diroit bien plutôt*, repliqua le S. Pasteur, *que vous allez à la danse, ou au spectacle. Retirez-vous: allez pleurer vos péchés en secret, et ne venez pas insulter publiquement à Dieu jusques dans sa maison par votre faste et par votre vanité.*

On ne devroit entrer à l'Eglise qu'en tremblant, pour pleurer ses fautes, et y adorer Dieu. Le Seigneur avoit commandé aux Juifs de n'entrer dans son Temple, qu'avec crainte : *Tremblez dans mon Sanctuaire.* Et aujourd'hui on voit des jeunes gens, de fiers mondains, des filles volages, entrer dans le lieu saint avec impudence pendant les divins Mystères. O mon Dieu ! quelle horreur!

CHAPITRE XXXIX.

De la Dévotion à N. Seigneur J. C. et de la Visite du Très-Saint Sacrement.

I. LE premier et principal objet de la Religion, c'est J. C. ; parce que c'est par lui que nous devons rendre à Dieu nos hommages, et parce qu'il est Dieu lui-même. La dévotion à la Mère de Dieu, aux Anges, aux Saints, est une dévotion sainte et nécessaire : mais la dévotion à J. C. est autant élevée au-dessus des toutes les autres dévotions, que Dieu est élevé au dessus de toute pure créature, parce que J. C. étant Dieu, il mérite plus d'honneur, de respect, de confiance et d'amour, que la Ste Vierge et que tous les Saints ensemble.

Outre la Communion et la ſainte Meſſe, dont nous avons parlé ci-devant, n'oubliez pas un autre devoir que la Religion doit vous inſpirer envers J. C. qui eſt de le viſiter ſouvent dans l'auguſte Sacrement de l'Autel. On va en voyage viſiter les Reliques et les Tombeaux des Saints, et les lieux où la Mère de Dieu eſt ſpécialement honorée, pour obtenir quelques grâces du Ciel; combien plus doit-on avoir d'empreſſement pour aller viſiter J. C. le Saint des Saints, et l'auteur de toutes les grâces? Quelle honte pour des Chrétiens, qu'un devoir ſi ſaint et ſi légitime, ſoit négligé! les Palais des Princes ſont remplis de Courtiſans; et les Egliſes, les Palais de J. C. ſont déſerts et abandonnés. Les Rois ſont environnés d'Officiers et de Gardes qui leur font hommage; et on laiſſe ſeul J. C. le Roi des Rois. On voit dans la maiſon des Juges une foule d'humbles Supplians, ſolliciter des affaires temporelles; et preſque perſonne ne vient auprès de J. C. le Juge Souverain, pour le ſupplier, et ſolliciter l'affaire du Salut.

Que remporte-t'on de ſes aſſiduités auprès des grands du monde et des Seigneurs de la terre? On n'en rem-

porte souvent que des rebuts ; mais J. C. ne rebute personne ; sa Maison et son cœur sont ouverts à tous ; il reçoit même avec bonté les grands pécheurs qui viennent s'humilier devant lui. *Venez à moi*, dit-il, *vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* O mon fils ! que de grâces, que de consolations et que de force ne recevriez-vous pas, si vous alliez souvent visiter ce divin Sauveur, dans son Sacrement d'amour ? Jamais vous ne sortiriez de sa présence, sans recevoir quelques faveurs, et quelques nouvelles grâces.

Allez tous les jours lui rendre vos respects, si vous le pouvez : allez-y du moins les dimanches et les fêtes. Pourriez-vous passer plus utilement ces saints jours, que d'en passer une partie aux pieds de votre Sauveur ? N'est-il pas juste d'aller, au moins le dimanche, pleurer devant lui les péchés que vous avez faits pendant la semaine, et de lui demander la grâce de passer plus saintement la semaine suivante ? Vous allez voir vos amis, pour vous renouveller dans leur amitié, seroit-ce trop d'aller une fois chaque semaine renouveller à J. C. votre amour et votre attachement pour lui ?

Allez sur-tout lui rendre vos hommages et le visiter, les jours que vous savez qu'il est grièvement offensé ; dans les temps où il y a quelques scandales, quelques assemblées de débauches, de danses et de libertinage. Seroit-il possible que, tandis que les mondains se livrent au crime et à la dissolution, J. C. n'aura point de zélés serviteurs, ni de servantes fidelles qui le dédommagent des outrages qu'on commet contre lui ? Puisque vous savez qu'il est offensé, représentez-vous qu'il vous dit ces paroles qu'il adressoit à ses plus fidèles disciples : *Eh quoi ! voulez-vous aussi m'abandonner comme les autres?* Le Saint-Esprit fait l'éloge du jeune Tobie, qui ne se trouvoit jamais dans les divertissemens puériles de la jeunesse, et qui alloit au Temple adorer son Dieu, pendant que les autres alloient dans les assemblées des impies.

II. Le Démon fera ses efforts pour vous éloigner d'une si sainte pratique. Il vous inspirera qu'il faut faire comme les autres ; que vous perdez le temps dans ces visites, que vous n'y avez que des distractions et de l'ennui. Ah ! mon fils, prenez garde d'écouter le tentateur.

Ne vous rebutez pas, quoique vous

sentiez des sechereſſes et de l'ennui dans les visites que vous faites à N. S. Perſévérez avec courage ; ces visites saintes qui vous paroiſſent ſi inſipides et ſi longues deviendront dans la ſuite douces et agréables. Si vous les continuez, vous éprouverez que les heures paſſées aux pieds de J. C. ne vous ſembleront que des momens, et qu'elles ſeront pour vous une ſource de bénédictions et de grâces. Si vous n'avez pas le temps de faire de longues visites au S. Sacrement, faites les courtes, mais affectueuſes et ferventes.

Allez ſur-tout à J. C. lorſque vous avez des chagrins, des embarras, des inquiétudes, des tentations extraordinaires, des affaires difficiles. Vous trouverez auprès de ce divin Sauveur des lumières, de la force et de la conſolation.

Les visites que vous faites à J. C. doivent être réglées par la prudence ou par l'obéiſſance. Ce n'eſt plus une dévotion louable, lorſqu'elle empêche ce que vous devez à votre famille, à vos emplois, ou à vos maîtres. Il n'eſt pas temps d'être à l'Egliſe, quand il faut être au travail, ou à ſon ménage,

ou à l'étude. Votre dévotion doit céder ici à l'obéissance, et aux devoirs de justice et de charité.

CHAPITRE XL.

De quoi il faut s'occuper quand on visite le Saint Sacrement de l'Autel.

I. JE ne sais, disent plusieurs, de quoi m'occuper, ni ce que je dois dire à Dieu dans les visites que je fais à J. C. Eh! vous avez tant de choses à lui dire! N'avez-vous point de vertus à demander, de vices à extirper, de péchés à effacer? Vous n'avez ni humilité, ni patience, ni charité. Vous avez des passions, des habitudes, des attaches aux créatures. Vous avez des infirmités, des embarras, des inquiétudes. Vous avez des parens, des supérieurs, peut-être des ennemis. Voilà la matière de vos entretiens avec J. C., c'est-à-dire, que dans les visites que vous lui rendez, vous devez prier pour vous, prier pour les autres, et lui rendre vos hommages.

1. Pour vous; exposez-lui les misères de votre cœur, les plaies de votre ame, et vos péchés; dites-lui avec confiance et avec simplicité: *Ah, Seigneur! si vous voulez, vous pouvez me guérir.* Repré-

ſentez-lui vos habitudes vicieuſes, vos tentations et vos dangers, votre attache aux biens et aux plaiſirs, qui damnent tant d'ames. *O Jéſus ! vous voyez ma foibleſſe, mes attaches, et la corruption de mon cœur ; ſoutenez-moi dans votre crainte ; ſans votre ſecours, je ſuis perdu.* Faites-lui le ſacrifice de vos chagrins et de vos diſgrâces, de vos peines et de vos maladies : *Vous êtes, ô mon Sauveur ! le Dieu de toute conſolation : vous voulez que je ſouffre, je me ſoumets à vos ordres : votre adorable volonté ſoit faite, et non pas la mienne!*

Ne manquez pas, jeunes gens, de demander ſouvent à J. C. les vertus convenables à votre âge, l'obéiſſance, l'humilité, la chaſteté, la grâce de conſerver l'innocence de votre cœur, la grâce de ne jamais offenſer Dieu mortellement, et ſur tout la grâce de connoître votre vocation. Ce dernier avis eſt très important.

2. Dans les viſites qu'on fait au S. Sacrement, il faut prier auſſi pour les autres. Si vous avez une famille, recommandez-la à *J. C. Ne permettez pas ô Jeſus! que ces enfans que vous m'avez donnés, ſoient vos ennemis. Faites, ô mon*

Dieu, que jamais ils ne vous offensent, qu'ils ne soient pas réprouvés et séparés de vous dans l'éternité.

Si vous avez des ennemis qui vous aient fait tort, qui vous aient maltraité, ou parlé mal de vous, regardez-les dans le cœur de Jésus qui les aime. Priez pour eux, pardonnez-leur de bon cœur pour son amour, et le suppliez de vous pardonner de même.

Dans ces heureux momens, que vous passerez aux pieds de J. C. adressez-lui vos prières pour la Sainte Eglise Romaine, pour N. S. Père le Pape, pour les prélats, pour tous ceux qui travaillent au salut des ames, pour votre Pasteur, pour votre Père et votre Mère. Souvenez-vous de prier pour le Roi, pour la paix entre les Princes Chrétiens, pour vos maîtres et pour vos domestiques. Priez sur-tout pour la conversion de tant de Pécheurs qui vivent dans l'aveuglement et dans le crime, n'oubliez pas les défunts.

Au reste, quand on aime J. C. on trouve assez de sujets pour s'entretenir avec lui. Si néanmoins vous vous trouvez dans la sécheresse, si votre esprit ne vous fournit rien pour dire à N. S. ne vous rebutez pas, tenez-vous en sa

présence avec humilité. Quoique vous ne lui disiez rien, il voit le fond de votre cœur, il sait pourquoi vous êtes là, c'est assez. Les amis, quand ils sont ensemble, ne parlent pas toujours. Si vous ne pouvez parler à J. C. écoutez du moins dans le fond du cœur ce qu'il veut vous dire. Et lorsque dans la sécheresse de votre esprit, il vous semble que vous ne pouvez lui rien dire, contentez-vous de faire la prière du pauvre Publicain : *Seigneur, je suis un grand pécheur, ayez pitié de moi.* Une courte affection, un seul acte souvent répété, est une excellente prière. Les rebuts et les ennuis qu'on trouve dans la visite du Saint Sacrement et dans l'Oraison sont ordinairement un artifice du Démon, et quelquefois une punition de nos infidélités : mais quand on les supporte avec humilité, loin d'ôter le mérite de cette sainte action, ils servent à l'augmenter.

Avant que de finir, demandez à J. C. sa bénédiction, en disant ces paroles de l'Ecriture : *Je ne vous quitterai point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction.*

CHAPITRE XLI.

Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.

I. LORSQUE les Juifs se révoltèrent contre les ordres du prophète Samuel, ce saint homme gémissant amèrement devant Dieu sur leur aveuglement: *Prophète*, lui dit le Seigneur, *ce n'est pas toi qu'ils ont outragé, mais c'est moi-même qu'ils ont rejeté.* C'est donc outrager Dieu, que de manquer de respect aux Prêtres et aux Pasteurs. C'est à eux que le Seigneur a dit: *Celui qui vous méprise me méprise.*

Et pourquoi? parceque, dit S. Jean Chrysôstome, *les Prêtres appartiennent spécialement à Dieu, ils sont ses Lieutenans et ses Ministres.* J. C. est le Pasteur par excellence; le Docteur, l'Evêque et le Sanctificateur de nos ames, il est le Souverain Sanctificateur, et le Prêtre Eternel. Les Prêtres participent à cette dignité, et au Sacerdoce de J. C. Ils ont le pouvoir de sanctifier les ames par les Sacremens, de remettre les péchés, de chasser les démons, d'offrir le Sacrifice et de faire descendre le Roi du Ciel sur l'Autel: pouvoir qui est audessus de celui des Anges mêmes.

Les Prêtres ont encore reçu de Dieu le pouvoir d'instruire et d'enseigner les peuples et les Rois. *Nous sommes*, disoit S. Paul, *les Ambassadeurs de J. C. et c'est Dieu qui exhorte et qui parle par notre bouche.*

Comprenez donc quel outrage vous faites à Dieu, lorsque vous méprisez ceux qu'il a lui-même honoré de tant de privilèges. *Humiliez votre tête devant les Grands du monde*, dit l'Ecriture; *mais humiliez votre ame devant un Prêtre.* Eccl. 4.

Cependant quel respect a-t'on aujourd'hui pour eux? Ils sont méprisés et haïs; et souvent, c'est parce-qu'ils font leur devoir. Dans les compagnies, dans les familles, dans les libelles, on en parle, on en murmure, on relève comme des crimes leurs moindres imperfections; on empoisonne même quelquefois jusqu'à leurs intentions les plus droites. " Chrétiens ingrats! *s'écrie S. Jean* " *Chrisostôme*, est-ce-là la reconnoissance des services qu'ils vous rendent? " N'est-ce pas par les mains des Prêtres " que vous recevez la rémission de vos " péchés, la réconciliation avec Dieu? " Ne sont-ce pas les Prêtres qui offrent " pour vous le Sacrifice, qui vous don-

« nent le Corps et le Sang de J. C. qui « vous inſtruiſent, qui rompent à vos « enfans le pain de la divine parole, qui « vous annoncent le Royaume de Dieu, « qui prient pour vous, et qui vous ou- « vrent le Ciel ?

II. S'il arrivoit qu'un Prêtre et autres perſonnes conſacrées à Dieu ne vécuſſent pas ſaintement, et menâſſent une vie mondaine, malheur à eux ; ils ſeront ſévèrement jugés et ſévèrement punis de Dieu ; mais, nonobſtant cela, il ne vous eſt pas permis de les mépriſer ; vous devez au contraire cacher leurs défauts, et n'en point parler. J. C. ne nous en a-t'il pas donné l'exemple ?

Il connoiſſoit les mauvais deſſeins de Judas ; cependant il l'honora toujours ; et dans le temps même que ce perfide le trahiſſoit, J. C. l'embraſſa, l'appella du nom d'*Ami*, et tout cela, dit S. Ambroiſe, pour marquer le reſpect que J. C. avoit pour le ſacré caractère de Prêtre et d'Apôtre, dont Judas étoit honoré.

Quoique les Prêtres ſoient hommes comme les autres, ils ſont cependant élevés audeſſus des autres par leur dignité et par le caractère qui les conſacrent à Dieu. La vie d'un Prêtre et des per-

sonnes consacrées à Dieu, doit être toute sainte ; mais quand même un Prêtre ne seroit pas saint, et qu'il seroit aussi indigne que Judas, il ne laisse pas d'être toujours un ministre du Seigneur ; et si vous touchez à son honneur, à ses droits légitimes, à son ministère, ou à sa personne, Dieu est sensiblement offensé. *Quiconque touche à mes Prêtres*, dit le Seigneur, *il me touche à la prunelle de l'oeil.* C'est pour cela que Dieu si souvent punit exemplairement le mépris qu'on fait d'eux.

III. Le mépris du Sacerdoce conduit au plus grand libertinage, au mépris de la Religion, à l'hérésie et à l'athéisme. Il n'y a ordinairement que des orgueilleux et des gens vicieux qui méprisent les Ministres de Dieu.

La plus horrible punition que Dieu exerce sur ceux qui se moquent de ses Ministres, et qui méprisent les Prêtres et les Pasteurs, c'est de les abandonner à leur aveuglement et à leur sens réprouvé ; et de permettre par un redoutable effet de sa justice, qu'ils meurent sans Sacremens et sans secours. Il est juste qu'ils soient délaissés à la mort, de ceux qu'ils ont mépriſés pendant la vie.

Ayez donc toujours un grand respect pour les personnes consacrées à Dieu, et sur-tout pour vos pasteurs. - Vous en avez besoin pendant votre vie ; vous en aurez besoin à votre mort. Evitez ce qu'ils vous défendent ; faites ce qu'ils vous conseillent ; croyez ce qu'ils vous enseignent. Si, par malheur, un Pasteur étoit suspect dans sa doctrine, s'il n'étoit pas uni au chef de l'Eglise Romaine, alors il ne mériteroit plus votre confiance.

EXEMPLE.

Instruisez-vous par les exemples suivans du respect qui est dû aux Prêtres et aux personnes sacrées. Marie sœur de Moyse, ayant murmuré contre son frère, en disant : *Qu'avons nous besoin que Moyse nous prêche ? N'en savons-nous pas autant que lui ? Ne diroit-on pas qu'il n'y a que lui qui sache les vérités et les secrets de Dieu ?* Moyse souffrit avec patience cette insulte, mais Dieu la vengea d'une manière exemplaire. Marie, en punition de sa témérité, fut subitement frappée d'une lèpre, dont elle seroit morte, si Moyse n'eut prié pour elle. Dieu, en considération de Moyse son fidèle Ministre, la guérit, et lui pardonna, mais à condition qu'elle seroit séparée du

peuple, et comme excommuniée, pendant sept jours, pour pleurer et faire pénitence de sa faute. Apprenez de cet exemple mémorable, ce que méritent ceux qui se moquent si souvent des Prêtres du Seigneur, et des Ministres de sa parole.

AUTRE EXEMPLE.

Le Roi Osias fut si puissant, qu'il avoit une armée de plus de trois cens soixante et onze mille hommes. Il ne fut pas content de sa prospérité, il voulut encore s'élever jusqu'aux fonctions des Prêtres, et offrir l'encens sur l'Autel. Le Grand-Prêtre Azarias l'en reprit, et lui dit: *Prince, il ne vous est pas permis d'entreprendre ainsi sur l'office et sur le droit des Prêtres qui sont consacrés à ce ministère.* Le Roi voulut lui résister, et le menaça, mais dans le moment Dieu le punit, et le couvrit d'une lèpre honteuse qui lui dura jusqu'à la fin de sa vie. Si Dieu traite ainsi un puissant Roi qui résiste aux Prêtres, comment traitera-t'il les particuliers qui les méprisent.

AUTRE EXEMPLE.

Nous lisons dans l'Histoire des Juifs, qu'Alexandre le Grand, un des plus fiers et des plus puissans Rois qui aient jamais été, allant contre Jérusalem avec

ſon armée pour en maſſacrer les Prêtres, et détruire cette ville, le Grand-Prêtre Jaddus alla au-devant lui, revêtu de tous les ornemens de ſa Dignité. Auſſitôt qu'Alexandre le vit, qu'il ſut qu'il étoit le Prêtre du vrai Dieu, il fut pénétré d'un ſi profond reſpect, qu'il mit pied à terre ; ſe proſterna devant le Prêtre Jaddus, comme s'il l'eût adoré, et lui accorda tout ce qu'il lui demandoit. On fut étonné de voir qu'Alexandre, qui lui-même ſe faiſoit adorer comme un Dieu, s'abaiſſât ſi profondément devant un homme qu'il avoit réſolu de faire mourir. Parménion ſon Favori lui en ayant demandé la cauſe : *Ah !* s'écria Alexandre, *ce n'eſt pas Jaddus que j'ai adoré, mais c'eſt le vrai Dieu dont il eſt le Prêtre ; je reconnois et j'adore le Dieu Éternel dans la perſonne de ſon Miniſtre, et je lui rends cet honneur comme à Dieu même.* Que diront à cet exemple certains Grands du monde, qui ont ſi peu de reſpect pour l'Egliſe, et pour les Miniſtres du Très-Haut ?

AUTRE EXEMPLE,

Je rapporterai encore ici d'autres exemples tirés de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. L'Empereur Conſtantin diſoit ſouvent, que s'il voyoit un Prêtre, ou une autre

personne sacrée, tomber dans une faute, loin de la découvrir, ou d'en parler, il iroit lui-même, le couvrir de son manteau Imperial pour la cacher. Il avoit une grande raison de penser ainsi, parce que les libertins se servent des fautes des Prêtres pour s'autoriser dans le vice, et en publient ordinairement plus qu'il n'y en a; et ces libertins s'en servent pour décrier la Religion et l'Eglise de J. C. qui en est innocente. C'est en décriant les personnes sacrées et les Pasteurs, que l'Héresie fait tant de progrès. *Dès qu'on s'en prend au Pasteur*, dit l'Evangile, *les brebis du troupeau seront bientôt dispersées.*

L'Empereur Théodose avoit rendu de grands services à la Religion, mais ayant eu le malheur de commettre un crime qui scandalisoit ses peuples, S. Ambroise son Pasteur et son Evêque, l'en reprit publiquement, et lui refusa l'entrée de l'Eglise. L'Empereur pour son excuse, allégua que David avoit commis un semblable crime, et qu'il en avoit obtenu le pardon : il est vrai, lui dit le Saint Pasteur, *mais puisque vous l'avez imité dans sa faute, imitez-le aussi dans sa pénitence.* Théodose, tout grand

Prince qu'il étoit, ſe ſoumit à cette ſévère correction de ſon Paſteur.

Après un tel exemple, ne doit-on pas s'étonner de voir des Chrétiens et de ſimples particuliers qui ſe choquent, lorſqu'un Paſteur a la charité de les avertir de leurs défauts, ou des déſordres de leurs familles, et qui oſent leur réſiſter en face? Gardez-vous bien, mon fils, de tomber dans ce déréglement; écoutez la voix d'un Paſteur, comme la voix de Dieu même. S'il vous reprend, il fait ſon devoir; ne regardez ni ſes défauts ni ſa naiſſance, ni ſa perſonne; mais regardez ſon caractère, ſa dignité et l'autorité que Dieu lui donne.

CHAPITRE XLII.

Des Jeux et des Divertiſſemens.

LA récréation eſt néceſſaire à ceux qui s'appliquent à un travail aſſidu, ou à une étude ſérieuſe; la récréation priſe dans un jeu honnête et dans un divertiſſement modéré, eſt plus convenable aux jeunes-gens, et plus proportionnée à leur âge. Le jeu et le divertiſſement ne ſont donc pas contraires à la vertu; mais, pour être innocens, ils doi-

vent avoir les conditions ſuivantes, qui regardent le temps, la manière, la ſubſtance, et la fin du jeu.

I. Quand au *Temps*, on y doit garder la modération. Si on emploie trop de temps à ſe divertir, ce n'eſt plus une récréation, mais une occupation. Or il eſt indigne de l'honnête homme et du Chrétien, de ſe faire une occupation du divertiſſement et du jeu. Ce ne ſeroit plus relâcher ſon eſprit, mais ſe diſſiper ; et loin qu'une telle récréation rende plus propre au travail, elle affoiblit les forces et nuit à la ſanté. N'employez jamais à vous divertir, le temps que vous devez donner à l'étude, au travail, aux affaires de votre état ; ni le temps que vous devez au ſoin de votre famille, aux Offices de la Paroiſſe et au Service de Dieu: ce ne ſeroit plus un divertiſſement, mais un déſordre.

N'eſt-ce pas en effet un grand déſordre et un ſcandale, de voir les jeunes gens ſe divertir, jouer, folâtrer, pendant que les autres ſont aſſemblés pour adorer Dieu, dans les Conférences de piété, dans les Congrégations et dans les Offices publics? De les voir, avec un eſprit prit diſſipé entrer dans le ſaint lieu, au

milieu d'un Office commencé, venir interrompre et troubler la piété des Fidèles ? Quelle attention et quelle dévotion peuvent-ils avoir dans ces saintes assemblées, en sortant étourdiment du jeu, l'esprit rempli de dez, de boules et de cartes ?

II. Quant à la *Manière* de jouer et de se divertir, il faut éviter deux choses: l'attache et le péché. 1. Il faut se divertir et jouer sans attache. Les jeunes gens se passionnent aisément pour le jeu, et cette passion est d'autant plus à craindre, que l'affection trop grande au jeu, les fait tomber dans l'excès, leur fait perdre le temps, les occupe, les fait penser continuellement aux moyens de se divertir. Cette attache les rend incapables d'une occupation utile et sérieuse. Les applique-t'on au travail, ils ont l'esprit au jeu.

1. Jouez donc sans attache, mais aussi sans péché. Ne vous livrez jamais en jouant, ni aux juremens, ni aux contestations, ni aux emportemens de colère; c'est la marque d'un esprit mal élevé. Evitez la fourberie et le mensonge, et ne trompez personne au jeu. Banniſſez de vos récréations et de vos divertiſſemens les paroles libres et à double sens,

les airs paſſionés et les chanſons obcènes, dont tout Chrétien a horreur, quand il a la crainte de Dieu.

III. Pour ce qui regarde la *ſubſtance* des divertiſſemens et des jeux, il faut faire attention à deux choſes. 1. Ne jouez jamais qu'à des jeux permis et innocens, et non point à des jeux défendus, à des jeux de haſard. Regardez comme des divertiſſemens pernicieux et défendus, certains jeux de main, avec des perſonnes de ſexe différent. Les bouffonneries et les badinages indécens qui ſe gliſſent dans ces ſortes de jeux avec le ſexe, ne ſont ni chaſtes, ni innocens, et ſont ſouvent très criminels. Une fille qui a de la modeſtie et de la crainte de Dieu, doit craindre de jouer avec des garçons, même à des jeux innocens. Nous ne liſons point dans l'Hiſtoire des ſiècles, que de ſaintes femmes et des filles chaſtes ſe ſoient fait une habitude de jouer avec des hommes.

2. Il eſt plus louable de jouer et de ſe divertir dans ſa famille, que dans les aſſemblées, parceque les aſſemblées des jeux ſont ordinairement dangereuſes. Une perſonne qui a de l'honneur, ne

se trouve point à jouer dans une assemblée où l'on admet toutes sortes de joueurs. Les assemblées nocturnes, où l'on joue en masque, sont des abominations que les loix condamnent, que la Religion réprouve, et qui devroient couvrir de confusion ceux qui s'y trouvent, s'il leur restoit encore quelque sentiment de Christianisme. Un Chrétien doit se divertir en Chrétien, et non pas en Payen.

IV. Quant au motif et *à la fin* du jeu, on ne doit jouer que pour une fin louable, pour relâcher l'esprit et soutenir sa santé, afin d'être plus en état de travailler, de remplir les devoirs de sa condition, et de servir Dieu: toute autre fin est blâmable. Jouer précisément et uniquement pour le plaisir de se divertir, c'est sensualité. Jouer par intérêt et pour gagner, c'est avarice et cupidité. Jouer pour se faire estimer, pour passer pour habile Joueur, c'est une sotte vanité. Jouer pour faire la débauche, c'est intempérance et scandale. Jouer, parce qu'on n'a rien à faire, et seulement pour passer le temps, c'est oisiveté et fainéantise. Qu'un homme est à plaindre, quand il n'a point d'autre occupation que le divertissement et le jeu! *Malheur à vous*, dit J. C., *qui riez*,

qui avez vos plaiſirs et votre conſolation ſur la terre.

Si vous jouez de l'argent, que ce ſoit en petite quantité, et ſeulement pour égayer le jeu; et jamais au prejudice de ce que vous devez aux Pauvres, et à votre famille. Et quand même vous ne feriez tort à perſonne, et que vous feriez riche, vous ne devez pas expoſer au jeu des ſommes conſidérables.

O que tous ces avis ſont importans! combien de gens ſont tombés dans le plus grand malheur pour les avoir négligés! prenez donc garde, jeunes gens, de ne jamais vous livrer au jeu avec attache. Cette paſſion vous feroit perdre tous ſentimens de Dieu, et vous entraîneroit dans de grands déſordres. Les querelles, les chagrins, les imprécations, les blaſphêmes, les larcins, les profanations des ſaints jours, et les duels mêmes, ſont les funeſtes ſuites des jeux immodérés.

Cette attache effrénée va juſqu'à l'aveuglement le plus profond. Un homme, par ſes divertiſſemens et ſes jeux, déſolera ſa famille, ruinera ſa femme et ſes enfans; et loin d'en être touché, il s'en fait un plaiſir. O Dieu! ſe faire un divertiſſement et un plaiſir de perdre

son ame, son honneur, son temps et ses biens; est-ce passion et aveuglement? Non, c'est quelque chose de pis; une fureur, une fascination, une espèce d'ensorcellement, qui possèdent par leur malice l'esprit des joueurs, et qui leur font regarder comme un divertissement innocent, une occupation et un excès, que tout homme raisonable regarde comme un crime.

Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme qui jouoit, s'étant emporté à des juremens et à des blasphêmes horribles, fut subitement emporté par le démon à la vue de ses compagnons.

CHAPITRE XLIII.

Des repas et de l'Intempérance.

IMITEZ les Saints, qui prenoient toujours leur nourriture dans la crainte du Seigneur. Souvenez-vous que Dieu est present à vos repas; et qu'il vous observe. Pour prendre ses repas saintement, il faut trois choses : bénir la nourriture qu'on doit prendre; manger et boire avec tempérance, remercier Dieu.

I. Il faut dire la bénédiction de la table. 1. Pour imiter le Sauveur qui en

prenant le pain dans la Cène, le bénit avec action de grâces. 2. Pour rendre la nourriture plus profitable. C'eſt en vain que vous mangez pour ſoutenir votre ſanté, ſi Dieu ne donne ſa bénédiction à votre nourriture. Il y a des perſonnes qui mangent peu, et ſe portent bien; d'autres mangent beaucoup, et ſe portent mal. Dieu bénit les alimens des uns, et ne bénit pas de même les alimens des autres.

II. On doit prendre ſes repas avec tempérance, et obſerver les règles ſuivantes. 1. Autant qu'on le peut, régler l'heure de ſes repas; et ne manger pas à toute heure, ſelon les caprices et la fantaiſie de ſon appétit. Les filles ſurtout ne doivent point s'accoutumer à rechercher à manger des friandiſes, ni manger à la dérobée et en cachette: Une fille ſujette à ſa bouche, fera bientôt ſujette à d'autres vices. La gourmandiſe et la vanité ſont deux écueils du ſexe.

2. Il ne faut pas rechercher la délicateſſe, mais ſe contenter de ce qu'on nous préſente. S'il n'eſt pas de notre goût, ſouvenons-nous du fiel que J. C. goûta ſur la Croix; et faiſons à ce Dieu pénitent, le ſacrifice de notre ſenſualité.

3. Il ne faut pas trop manger ; ce qui ne ſuffit pas à la gourmandiſe, peut ſuffire à la néceſſité. L'excès dans la nourriture, affoiblit les forces du corps et celles de l'eſprit ; ce qui a fait dire à un ancien ; *que la gourmandiſe en a fait plus mourir que la guerre.*

4. Il ne faut pas manger avec trop de précipitation et d'avidité. Cette voracité, en mangeant, eſt la marque d'une perſonne qui a peu d'éducation, et qui eſt immortifiée. Il faut ſuſpendre l'activité de ſon appétit, ſoit pour ſa propre ſanté, ſoit pour augmenter le mérite de cette action.

III. Pendant le repas, on doit s'occuper à de ſaintes penſées, et ne pas oublier l'ame en nourriſſant le corps. 1. Il faut de temps en temps élever ſon cœur à Dieu et ſe priver de quelque choſe par mortification. Si vous avez de quoi vous raſſaſier, penſez que vous ne l'avez pas mérité, et qu'il y a beaucoup de gens plus ſages que vous qui n'ont pas le néceſſaire.

2. Faites part à quelque pauvre voiſin, ou à quelque malade, du ſuperflu de votre table ; à l'exemple du Roi Saint Louis, qui faiſoit tous les jours ôter

quelques mets de ſa table pour l'envoyer aux pauvres.

3. Si vous avez peu, et ſi vous n'avez pas de quoi vous raſſaſier, il faut conſidérer que devant Dieu vous ne méritez que le peu qu'il vous donne; ou plutôt que vous ne méritez rien; et qu'après avoir péché, nous ne méritons que des châtiments.

4. Souvenez-vous dans vos repas, du jeûne du fils de Dieu, qui paſſa quarante jours et quarante nuits dans le déſert ſans aucune nourriture; et qui ſouffrit une cruelle faim pour votre amour. Souvenez-vous de tant de ſerviteurs de Dieu, et de Servantes de J. C., qui ſont d'une ſanté plus délicate que vous, et paſſent néanmoins leur vie dans le jeûne et la pénitence. Souvenez-vous de tant de ſaints et de tant d'hommes illuſtres, riches et puiſſans qui ont quitté leurs biens et les délices de la vie, et paſſé leurs jours dans l'abſtinence et l'auſtérité. Souvenez-vous que votre corps eſt un ennemi qu'il ne faut point flatter; et que ſi vous lui accordez tout ce qu'il demande, il vous perdra. Enfin, ſi vous êtes pauvre, faites au moins de néceſſité vertu; rendez votre abſtinence méritoire en la rendant volontaire, et ſouffrez vo-

tre indigence, dans un esprit de pénitence. Telles sont les pensées dont on peut s'occuper dans ses repas.

IV. Lorsque vous mangez en compagnie ou en festin chez autrui, observez ces trois avis que le S. Esprit vous donne dans le 31 chapitre de l'Ecclésiastique. 1. *Ne témoignez pas de l'empressement et de la joie, en voyant la bonne chère.* 2. *Mangez et buvez avec modération, sans précipitation et sans avidité, crainte de vous rendre odieux.* 3. *Cessez à bonne heure, et retirez-vous des premiers, pour faire connoître que vous avez de l'éducation et de l'honneur.* Evitez la médisance dans ces compagnies. S'il y a quelque médisant ou mauvais plaisant, faites-le taire, si vous en avez l'autorité, du moins ne l'écoutez pas, ou retirez-vous, si la bienséance le permet.

Si vous donnez à manger à autrui chez vous, à vos parens, ou à vos amis, suivez ces règles. 1. Ne le faites pas souvent, parceque ce seroit une débauche, plutôt qu'une sainte société. 2. N'y faites pas trop de dépense, parce que ce seroit orgueil ou vanité. 3. Ne forcez personne à boire ou à manger; parceque ce seroit indiscrétion, intemperance et péché. 4. N'y employez

jamais les temps des Offices, et ne reſtez pas long-temps à la table, parceque ce ſeroit un ſcandale. 5. Enfin n'invitez pas à votre table les débauchés, parce que vous vous perdriez avec eux.

V. Prenez garde, (on ne peut trop vous le répéter), ne vous adonnez pas au vin. Ecoutez ces paroles du S. Eſprit: *Le vin pris ſans modération, abrège la vie du corps, ne cauſe que de l'amertume dans l'ame, irrite le cœur; il eſt la ruine de l'homme, et fait apoſtaſier les ſages.* C'eſt à dire que quand on prend habituellement du vin ſans modération, on perd ſon honneur et ſes biens, on perd la grâce, on perd le Ciel, on perd ſon ame, on perd ſon Dieu. Il faut être bien aveugle et bien endurci, ſi on n'eſt pas touché de ces vérités.

Jeunes-gens, il vous eſt facile de ne pas prendre l'habitude de l'ivrognerie; mais ſi vous contractez cette habitude honteuſe, elle deviendra par votre malice, un mal preſque ſans remède. On peut dire qu'un ivrogne a déjà un pied dans l'Enfer. Il peut ſe convertir, mais par ſa malice, il ne le voudra pas. J C. n'a point de plus grands ennemis que les

ivrognes; parcequ'un ivrogne eſt capable des plus grands crimes, et a ordinairement tous les vices.

Veillez ſur vous, mon fils. Rien de plus dangereux, que de s'accoutumer à de petits excès de vin; inſenſiblement on en prend l'habitude, et ſouvent il arrive qu'on eſt ivrogne et ſcandaleux, ſans ſavoir qu'on eſt tel. Remarquez qu'il y a beaucoup de différence entre l'ivreſſe et l'ivrognerie: on peut être ivre par accident, ſans être ivrogne. Le ſaint homme Loth tomba une fois par ſurpriſe dans l'ivreſſe, ſans qu'il fut ivrogne.

Si vous aimez à boire long-temps et beaucoup; ſi vous êtes fort et puiſſant à table; ſi vous dépenſez votre néceſſaire à la table et au vin; ſi vous y employez ſouvent le temps qui doit être deſtiné au travail; ſi vous fréquentez habituellement les tavernes et les cabarets du lieu de votre domicile; ſi vous buvez fréquemment avec ceux qui n'ont rien à faire que de boire et de manger, vous êtes dans la claſſe des ivrognes; et êtes dans un état bien dangéreux.

Ne regardez pas la fréquentation des tavernes de votre lieu ou de votre voiſinage, comme une choſe indifférente.

Quand vous fréquentez habituellement le cabaret du lieu de votre réſidence, vous faites un péché qui renferme pluſieurs circonſtances aggravantes: vous déſobeiſſez à vos parens qui vous le défendent, et qui en gémiſſent: vous déſobeiſſez à vos Paſteurs et à l'Egliſe qui vous le défendent; vous déſobéiſſez à Dieu qui vous le défend, parceque Dieu vous défend l'occaſion prochaine du péché et la déſobéiſſance à vos Supérieurs. Combien de péchés à la fois, ſans compter le ſcandale que vous donnez à votre famille et au public; ſans compter l'injuſtice que vous faites d'employer à boire ce que vous devez aux pauvres, à vos créanciers, à l'entretien de votre famille, à l'entretien de vos pères et mères, &c.

VI. Les perſonnes du ſexe doivent craindre de s'accoutumer au vin. Il leur eſt plus pernicieux qu'elles ne penſent, parceque, dit S. Thomas, il irrite leurs paſſions. Une fille ou une veuve qui s'adonne au vin, perd ſa réputation, ſa fortune et ſon ame. Une femme ſujette à ce vice, ſe perd elle même, déſhonore ſa famille, rend ſon époux malheureux et le ruine.

Les personnes du sexe adonnées à l'intempérance, sont dans un état bien déplorable, puisqu'elles ont la malice de déguiser ce vice dans leurs confessions, de vivre dans le sacrilège, et de rester ainsi dans un danger prochain de damnation. Leur aveuglement est si profond qu'elles ne voient point et ne veulent point voir le malheureux état de leur conscience. Leur malheur est bien grand, mais il n'est pas sans remède. Pour sortir de cet état, il faut absolument qu'elles déclarent à un Confesseur toutes leurs foiblesses, et toutes les fuites dans lesquelles le vin les a entraînées, Le Confesseur aura pitié d'elles; mais il est nécessaire qu'elles suivent exactement ses avis. Une des plus dangéreuses et des plus ordinaires tentations du démon c'est de leur faire croire que le vin est nécessaire à leur santé.

VII. Après le repas, n'oubliez jamais de rendre grâce à Dieu de ses bienfaits. Vous sauriez mauvais gré à un pauvre, s'il ne vous remercioit pas d'une aumône que vous lui devez; pourquoi donc ne remerciez-vous pas le Seigneur de la nourriture qu'il vous donne si libéralement, sans vous la devoir? Profitez de la nourriture pour servir le Sei-

gneur et pour travailler, et n'employez pas les forces que Dieu vous donne à l'offenser.

EXEMPLE.

L'Exemple suivant vous apprendra la différence qu'il y a au lit de la mort entre un riche qui vest nourri dans la molleſſe et la bonne chère, et les pauvres qui vivent dans l'indigence.

L'Evangile dit qu'un homme riche faiſoit tous les jours grande chère, tandis que les pauvres mouroient de faim. Il y avoit auprès de ſa maiſon un pauvre voiſin, homme de bien, nommé *Lazare*, ſi pauvre et ſi abandonné, qu'il eut été content, non pas d'avoir les reſtes de ce riche, mais ſeulment les miettes qui tomboient de ſa table. Foible ſecours qui lui fut refuſé. Sa miſère ne toucha point le cœur du riche, qui ne fit donner aucune aſſiſtance à ce pauvre malheureux. Ce riche enfin mourut au milieu de ces délices, et fut dans le moment enſeveli dans l'Enfer. Lazare mourut auſſi, et fut porté au Ciel dans le ſein d'Abraham. Le Riche, au milieu des feux, vit la gloire de Lazare au Ciel, dans le ſein d'Abraham. *Ah!* s'écria-t'il, *Père Abraham, ayez pitié de*

moi, envoyez-moi Lazare pour me donner quelque soulagement ; dites-lui de tremper seulement son doigt dans l'eau, et d'en laisser tomber une goutte sur ma langue ; car je brûle éternellement dans ces flammes. Abraham lui répondit : " Souviens-toi " que pendant ta vie tu as vécu dans " les plaisirs et dans la bonne chère ; et " que Lazare au contraire a vécu dans " les maux, dans la patience et le jeûne: " il est donc juste que Lazare soit main- " tenant dans les plaisirs et les consola- " lations, et que tu sois à présent dans " les tourmens." Voilà la fin des sensuels et des gens de table et de plaisirs.

AUTRE EXEMPLE.

On ne peut voir rien de plus tragique et de plus efficace, pour faire voir jusqu'où le vin peut porter un homme, que l'exemple que rapporte Saint Augustin, d'un jeune homme nommé Cyrille. Ce jeune homme, accoutumé à fréquenter le Cabaret, retournant un jour de ce lieu de débauche, plein de vin, eut l'impudence d'attaquer sa mère qui étoit enceinte, la sollicita à un crime honteux, et voulut même lui faire violence. Cette femme fit des efforts si violens pour se défendre, qu'elle fit une fausse couche, et mit bas son fruit. Ce malheureux ivrogne

voulut encore attenter à la pudeur d'une de ſes ſœurs, qui aima mieux ſe laiſſer poignarder par cet indigne frère, que de conſentir à un tel crime. Le père étant accouru au bruit, ce fils enragé trempa ſes mains dans le ſang de celui de qui il avoit reçu la vie, et l'égorgea. Il poignarda encore une de ſes ſœurs, qui voulut prendre la défenſe de ſon père. O Ciel! que d'horreurs et de crimes!

S. Auguſtin, qui avoit déjà prêché deux fois ce jour là, ayant appris cette triſte nouvelle, aſſembla une troiſième fois le peuple, et monta en chaire, pour leur faire part des crimes que venoit de commettre le déteſtable Cyrille, et pour donner à ce peuple toute l'horreur que mérite l'ivrognerie, par les horribles attentats auxquels elle peut entraîner l'homme. Tout le monde en effet pouſſa des ſoupirs et des cris lamentables, fondant en larmes, lorſqu'on entendit le récit de ces tragiques avantures. Apprenez ici de quoi un ivrogne eſt capable, et quoique la débauche ne vous ait jamais entraîné dans des crimes auſſi grands que ceux de Cyrille, comprenez du moins combien le vin eſt dangereux, puiſqu'il peut porter un Chrétien à des crimes ſi exécrables.

Autre Exemple.

L'exemple ſuivant ſervira tout à la fois d'inſtruction aux jeunes filles qui ont de l'attrait pour le vin, et de modèle aux femmes qui ſont des ivrognes.

Sainte Monique, mère de S. Auguſtin, faillit à ſe perdre par le vin dès ſa plus tendre jeuneſſe. A l'âge d'environ 12 ans, elle eut la curioſité d'en goûter par ſenſualité ; ſouvent même elle épioit les momens pour en prendre en ſecret. La ſervante y prit garde, et lui ayant reproché cette honteuſe gourmandiſe, la la petite Monique en eut tant de confuſion, qu'elle en pleura long-temps. Elle s'en confeſſa, (ce qu'elle n'avoit pas encore ôſé faire), et jamais elle ne retomba en pareille faute : elle vécut enſuite dans une vertu exemplaire, et devint une grande ſainte.

Elle épouſa un homme qui étoit un débauché, et dont elle eut un fils, qui fut auſſi débauché que ſon père. Elle ſouffrit avec douceur et avec patience les duretés de ſon mari, et apprenoit à ſes amies, qui avoient des maris débauchés, à ſouffrir et à prier pour eux. Elle pleura long-temps les péchés de ſon époux et de ſon fils ; et après dix-ſept années de larmes, de pénitence et de

prières, elle les convertit tous deux.

Apprenez de ces avis et de ces exemples, 1. Que les jeunes gens ne doivent pas s'abandonner au vin, ni être sujets à leur bouche, autrement ils risquent à se perdre.

2. Qu'un ivrogne est un pécheur bien malheureux, parce qu'il est aveugle et ne se connoît pas, et parce qu'il est volontairement incorrigible, en méprisant tous les avis qu'on lui donne.

3. Que ce n'est pas par les reproches et par les querelles qu'une femme convertira un mari ivrogne; mais par le silence, la patience, et la prière, à l'exemple de Sainte Monique.

4. Que dans tous vos repas, Dieu vous regarde et vous observe, et que vous devez les prendre avec respect dans la crainte du Seigneur.

CHAPITRE XLIV.

Des Veillées et Assemblées nocturnes, des Spectacles, des Promenades, &c.

I. LE Saint Esprit nous avertit *que celui qui pêche aime les ténèbres, et fuit la lumière*, parce que les ténèbres sont plus favorables aux desseins du dé-

mon. C'eſt pour cela que les aſſemblées et les entrevues de différens ſexes, qui ſe font la nuit, ſont les plus pernicieuſes à la jeuneſſe.

Lorſque ces aſſemblées ſe font en public, la licence, les diſcours libres, et ſouvent l'impudence y règnent avec plus de ſcandale. Lorſque ces entrevues ſe font en ſecret, les attaches et les amitiés criminelles s'y forment bien plus fortement; les familiarités indécentes, les geſtes diſſolus, les paroles laſcives, les airs paſſionnés, en ſont les ſuites ordinaires; de ſorte qu'un jeune homme, ou une jeune fille n'en ſortent preſque jamais auſſi innocens qu'ils y ſont entrés.

Jeunes gens, ſi vous craignez Dieu, vous éviterez avec prudence ces ſortes d'entrevues, ces veillées nocturnes, ces aſſemblées des deux ſexes. Tandis que vous ſerez avec les perſonnes de votre famille, ſous les yeux de votre père, de votre mère, ou de vos maîtres, vous ſerez en aſſurance; mais ſi vous ſortez pour aller à quelques rendez-vous, ou dans les veillées, l'ennemi vous y ſurprendra. C'eſt dans ces occaſions que les jeunes gens perdent ordinairement la crainte de Dieu, et où leur pudeur s'affoiblit. Un jeune homme qui prend

l'habitude d'aller dans ces sortes de compagnies, se trouvera bientôt étrangement changé, il deviendra mutin, indocile, indévot, dissolu. Une fille de même, quelque vertueuse quelle paroisse, si elle fréquente ces veillées, elle sera bientôt sans respect pour ses père et mère, arrogante, babillarde, capricieuse, entêtée de ses vanités, sans piété et sans modestie. Voilà l'effet ordinaire des entrevues nocturnes, sans compter les pé[illegible] et les désirs dont le cœur y est souvent souillé.

Les pères et mères ne doivent donc point souffrir ces entrevues de différent sexe dans leurs maisons, ni permettre à leurs enfans d'y aller. Dès qu'ils apperçoivent que leurs enfans ont coutume de s'échapper le soir, et qu'ils sont affectionnés à ces veillées, ils doivent s'en défier, et les empêcher de s'y trouver. Si les pères et mères négligent ce point de leur devoir, ils en répondront à Dieu.

II. Il faut dire à peu près la même chose des promenades avec les personnes de différent sexe, et seul à seule. Saint Jérôme, à qui Dieu avoit donné tant de lumières, défendoit aux mères de laisser voir à leurs filles de jeunes hommes ajustés et enjoués, et de leur laisser parler

ou sourire, crainte qu'en conversant familièrement avec eux, leurs cœurs innocens ne prissent des impressions dangereuses. Ce Saint Docteur ne craint point de traiter d'ignorans ceux qui trouveront à redire à cette morale.

Sur ce principe, ce grand Saint eût-il permis à une fille Chrétienne de se promener le jour ou la nuit, en secret ou en public, avec un jeune homme qui la cajole, et à qui elle permet des libertés familières, et des paroles de tendresse, qui ne tendent qu'à ébranler et à souiller le cœur, ? Qu'eût-il pensé de ces indignes mères, qui voient de tels abus dans leurs enfans, qui les souffrent et qui les approuvent ? Peuvent-elles ignorer que toutes les pensées, les regards et les désirs qui souillent l'esprit et le cœur des jeunes gens dans ces occasions, retombent sur la conscience des pères, des mères et des maîtres qui les permettent? Pource qui est des Confesseurs et des Pasteurs qui ne disent rien sur de semblables désordres, comment se justifieront-ils devant Dieu?

Dire que c'est la coutume dans les Villes de donner le bras et de se promener ainsi avec différent sexe, c'est alléguer l'usage du monde, dont les ma-

ximes et les coutumes ne sont pas conformes à l'Esprit de J. C. S. Paul de sa part ne dit-il pas : *Ne vous conformez pas aux coutumes du siècle.*

Dire qu'on n'a ni mauvaise pensée, ni mauvaise intention dans ces sortes de promenades, c'est une excuse dont se servent ordinairement ceux-là mêmes qui ont le cœur le plus gâté, et qui souvent ne sont remplis que d'idées impures, sans y faire réflexion et sans les connoître.

Mais quand vous n'auriez ni pensées ni tentations, vous ne savez pas ce qui se passe dans l'esprit et dans le cœur de la personne qui est avec vous, dont les pensées, si vous en êtes l'occasion par votre faute, peuvent souiller votre ame. Je veux supposer même que vous n'ayez de part et d'autre, aucune tentation ; ne vous exposez-vous pas à en avoir, et n'est-ce pas un péché, que de s'exposer par sa faute à la tentation, en aimant le danger, ou en demeurant dans l'occasion du péché ? Un jeune homme qui a la crainte de Dieu, une fille qui a soin de son ame, ne se trouvent dans ces sortes d'occasions, qu'avec de grandes précautions, et avec répugnance.

III. Que dirons-nous des Comédies et des Spectacles ? Tout ce qu'on peut en dire ici, c'est que ces sortes de divertissemens sont condamnés par l'Eglise, par les livres saints, par les maximes des Saints Pères, et par la Doctrine de J. C. qui ne nous prêchent que la mortification, l'assiduité au travail, la prière, l'amour des choses de Dieu et le détachement des vanités du monde. Or, y a-t il un lieu où l'esprit soit plus dissipé, le cœur plus dangereusement ébranlé, où l'on perde plus le goût de la prière, des choses de Dieu et du travail, que dans les Spectacles et les Comédies ? Ne sont-ce pas là les pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par le Baptême ? N'est-il pas honteux à des Chrétiens, qui adorent un Dieu pénitent et crucifié, de se livrer à des divertissemens que les plus sages Payens ont condamnés, comme indignes d'un esprit raisonnable ?

Quant aux danses et aux bals, nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit ci-devant au Chapitre XI. de ce Livre : nous ajoûterons seulement ; 1. que la danse entre personnes de different sexe, est dangereuse par ses circonstances ; qu'elle est souvent criminelle par

les péchés de l'esprit et du cœur, et par les actions extérieures qui s'y commettent.

2. Que ceux qui approuvent la danse, ou n'en connoissent pas le danger et le mal, ou ne savent pas leur religion. Dieu la défend, lorsqu'il nous dit par la bouche du Sage, *Eccl.* 9. *Ne fréquentez pas une danseuse, et ne vous exposez-vous bien de prêter l'oreille à ses paroles et à sa voix, crainte de périr par ses attraits.*

3. Que S. Augustin a dit : *Qu'il y auroit moins de mal de labourer la terre les saints jours de Fêtes, que d'aller à la danse* ; et Cicéron, le plus savant des Orateurs Romains, tout Payen qu'il étoit, a dit : *Que personne ne va à la danse, qu'il ne soit fou, ou ivre.*

VI. Vous direz peut-être, que toutes ces choses sont selon l'usage du monde. Je réponds. 1. Qu'il est vrai, et que c'est pour cela qu'il y a tant de jeunes gens, qui n'ont ni modestie, ni retenue, et que tant d'autres, sous l'apparence d'honnêtes gens, ont un cœur souillé devant Dieu, parce qu'en vivant selon l'esprit du monde, ils ne vivent pas selon l'esprit de Dieu : 2. Que l'usage et les coutumes du monde ne vous justi-

fient pas; plus vous les suivez, plus vous exposez votre salut. J. C. vous avertit, que la foule et le grand nombre suivent le chemin de la perdition; vous exposez donc votre ame, si vous suivez l'exemple de la foule. C'est pour cette raison, que J. C. a maudit le monde, parce qu'on n'y voit *que scandale, concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie.* Vous vous êtes donc trompé, si vous avez cru qu'il étoit permis de faire tout ce que vous voyez faire dans le monde. *Celui*, dit le S. Esprit, *qui aime le monde*, c'est-à-dire, tous les usages et les coutumes du monde, *devient l'ennemi de Dieu.* A qui aimez-vous mieux plaire, à Dieu ou au monde? A Dieu qui veut vous sauver, ou au monde qui vous perd?

Si vous dites qu'il faut quelques divertissemens aux jeunes gens, j'en conviens; mais il leur faut des divertissemens honnêtes et innocens, et non pas des divertissemens dangereux. *Réjouissez-vous*, dit Saint Paul, *mais réjouissez-vous dans le Seigneur; qu'on voie toujours en vous de la modestie, parce que le Seigneur est présent.* Imitez les personnes sages, qui savent se divertir agréablement, et toujours innocemment. Com-

ment pouvez-vous trouver du plaisir dans un divertissement et dans une compagnie, où votre esprit, votre cœur et votre ame sont souvent souillés, et où vous êtes toujours dans le danger d'offenser Dieu?

Pour conclusion, que vos divertissemens soient courts; si le divertissement vous sert d'occupation, il vous rend coupable. Que vos divertissemens soient saints, sans danger pour vous, et sans scandale pour les autres.

EXEMPLE.

On ne connoit souvent le danger qu'il y a de fréquenter les veillées et les assemblées de different sexe, que lorsque le mal est devenu presque incurable. Un père en fit une triste expérience dans la personne de son fils. Ce fils nommé Maurice, âgé de 18 ans, étoit tendrement aimé de son père, parce qu'il étoit sage et appliqué à son devoir. Il ne prenoit ses récréations que dans sa famille, ou avec des compagnons vertueux, du consentement de son père et de sa mère. Son père lui ayant dit un jour, qu'il lui permettoit d'aller se récréer chez le voisin, où il y avoit un bal et une danse: *Mon cher Père*, répondit Maurice, *je*

n'ai point de plus agréable récréation que d'être en votre compagnie : Eh bien, mon fils, lui dit le père, *nous irons donc ensemble y veiller ce soir.*

Le père le conduisit une seconde et une troisième fois dans ces sortes de compagnies ; Maurice y prit du goût, commença à les aimer, s'occupoit même l'esprit de choses qu'il y avoit entendues, et n'étoit plus si appliqué à son devoir. Il prit dans ces veillées de l'attache pour une fille qui ne lui convenoit pas. Le Père s'en apperçut, et lui défendit de plus retourner à la veillée. Mais l'inclination de Maurice l'emportant sur le respect qu'il devoit à son père, il ne laissoit pas d'y aller tous les soirs.

L'intrigue de Maurice avec cette fille éclata ; on en parla même d'une manière très dangereuse à sa réputation, et le père en eut des reproches de la part des voisins : *Eh bien, mon mari,* lui dit sa femme, *vous voyez le fruit de vos complaisances pour votre fils ; je me suis toujours opposée à ces sortes de compagnies et de veillées ; je m'en décharge devant Dieu, c'est votre affaire.* *J'ai tort,* répondit le père, *je devois suivre vos avis : c'est par ma faute que mon fils commence à devenir un libertin, je vais y mettre ordre.*

Il fit venir Maurice, et lui défendit de nouveau d'aller désormais veiller, ni auprès de cette fille, ni ailleurs. Ce fils lui répondit avec hardiesse, qu'il continueroit d'y aller, qu'il ne faisoit aucun mal, qu'il avoit assez d'âge pour se conduire. Le père, qui ne s'attendoit pas à une réponse si insolente, châtia sur le champ son fils. Correction inutile, parce que le père s'y prenoit trop tard.

A peine Maurice eut-il reçu la correction de son père, qu'il sortit et s'engagea dans la Cavalerie. Quelques mois après, il finit sa vie par une mort tragique, ayant été tué et écrasé sous les pieds de son cheval.

Réfléchissez sur cet exemple, jeunes gens : Maurice est sage, tandis qu'il obéit à son père, et qu'il reste à la maison ; Maurice se dérègle et se perd, dès qu'il fréquente les compagnies dangereuses et les veillées. Profitez vous-mêmes de cet exemple, pères et mères : plus vos enfans et vos domestiques ont d'attraits pour les compagnies, d'inclination pour sortir, plus vous devez les retenir et veiller sur eux. Craignez que la trop grande liberté que vous leur donnez, ne les perde, et n'attire sur eux et sur vous les châtimens de Dieu.

CHAPITRE XLV.

Avis à la jeunesse, au sujet des Gens de Guerre, et de ce qui concerne la profession des armes.

I. LES Gens de Guerre, Officiers et Soldats, destinés par leur emploi à veiller à notre garde et à notre sûreté, sont véritablement dignes de nos respects, de notre estime et de notre reconnoissance. Quelles obligations ne leur avons-nous pas, puisqu'ils sont toujours près d'exposer leur vie pour le soutien de l'Etat pour la défense de la Religion? En les considérant sous ce point de vue, nous devons les regarder comme des personnes qui nous rendent les services les plus importans, les aimer et leur rendre service.

On doit un respect plus singulier aux Gens de guerre, dont les mœurs et la conduite sont réglées selon Dieu. On ne peut disconvenir que dans la profession des armes, il est difficile de se sauver; qu'il y a de fréquentes occasions de se pervertir, et de grands obstacles à la sainteté. Mais aussi on doit rendre cette justice aux Militaires, que s'il y a parmi eux de grands scélérats sans Religion, et grand nombre de libertins qui se livrent à des désordres crians, il y en a

aussi plusieurs qui ont de grands sentimens de Religion, et qui vivent en véritables Chrétiens.

Autant qu'on doit estimer un Officier ou un soldat qui servent Dieu en servant leur Prince, autant doit-on avoir d'horreur de la conduite et de la fréquentation de ceux dont la vie est déréglée. Un jeune homme doit donc éviter la société et la compagnie d'un Soldat qui vit dans le désordre et dans le libertinage, de même que la société de tout autre libertin.

Quant aux soldats, dont la conduite est régulière et chrétienne, il faut faire attention que leurs occupations et leurs emplois étant différens, on doit craindre de les détourner de leurs exercices, et les fréquenter selon que la bienséance et le service du Roi l'exigent.

Il est bien important de donner ici des avis salutaires aux personnes du sexe. Oh! quelles sont à plaindre dans les lieux où il y a des gens de guerre, déréglés! il n'est point d'artifice qu'un homme de guerre, s'il est voluptueux et passionné, n'emploie pour gagner, pour surprendre et pour séduire une fille.

Celle qui veut conserver sa réputation et sa pudeur, ne doit point ajouter foi

à leurs belles paroles, ni craindre leurs menaces.

Les pères et mères doivent ici une attention singulière sur leurs filles. Aussi-tôt qu'une personne du sexe a été assez volage pour écouter une seule fois avec complaisance un homme de guerre artificieux et passionné, on peut dire qu'elle est presque perdue. Que doit-on penser de celles qui ont de fréquens et de libres entretiens avec eux; et que penser des mères aveugles qui le souffrent à leurs filles? Une femme, une Dame se croiroient coupables de permettre à leurs servantes des entrevues et des promenades avec un Soldat, tandis qu'elles permettent peut-être à leur fille de s'entretenir, de se promener ou de jouer avec un homme de guerre.

III. Au reste, si l'on doit respecter les Gens de guerre, ils nous permettront de leur dire, qu'ils doivent aussi eux-mêmes se rendre respectables. Quoi de plus méprisable, de plus bas, que de voir des Soldats et des Officiers qui se piquent de bravoure et de grandeur d'ame, prendre des manières efféminées et dégrader la noblesse de leur profession, en folâtrant avec le sexe? Est-ce donc en jouant, en s'amusant avec une fille,

en cajolant une femme, qu'on apprend l'Art Militaire? Des Soldats énervés par la molesse, par la débauche et la dissolution, ne sont guères propres à vaincre l'ennemi.

Les Gens de guerre doivent se souvenir que le Dieu des armées ne laisse pas le vice impuni: que les impudicités, les blasphêmes, et les autres crimes qui se commettent dans la profession des armes, attirent tôt ou tard de grands malheurs sur les armées et sur les royaumes: et qu'au contraire, Dieu bénit les entreprises et les armes de ceux qui vivent dans sa crainte. Tandis que les Juifs étoient fidèles à Dieu, ils étoient victorieux et triomphoient de tous leurs ennemis; mais avoient-ils commis certains crimes, ils étoient défaits. Dans les premiers siècles du Christianisme, les Empereurs n'avoient point de Troupes plus guerrières et plus invincibles que les Légions Chrétiennes, parce que dans ces heureux temps, les Soldats chrétiens vivoient saintement.

La Guerre, dit-on, est une école de tous les vices: mais elle n'est l'école du vice et du libertinage que pour les libertins. Des milliers de Chrétiens se sont sanctifiés dans la profession des ar-

mes : tels que sont les Maurices, les Géréons, les Victors, les Soldats de la Légion Thébaine, et une infinité d'autres Guerriers, qui ont porté la sainteté et la vertu jusqu'à sceller leur Foi de leur sang par le martyre. Il n'y a point de plus mauvais Soldat, qui soit plus lâche, plus haï et plus mépriſé, qu'un méchant Chrétien. Il n'y a point au contraire de Soldat plus aimé de ſes Officiers, plus reſpecté de ſes camarades, plus fidèle à ſon Prince, et meilleur Guerrier, que celui qui eſt vertueux et fidèle à Dieu. Un Soldat qui craint Dieu, ne craint ni les combats, ni les dangers, ni la mort.

CHAPITRE XLVI.

Avis importans aux Ecoliers et aux Etudians.

LES vérités et les maximes qui ſont contenues dans ce livre peuvent ſuffire à un Ecolier pour régler chrétiennement ſa conduite. Nous ajouterons dans ce Chapitre quelques avis particuliers, pour lui apprendre à ſe ſanctifier dans ſes études.

I. Les premiers devoirs qu'un Ecolier doit avoir à cœur, ſont les devoirs

envers Dieu, qu'il doit particulièrement craindre, invoquer et servir dans sa jeunesse, regardant Dieu comme son premier Maître, comme le père des lumières, comme le principe et la fin de ses études. Si la carrière des sciences paroît dans les commencemens épineuse à un jeune homme, il ne doit pas se rebuter des difficultés qui l'arrêtent. Qu'il implore souvent le secours de l'Esprit-Saint, avec une vive confiance, parceque Dieu ne manque jamais d'aider et d'éclairer un écolier qui vit dans la crainte, et qui a soin de purifier ses intentions, en lui consacrant son étude.

L'amour qu'un Etudiant doit avoir pour Dieu, doit l'engager à élever souvent son cœur vers lui, et à s'approcher fréquemment des Sacremens, soit pour conserver l'innocence de son ame et se préserver du peché, soit pour se mettre en état de répondre aux desseins que Dieu a sur lui.

Pour témoigner son amour et son zèle à Jésus-Christ, il entendra, s'il le peut, tous les jours la sainte Messe; mais qu'il se garde bien d'être dissipé dans le lieu saint, d'imiter les impies, comme certains jeunes étourdis, qui sans respect

pour la Majesté de Dieu, sont à l'Eglise comme sur une place publique. C'est un mauvais présage pour l'avenir, lorsqu'un Ecolier est dans sa jeunesse sans dévotion et sans piété. Qu'un jeune homme est louable, allant en classe et en retournant, de prendre quelques momens pour aller adorer Jésus-Christ et lui demander ses lumières, ou d'aller devant une image de la sainte Vierge pour implorer son secours! Que de grâces n'obtiendra-t'il pas du ciel, s'il continue dans cette pratique! C'est aux pieds de Jésus-Christ, que les plus saints Docteurs et les grands Maîtres des sciences, ont puisé leurs lumières et leur profonde érudition.

II. Le second devoir d'un écolier qu'on destine aux sciences, c'est une tendre reconnoissanc envers ses parens; reconnoissance qui doit le porter à répondre au zèle qu'ils ont pour son avancement. Cor bien noire est l'ingratitude d'un Ecolier qui perd son temps, et néglige de seconder les pieux desseins d'un père et d'une mère qui s'incommodent, qui l'entretiennent à la Ville, qui paient des maîtres pour lui procurer l'éducation et un établissement convenable! Quels sujets de chagrins pour des parens, après

s'être épuisés pour un enfant, et avoir incommodé leur famille, de voir que tant de dépenses ont abouti à faire un ignorant, un fainéant et un libertin! Une telle conduite dans un jeune homme, lui attirera tôt ou tard les châtimens de Dieu. Comment reparera-t'il d'ailleurs les dommages et le tort qu'il a fait à sa famille?

III. Le troisième devoir d'un Ecolier, c'est le respect, l'amour et l'obéissance qu'il doit à ses Maîtres et à ses Régens. 1. Le respect qu'on doit à ceux qui nous enseignent, ne permet pas qu'on les raille et qu'on les tourne en ridicule. C'est même manquer d'éducation que de faire des plaisanteries sur leur compte; et manquer de vertu, que de mépriser leurs avertissemens. 2. Si un Maître doit aimer tendrement ses Ecoliers, et les regarder comme ses enfans, un Ecolier doit réciproquement aimer son maître, et le regarder comme son père; il ne doit donc point le contrister, il doit même avoir confiance en son Maître, lui exposer ses doutes, lui demander sans crainte l'explication de ce qu'il ne peut comprendre. 3. La crainte de Dieu doit inspirer à un Eco-

lier la soumission : quand il résiste à un Maître qui se sert avec modération de l'autorité qu'il a sur lui, *il résiste à Dieu même*, et il pèche. Qu'il reçoive les avis de son Maître avec docilité, et ses corrections avec patience ; c'est à soi-même que l'Ecolier doit s'en prendre, si le Maître le traite avec sévérité. C'est une bassesse de cœur dans un jeune homme, et c'est vouloir croupir dans les vices, que de se plaindre à ses parens, lorsqu'il a été justement corrigé ; les parens eux-mêmes ne doivent pas écouter de telles plaintes, et doivent se garder de jamais soutenir un enfant contre son Maître. Un Maître prudent n'est sévère qu'envers ceux qui sont paresseux, indociles et vitieux. On doit présumer que les Maîtres et les Régens sont assez raisonnables pour ménager la foiblesse d'un enfant, pour ne rien exiger au-delà de sa portée, et pour le corriger avec discrétion et charité.

IV. Le quatrième devoir d'un Etudiant, est un esprit d'honnêteté, de paix et de charité envers les autres Ecoliers, sur-tout envers ceux de sa classe. Qu'il évite les piquantes railleries qui peuvent faire peine aux autres, les injures, les bouffonneries, les poissonneries, qui

ſont la marque d'un enfant mal élevé. Il doit par la même raiſon prendre garde de ne jamais ſuivre l'exemple de ceux qui ne ſont que folâtrer, que s'amuſer à des badinages indécens et à contre-temps. Un Ecolier qui par ſes folâtres amuſemens, ou par malice, diſtrait un Maître, et empêche les autres d'écouter et de s'appliquer, fait-il réflexion qu'il pèche, que Dieu lui demandera compte du temps qu'il fait perdre aux autres, des inquiétudes qu'il cauſe à un Maître? Qu'il eſt beau de voir des Ecoliers imiter le ſaint jeune homme Tobie, dont le Saint-Eſprit a fait l'éloge, en diſant: *Que dans ſa jeuneſſe, il ne fit jamais rien de bas et de puérile!*

Un Etudiant qui a de la vertu, n'entre jamais dans les ligues, dans les partis et les diſputes de ceux qui ſont querelleurs, et ſe donne bien garde d'avoir aucun ſentiment de mépris et d'antipathie contre ceux qui ne ſont pas de la même contrée, ou du même Pays; parce qu'il ſait que devant Dieu, nous ſommes tous frères; que tous les Chrétiens *ſont enfans de Dieu et frères en Jéſus-Chriſt*; que par conſéquent nous devons tous, comme dit Saint Paul, *nous prévenir*

mutuellement par des marques d'honnêteté, et n'avoir les uns pour les autres, *qu'un cœur et qu'une ame*. Ces petits airs de mépris, de fierté, d'arrogance, de bravade, de pétulance, d'effronterie, qu'on voit dans certains Ecoliers, ſont le pronoſtic ordinaire d'un mauvais génie, et ſont connoître qu'ils ſont mal élevés et bien ignorans ſur les devoirs et les maximes de la Religion.

Un Ecolier qui a de l'éducation et de la vertu, prend garde de ne jamais rien faire ou rien dire qui puiſſe faire peine aux autres ; leur rend ſervice, et a ſoin de ne ſe brouillier avec perſonne. Il ne s'aviſe pas d'accuſer les fautes des autres, ni de faire aux Maîtres des rapports ſur leur compte. Quand un Maître lui donne la commiſſion de prendre garde à certains Ecoliers, et de s'informer de leur conduite, il le fait avec prudence, avec modération, et dans un eſprit de charité. Si les autres lui font quelques peines, qu'il les diſſimule et qu'il ne diſe rien ; une bagatelle a ſouvent de funeſtes effets, quand on la prend à cœur. Si on l'outrage, il doit le ſouffrir, le pardonner, ſe mettre au-deſſus des railleries qu'en feront les libertins. Ce n'eſt pas une gloire de ſe venger, c'eſt même de-

vant Dieu une baſſeſſe ; c'eſt au contraire une grandeur d'ame, que de pardonner avec généroſité. Un Ecolier qui ſait que quelques uns de ſes condiſciples ſont brouillés, loin d'entrer dans leurs querelles, devroit par charité tâcher de les réconcilier. Ce ſeroit encore l'effet d'une louable charité, d'aider ceux qui ont moins de ſcience que lui, qui lui demandent ſon ſecours, et leur donner l'intelligence de ce qu'ils ne conçoivent pas. Un Ecolier qui ſuivra ces avis, ſera aimé et reſpecté, ſes exemples de vertu feront impreſſion ſur l'eſprit des autres.

CHAPITRE XLVII.

Devoirs d'un Ecolier envers ſoi-même.

EN rempliſſant ſes devoirs envers les autres, un Ecolier ne doit pas oublier ce qu'il doit à ſoi-même. Ainſi, outre ce qui a été dit ci devant, il doit s'exercer à la pratique des vertus ſuivantes ; vertus qui lui ſont néceſſaires.

I. Qu'il ait un grand attrait pour la chaſteté, et un ardent déſir d'obtenir cette admirable vertu. Il doit la demander tous les jours à Dieu, par l'interceſſion

de la sainte Vierge, la singulière protectrice des ames chastes. Qu'il ait en horreur toute pensée impure, et que jamais il ne souille sa langue par l'obscénité des paroles. Etant seul, avec d'autres, étant dans le lit ou au bain, qu'il se comporte toujours avec modestie, parce que le corps du Chrétien *est le Temple du Saint-Esprit.* Que sur-tout il ne fasse jamais lui-même, et ne permette jamais à d'autres sur sa personne, une action indécente et contre la pudeur. *Vos corps,* dit S. Paul, *ne sont pas à vous, ils sont les membres de Jésus-Christ.* Vous devez donc respecter dans vous et dans les autres, *les membres de Jésus-Christ même.* Quel crime ne commettriez-vous pas en les profanant? En cette matière, ce qui ne vous paroît être qu'une bagatelle, est souvent un crime énorme. Soyez donc chaste, et fuyez la société de ceux qui ne le sont pas. Un Ecolier qui fréquente un jeune homme qui n'est pas pur et chaste, ou qui demeure avec lui, doit quitter sa compagnie: il vaut mieux habiter parmi les couleuvres et les scorpions.

Il ne doit pas moins se tenir en garde contre les pièges que le démon peut lui tendre du côté des personnes de diffé-

sexe. Que jamais il n'ait la honteuse foiblesse de se familiariser avec aucune, surtout avec celles chez qui il demeure. Moins il voit de dangers dans ces familiarités, plus c'est une marque qu'il a le cœur gâté. En un mot, qu'un Ecolier se souvienne, que celui qui n'est pas chaste étant seul, ou avec d'autres ; qu'un Ecolier qui prend l'habitude de cajoler le sexe, est perdu, ou qu'il est en danger prochain de se perdre. S'il ne se corrige, Dieu se retirera de lui, et l'aveuglera sur sa vocation. O que tous ces avis sont importans ! combien de jeunes gens se sont perdus pour les avoir négligés! Lisez dans ce Livre les Chapitres qui traitent de la chasteté et des moyens de conserver cette vertu.

II. L'humilité n'est pas moins nécessaire à un Ecolier pour se sanctifier dans ses études. Si vous étudiez par vanité, pour briller, pour vous procurer de l'estime, des applaudissemens, votre travail et votre étude seront sans récompense devant Dieu : n'ayez point d'autres intentions dans vos études, que de faire la volonté de Dieu, et de contribuer à sa gloire. Si vous avez des talens et de l'ouverture d'esprit, ne vous en prévalez pas ; vous les avez reçus de

Dieu seul qui est le *Maître des sciences*; témoignez-lui votre reconnoissance, et vous humiliez de plus en plus, lui rendant grâces des lumières qu'il vous donne, préférablement à d'autres qui en feroient un meilleur usage que vous. Prenez garde que cette science ne vous inspire de la fierté et du mépris pour ceux que vous croyez moins savans que vous. *La science*, sans humilité, est un poison qui corrompt et qui *enfle le cœur*; qui rend l'homme présomptueux, entêté et superbe, et qui conduit enfin à l'erreur et à l'hérésie.

Lorsque vous étudiez les hautes sciences, il est louable, pour acquérir la facilité de vous expliquer sur ces matières, de vous exercer à la dispute; mais que ce soit avec modération, sans emportement, sans clameur, sans opiniâtreté; vouloir l'emporter toujours sur les autres, c'est orgueil. Or souvenez-vous de cette maxime tirée des Livres saints, que celui là ne fait rien, qui ne fait pas céder et s'humilier. Il est vrai qu'on ne doit jamais céder à l'erreur, et qu'on doit soutenir avec fermeté les points de Foi et les vérités décidés par l'Eglise; mais on doit toujours les soutenir et les défendre avec humilité et modestie.

En parlant de l'humilité, il n'eſt pas hors de propos d'avertir que ce ſeroit manquer d'humilité, que ce ſeroit même une ſorte de vanité, ſi un Ecolier qui eſt de meilleure famille, ou qui a des parens plus riches, s'oublioit juſqu'à dédaigner ceux qui ſont de moindre condition. Si on eſt d'une plus haute condition, on n'en doit être que plus humble et plus affâble envers tous. Un jeune homme eſt même plus mépriſable, quand il ſe laiſſe dévancer en diligence et en vertu par ceux qu'il croit être au-deſſous de lui.

III. Un Etudiant ne doit pas oublier, que la tempérance, la ſobriété, la modération dans ſes divertiſſemens et dans ſes récréations, ſont des vertus néceſſaires à tous les Chrétiens, mais ſur tout aux Etudians. Les fréquentes et petites parties de débauche, commencent ordinairement le déréglement et la perte d'un Ecolier, lui ôtent le goût de l'étude appeſantiſſent ſon eſprit, dérangent ſon tempérament et ſa ſanté, lui font manquer les claſſes et perdre ſon temps. Diſons la même choſe des promenades à contre-temps, des jeux de cartes, et des jeux publics. Un jeune homme qui aime les cartes et le jeu, abandonne

ſes livres et cahiers, devient pareſſeux, fainéant, diſſipé, et reſte dans ſa honteuſe ignorance.

Pour éviter ces écueils, un Ecolier ne doit pas être avide d'argent : les parens eux-mêmes ſont très imprudens de lui confier l'argent qu'il faut pour ſes penſions et ſon entretien ; ils feront ſagement de le confier à d'autres. Une expérience nous apprend tous les jours, qu'un Ecolier qui a de l'argent, en abuſe. C'eſt une occaſion de gourmandiſe et de jeux, à laquelle il ne réſiſte guères. Les autres Ecoliers ne manquent pas de lui propoſer quelques parties, et de l'entraîner ; il donne dans le piège et ſe perd.

IV. Il n'eſt rien que J. C. ait plus recommandé dans l'Evangile, que la vigilance : elle eſt néceſſaire ſpécialement à un Ecolier. Ou trois raiſons ; pour conſerver ſon innocence, pour conſerver ſa réputation, pour profiter du temps. 1. Il doit veiller ſur ſoi pour conſerver l'innocence et la pureté de ſon cœur ; il doit veiller au dehors, il doit veiller au dedans. S'il n'a pas ſoin d'éviter au dehors les occaſions du péché, la ſociété de certains Ecoliers libertins, impurs, joueurs, négligens à

leurs devoirs, dissolus dans leurs manières et dans leurs paroles, il perdra avec eux la crainte de Dieu et sa grâce, contractera des habitudes vicieuses, qu'il portera jusqu'au tombeau. Au dedans, qu'il veille sur les mouvemens de son cœur, sur les pensées de son esprit, sur ses paroles et ses regards. S'il a de secrets penchans au mal, de fréquentes tentations, qu'il découvre sincèrement son intérieur et les plaies de son ame à un bon Confesseur; qu'il lui importe de bien choisir.

2. Le Saint-Esprit nous avertit, *d'avoir soin de notre réputation.* Un Ecolier doit donc veiller pour conserver la sienne et prendre garde d'y donner atteinte par une conduite irrégulière. Il doit sur-tout s'observer avec vigilance (sans toutefois être hypocrite) dans le temps qu'il est en vacance chez ses parens, chez lui, ou ailleurs. Toute une Paroisse a les yeux attachés sur la conduite d'un écolier qui retourne chez lui, et chacun dit avec liberté ce qu'il en pense. S'il fait paroitre de la dissolution, s'il prend de petits airs de fierté et de suffisance, s'il fait des parties de débauche, s'il a peu de respect pour son père

et sa mère, s'il traite avec hauteur ses frères et sœurs, s'il ne fréquente pas les Sacremens, s'il a coutume de fréquenter les compagnies et veillées dangereuses, et sur-tout s'il est trop libre avec le sexe, il fera parler ; et les discours que le public tiendra sur son compte, lui porteront un jour des coups funestes. Il ne doit pas moins veiller sur soi-même, lorsqu'il est à la Ville, ou dans le lieu de ses études, et chez ses hôtes.

Qu'il se souvienne que bien des gens, quoiqu'il n'y prenne pas garde, observent sa conduite dans les rues, dans les compagnies, à la maison. Si on remarque en lui de la dissipation et du déréglement, peu de piété et de réserve dans ses manières, la renommée le fera connoître à ceux de qui dépend son établissement, et lui fera perdre sa vocation.

3. Le temps de la jeunesse étant le plus précieux et le plus propre pour cultiver l'esprit, et pour le mettre en état de correspondre aux desseins de Dieu, un jeune homme doit veiller sur l'emploi du temps, et craindre d'en perdre un seul moment. S'il perd le temps, que lui feront les reproches de la conscience, lorsque dans la suite, étant pla-

cé dans un Bénéfice, dans un Emploi, ou dans une Charge, il se verra, par son ignorance, incapable d'en remplir les devoirs! Quel compte à rendre à Dieu! Il sera trop tard pour savoir ce qu'on ne sera plus en état d'apprendre. On voudroit alors avoir mieux fait, mais il ne sera plus temps; et l'on sera d'autant plus malheureux, qu'en connoissant ses égaremens passés, on ne pourra plus retourner sur ses pas. Il est donc bien important à un Ecolier de ménager précieusement, et d'employer utilement le temps de sa jeunesse.

C'est pourquoi, un Etudiant qui a de la santé, et qui a du zèle pour son avancement, ne se contente pas du travail qui lui est imposé par ses maîtres; il a encore soin, après un temps modéré, donné à ses petites récréations, de s'instruire, tantôt par des lectures de piété qu'il fait tous les jours, tantôt par d'autres lectures utiles, sur des Livres que des personnes éclairées lui conseilleront. Mais qu'il prenne garde de se livrer à la dangereuse curiosité de lire des livres qui traitent d'avantures galantes, ou qui sont contre la Religion et contre l'Eglise. Il n'y a déjà que trop d'autres oc-

casions de se gâter l'esprit et le cœur, sans chercher le poison dans les mauvais Livres. On conseille même à un jeune homme qui sort des classes, de cultiver sa mémoire en apprenant tous les jours quelque chose par cœur, et le répétant souvent pour le retenir : par exemple, quelques Versets du Nouveau Testament, des Epîtres de Saint Paul, de l'Imitation de J. C., ou quelque chose du Concile de Trente, ou du droit Canon et Civil, &c. afin que dans la suite, il puisse se servir de sa mémoire avec plus de facilité pour la gloire de Dieu, à laquelle seule il doit rapporter son travail et ses études.

Nous n'avons garde d'oublier un avis de grande conséquence, qu'on doit répéter et inculquer aux Ecoliers, qui est de demander souvent et fermement à Dieu la grâce de connoître leur vocation. On leur conseille de lire à cette fin le Chapitre suivant, et de méditer profondément les réflexions importantes qu'il renferme. O qu'heureux est un Ecolier qui conforme sa conduite aux avis que nous venons de lui prescrire dans ces deux Chapitres ! Quels progrès ne fera-t-il pas dans les sciences et dans la vertu ? S'il néglige ces salutaires avis,

il en sentira un jour de cruels remords. Combien de gens dans un âge avancé, déplorent le temps perdu dans la jeunesse, et éprouvent tristement de quelle importance il est d'en ménager utilement et saintement tous les momens!

V. Quant aux Ecolières, elles prendront parmi les avis que nous avons donnés aux Etudians, ce qui leur convient; nous leur dirons seulement ici, qu'elles doivent avoir un grand amour pour Dieu, craindre le péché, être dévotes dans le Lieu saint, être soumises à leurs parens. L'arrogance et l'indocilité dans une jeune fille qui ne veut être ni reprise ni corrigée, font connoître qu'elle est d'un mauvais caractère. Une Ecolière doit aimer toutes ses compagnes, aider celles qui sont moins savantes, ne faire aucun rapport des autres filles, et garder le silence dans l'école. Qu'elle se garde bien de s'amuser à badiner par les rues; qu'elle évite sur-tout la société des petits garçons; qu'enfin elle ne manque jamais d'offrir à Dieu son étude, et lui demander ses lumières.

IV. Ceux qui sont chargés d'enseigner la jeunesse, les Maîtres et les Maîtresses des Ecoles, ne doivent pas regar-

der leur emploi avec indifférence. Le zèle doit leur inspirer d'apprendre à leurs Disciples la vertu et la science des Saints, autant que les sciences humaines ; ces jeunes gens qu'ils voient sous leur conduite, sont l'espérance du Public. Les uns seront dans le Clergé, ou dans le Cloître, les autres dans le Barreau, dans le Militaire, ou dans le Commerce ; d'autres enfin seront chefs ou mères de famille, et dans les affaires. Quelle consolation pour ceux qui les auront instruits, de les voir un jour remplir leurs devoirs dans les sentimens de crainte de Dieu qu'on leur aura inspirés ; de leur voir recueillir les fruits de piété qu'on aura fait germer dans les cœurs de ces jeunes plantes ! Quoiqu'un enfant paroisse dissipé, les semences de vertu et de Religion, qu'on a soin de jetter dans son cœur, tôt ou tard produisent leurs fruits.

EXEMPLE.

Saint Thomas d'Aquin, ce prodige de science, paroissoit dans sa jeunesse avoir l'esprit borné et même stupide ; ses condisciples par dérision, le comparoient à un bœuf : oui, leur dit Albert le grand, son Maître, ce sera un bœuf, dont les mugissemens et la voix le feront

entendre dans tout le monde Chrétien, et qui par la force de sa doctrine, aidera à soutenir l'Eglise de Dieu. En effet le jeune Thomas acquit une science si vaste et si profonde, qu'un grand Pape a dit de lui qu'il avoit fait autant de miracles que d'articles il avoit composés; que les Hérétiques le regardent comme leur fléau, ne craignant rien tant que la doctrine de S. Thomas, et que les Théologiens Catholiques le regardent comme leur Oracle et leur Maître. Où, et comment ce grand Saint avoit-il puisé tant de lumières? C'est au pied du Crucifix, c'est par son amour pour Dieu, et par la tendre dévotion envers J. C. dans le S. Sacrement de l'Autel.

Autre Exemple.

On ne peut lire sans frayeur ce que le fameux Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, raconte d'un jeune Ecolier de condition qui étoit à Paris. Ce jeune homme, qui jusqu'alors avoit eu de la vertu, eut le malheur de faire connoissance et amitié avec un autre Ecolier qui le perdit, et qui lui apprit le mal. Il croupit long temps, malgré les avis de son Confesseur, dans cette habitude que son compagnon lui avoit

inspirée, et ne se corrigeoit point. Dieu en fit un exemple. Une nuit ce jeune homme fut saisi d'une frayeur subite, et se mit à crier d'une manière si horrible, qu'un grand nombre de personnes y accoururent. On l'interroge, il ne répond rien ; on le presse toujours, point de réponse, et crioit toujours horriblement. Enfin se tournant du côté des assistans, avec un regard égaré, il éleva la voix, et dit trois fois d'un ton effrayant; *Malheur à celui qui m'a perdu; malheur à celui qui m'a perdu, malheur à celui qui ma perdu ;* et mourut ainsi dans le désespoir et l'impénitence. O combien de personnes, qui dans leur jeunesse, ayant été pervertis par une mauvaise compagnie, maudissent à présent dans l'Enfer ceux qui ont été la cause de leur perte ! Apprenez, jeunes Etudians, par ce tragique exemple, combien il vous est important de fuir la compagnie d'un jeune homme impur et vicieux. Sa société est trop dangereuse pour vous, et vous sera funeste. *Celui qui aime le danger*, dit le Saint Esprit, *y périra.*

CHAPITRE XLVIII.

Du choix de sa Vocation.

I. IL y a plusieurs vocations auxquelles on peut être appellé de Dieu ; l'état Ecclésiastique, l'état Religieux, le Célibat, le Mariage, la profession des armes, &c. Il y a dans chaque état, des grâces propres pour en remplir les devoirs, et pour s'y sanctifier. Si vous entrez dans l'état que le Seigneur vous a destiné, il vous sera beaucoup plus facile de vous sauver. Si au contraire, vous prenez une autre vocation que celle où Dieu vous appelle, tout sera à craindre pour votre salut. Tel se sauve dans le parti des Armes, qui se fût damné dans l'état Ecclésiastique, et tel se damne dans la Religion, qui se fut peut-être sauvé dans le monde : tel aussi se damne dans le Mariage, qui se fût sauvé dans le Clergé ou dans le Cloître. Il est donc d'une grande conséquence pour vous, jeunes gens, de connoître la vocation et le parti que Dieu vous a marqué.

Pour le connoître, il faut avoir de saintes intentions ; examiner ses talens, ses dispositions, son inclination ; faire de fréquentes et de ferventes prières, pour demander à Dieu ses lumières ; vivre

dans la crainte de Dieu, parce que l'Esprit de Dieu ne se communique pas à des jeunes gens qui vivent dans le désordre. Il faut connoître les dangers, les devoirs et les charges de l'état qu'on veut embrasser ; enfin prendre conseil des personnes désintéressées et éclairées, et sur-tout de son Confesseur. Les avis suivans vous feront d'une grande utilité.

II. Ceux qui aspirent à l'état Ecclésiastique, doivent aimer la prière et l'étude, être sobres et chastes, n'avoir d'autres vues que de servir l'Eglise, et de travailler à leur propre sanctification, en travaillant à celle des autres.

Je dis la même chose à peu près de ceux qui aspirent à l'état Religieux. Ils doivent aimer la retraite, avoir un esprit docile, un grand desir de leur propre perfection et de leur salut. Un jeune homme qui n'a aucun attrait pour la prière, pour la retraite et pour l'étude, qui a les passions vives et indomptées, qui s'adonne au vin, qui n'a pas horreur de l'impureté, et qui a une violente inclination pour le sexe, ne doit s'engager ni dans le Clergé ni dans le Cloître, crainte d'y devenir le scandale des Fi-

dèles, l'opprobre de l'Eglise et de la Religion.

Une fille qui a le dessein de se consacrer à Dieu dans la Religion, pour se tirer des dangers du monde, et pour travailler à son salut avec plus de sûreté, doit regarder comme une faveur du Ciel, l'inclination qu'elle a pour le Cloître. Qu'elle examine néanmoins ses dispositions avant que de s'y engager. Toutes celles qui ont du penchant pour le Cloître, n'ont pas toujours les qualités nécessaires. Il faut dans une fille qui aspire à cette vocation, une bonne santé, une humeur douce et patiente, un esprit droit et docile, et des passions modérées. Celles qui ont une santé foible et chancelante, un génie bizarre et capricieux, qui ont les passions fortes et trop vives, ne sont guères propres à vivre dans une Communauté.

Le Célibat, c'est l'état d'un jeune homme, d'une fille ou d'une veuve, qui ne veulent point se marier. Cet état du célibat, si on le choisit en vue de Dieu, est plus parfait que le mariage, et St. Paul le conseille. *Celui qui n'est point marié, dit ce grand Apôtre, a soin de ce qui regarde le Seigneur, pour se conserver pur de corps et d'esprit, et ne pense*

qu'à plaire à Dieu ; mais ceux qui sont mariés, sont occupés des soins du monde, et obligés de complaire à une femme, ou à un mari ; ainsi leur cœur est partagé. Si vous voulez vivre dans le Célibat, embrassez cet état par vertu, afin d'avoir plus de moyens et de loisir de servir Dieu.

Ceux qui ont des passions immortifiées, et qui succombent aux tentations, feront mieux de s'engager dans le mariage. C'est tomber dans les piéges de l'ennemi, que de s'éloigner du mariage, quand on a des habitudes fortes, et des inclinations violentes à la volupté. *Il vaut mieux se marier*, dit S. Paul, *que de brûler du feu impur.*

Les personnes qui, par des intentions saintes, veulent vivre dans le célibat, ne devroient faire aucun vœu de chasteté sans l'avis de leurs Confesseurs. Il seroit même à propos de ne faire ce vœu de chasteté que pour un temps, et le renouveller de temps à autre, plutôt que de le faire perpétuel. *Il vaut mieux*, dit le Sage, *ne pas faire un vœu, que de mal accomplir son vœu. Vous ne péchez point en ne faisant pas un vœu, mais vous péchez en accomplissant mal ce que vous avez voué.*

Quant au mariage, comme il y a dans

cet état beaucoup de dangers et d'obstacles pour le salut, il y a aussi beaucoup de grâces et de secours pour s'y sanctifier; mais, pour obtenir de Dieu ces secours, il faut s'engager dans le mariage avec de grandes précautions, c'est pourquoi, jeunes gens, profitez des avis suivans; vous en comprendrez un jour les conséquences.

CHAPITRE XLIX.

Des dispositions au Mariage.

I. SI vous êtes appellé au mariage, vous devez regarder cet engagement comme une chose des plus importantes de votre vie. Votre bonheur en ce monde et votre salut dépendent des précautions avec lesquelles vous y entrerez, et de la manière dont vous y vivrez. Une chose qui est d'une telle conséquence, demande bien qu'on y pense, et qu'on s'y dispose bien sérieusement.

Un mariage heureux, est une faveur du Ciel, qui ne s'accorde pas à tout le monde. *Une femme vertueuse*, dit le sage, *est le partage d'un homme craignant Dieu. Une telle épouse sera donnée à l'homme à*

cause de ſes bonnes œuvres. Les parens peuvent donner des richeſſes, mais il n'appartient qu'à Dieu de donner une femme prudente. Ces paroles peuvent également s'appliquer aux perſonnes du ſexe. Si un jeune homme qui a vécu dans la piété, doit eſpérer que le Ciel le favoriſera d'un parti avantageux ; de même auſſi une fille, qui aura paſſé ſa jeuneſſe dans la crainte de Dieu, doit eſperer d'avoir un époux fidèle, un homme de bien, pour la récompenſe de ſa vertu.

Que ſi après avoir paſſé votre jeuneſſe dans la pratique de la vertu, le Seigneur, pour vous éprouver, permettoit que vous épouſaſſiez un méchant homme, ou une méchante femme, vous ne ſeriez pas pour cela privé des conſolations du Ciel ; parce que les croix et les afflictions que vous auriez dans ce mariage, deviendroient pour vous une ſource de mérite et de ſalut, par la patience et la ſoumiſſion que Dieu vous y donnera. Mais ſi vous paſſez votre jeuneſſe dans le déſordre, vous avez tout ſujet de craindre qu'un mariage malheureux ne ſoit le juſte châtiment de votre libertinage, et un écueil de damnation.

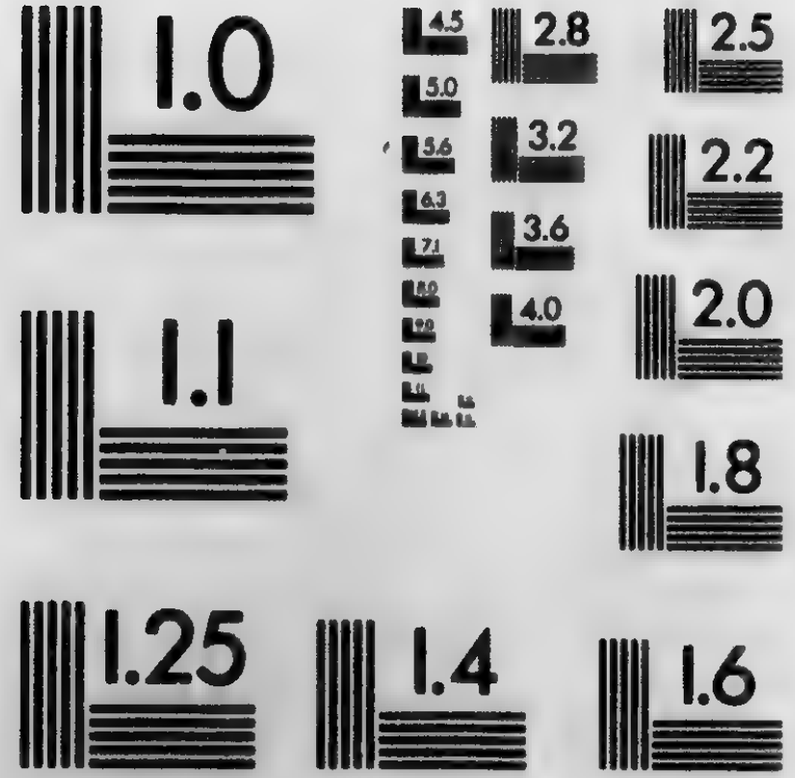
Souvenez-vous donc, jeunes gens, qu'il n'y a point de temps où vous de-

viez plus craindre le péché, et plus ménager les grâces de Dieu, que lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Les péchés que vous devez surtout éviter, sont l'impureté, les péchés secrets et honteux, les familiarités avec les personnes qui ne sont pas de votre sexe, les paroles et les chansons peu chastes. Evitez encore la débauche, l'intempérance, l'orgueil, les courses nocturnes, et la désobéissance à vos parens. Ces sortes de péchés éloigneroient de vous les grâces de Dieu, et vous priveroient des secours dont vous aurez besoin pour vous sanctifier dans le mariage.

II. Il ne suffit pas d'avoir mené une vie sainte pour se disposer au mariage; il faut de plus consulter Dieu dans la prière, la retraite et la fréquentation des Sacremens. Dieu est le maître de la vocation, c'est à lui à vous la faire connoître, et c'est à vous à demander et à mériter cette grâce. Consultez votre Confesseur, et suivez ses conseils; prenez les avis de vos pères et mères, ou de vos Curateurs, et de ceux qui ont l'autorité sur vous. Gardez-vous bien de prendre aucun engagement, de faire

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

des propositions et des entrevues pour le mariage, sans leur agrément et sans leurs conseils ; vous auriez dans la suite sujet de vous repentir de votre imprudence.

Ne vous fiez pas à vous-même, et prenez garde si l'inclination et l'amitié que vous avez pour une personne, vient de Dieu, ou d'un mauvais principe. Il y a des amitiés saintes ; mais il y a aussi des amitiés criminelles ; amitiés fragiles et de peu de durée. Le démon inspire souvent de telles amitiés entre les jeunes gens, et les leur ôte quand ils sont mariés. De-là vient qu'on voit des personnes qui ne peuvent plus se souffrir, dès qu'ils sont ensemble ; et qui ont autant d'aversion l'un pour l'autre après le mariage, qu'ils avoient d'inclination et d'amitié avant que d'être mariés.

L'inclination que vous avez pour une personne, ne doit pas être une inclination de caprice ni d'entêtement : elle doit être fondée sur la raison. Jeune homme, si vous n'aimez une fille que pour sa beauté, pour ses agrémens et ses manières enjouées, vous êtes un aveugle, qui allez vous jetter dans le précipice. Et vous, filles, qui n'aimez un jeune homme que pour ses manières agréables,

ses belles paroles, ses cajoleries flatteuses et ses douces promesses, une telle amitié vous coûtera cher un jour.

La beauté, les agrémens, les flatteries passent; mais la personne demeure avec tous ses défauts. Vous verrez un jour dans cette personne que vous estimez tant, des vices que vous ne connoissez pas encore. Un dehors brillant et agréable, cache souvent de grands défauts, qui sont dans la suite un sujet de chagrins et de repentirs amers. S'engager de passer toute sa vie avec une personne qu'on ne connoit qu'a demi, est une entreprise délicate et bien sérieuse. On envisage dans la jeunesse cet engagement comme une agréable société; et quand on est engagé, on sent un joug pesant qui accable. On s'imaginoit que dans le mariage tout seroit de roses; et on éprouve dans la suite, que presque tout y est d'épines. Voilà à quoi doivent s'attendre ordinairement ceux qui se marient par passion et par fantaisie; à passer le reste de leur vie dans la discorde et dans l'inquiétude.

III. L'amitié et l'estime que vous avez pour une personne en vue du Sacrement, doit être fondée sur sa vertu,

plutôt que sur ses biens. Les richesses sans la crainte de Dieu, ne sont que des mariages malheureux. Les grands biens ne rendent pas l'homme content. Un homme sage ou une femme prudente, valent mieux pour vous que tous les trésors de la terre. Il vaut mieux avoir moins de biens et vivre en paix et se sauver, que d'en avoir beaucoup et se perdre.

Ainsi, pour faire le choix de la personne avec laquelle vous voulez vous allier, examinez plutôt les qualités de son esprit et de son ame, que les qualités de son corps et celle de la parenté. Si la fille, à qui vous parlez, est douce, humble et modeste, chaste et retenue; si elle aime le travail, la prière, les Sacremens et l'éloignement des compagnies, si elle vit en paix dans sa famille; si elle respecte ses père et mère, vous serez heureux d'avoir une telle personne pour votre compagne. Si au contraire cette fille est d'un esprit volage, si elle n'aime que la vanité et le plaisir, si elle est arrogante, paresseuse, babillarde, danseuse, coquette impérieuse; si elle est sans dévotion, sans pudeur et sans piété; si elle souffre toutes sortes de libertés; si elle n'a ni déférence, ni soumission pour son

père et pour sa mère, ni charité pour ses frères et sœurs; que ferez-vous avec une telle épouse? et qu'elle éducation donnera-t-elle à vos enfans? Telle que vous la prendrez, bonne ou mauvaise, telle vous la garderez toute votre vie.

Et vous, filles chrétiennes, si le jeune homme qui vous cherche, est craignant Dieu; s'il fréquente les Sacremens, s'il est sobre et retenu dans les compagnies, s'il n'est point dissolu en paroles, s'il est chaste dans ses manières, s'il aime le travail et les occupations de son état; s'il est respectueux envers ses père et mère; s'il est d'une humeur douce est pacifique, l'alliance avec un tel mari sera avantageuse et consolante pour vous, et attirera sur votre famille les bénédictions du Ciel. Mais s'il est vicieux et libertin, s'il fait des chagrins à ses parens et à sa famille, s'il est joueur, brutal, déréglé, en paroles et en chansons, trop libre avec vous dans ses manières, et surtout s'il veut prendre des libertés indécentes et criminelles; s'il n'aime ni la parole de Dieu, ni les choses saintes, s'il est fainéant, querelleur, ivrogne; en un mot, s'il n'est pas bon Chrétien, à quoi vous exposez-vous, en vous engageant avec un tel homme? Que de larmes et

que de repentirs suivront votre mariage! Et que deviendront vos enfans sous la conduite d'un tel mari? Il vous promettra de se corriger quand il sera marié; mais promesses frivoles. Le mariage fait changer d'état, mais rarement fait-il changer les sentimens et les mœurs.

IV. La sincérité et la droiture sont inséparables de l'honnête homme et du Chrétien; c'est pourquoi vous ne devez pas fréquenter plusieurs personnes pour le mariage, ni tromper qui que ce soit. Un jeune homme qui voit plusieurs filles, et qui leur fait entendre qu'il veut les épouser, est un imposteur, il leur fait tort, et il est indigne de la société d'une honnête fille. De même, une fille qui amuse et entretient plusieurs jeunes hommes, et qui donne à tous de belles espérances d'un mariage futur, est une dissimulée et une trompeuse; et ne mérite pas l'alliance d'un honnête homme.

C'est un abus de se fréquenter trop long-tems, quant on veut se marier. Lorsqu'on se fréquente plusieurs années sans rien conclure, on s'expose à se déshonorer, à faire parler le public, et souvent on scandalise une Paroisse. Plus long-temps vous serez frequentée, plus on se dégoûtera de vous. C'est pour

cela que les filles qui sont si long-temps recherchées, échappent souvent les meilleurs partis, et n'ont ordinairement que le moindre.

V. Mais le plus grand de tous les abus, c'est de se disposer au mariage par le libertinage et par le crime. O mon Dieu! comment pouvez-vous bénir de telles alliances? Et combien sont-elles abominables à vos yeux! Faites donc attention, jeunes gens, à cet avis important. Si vous fréquentez une personne pour le mariage, fréquentez-la avec la crainte de Dieu. Ne lui parlez point seul à seule, ni à l'insçu de ses parens; parlez-lui le jour, peu de temps et sainement, et presque jamais la nuit, autant qu'il se peut. Souvenez-vous qu'il ne vous est point permis de folâtrer ensemble, ni de souffrir des cajoleries, ni de prendre des libertés dangereuses ou sensuelles. Mais, direz-vous, c'est par amitié: il est vrai que c'est par amitié; mais vous vous aveuglez, si vous croyez que ce sont là des marques d'une amitié sainte. Ces sortes de libertés immodestes et peu chastes, sont l'effet de la passion, la marque d'une attache qui n'est pas innocente, et une preuve qu'on ne

craint point le peché, ni la préſence de Dieu.

La marque d'une vraie et ſainte amitié, c'eſt d'avoir du reſpect pour la perſonne que vous fréquentez, de s'édifier mutuellement, et de prier l'un pour l'autre. Ce n'eſt pas véritablement aimer une perſonne, que de la ſcandaliſer. Malheureux que vous êtes! ſi vous aimez cette perſonne, pourquoi la portez-vous au mal? Pourquoi lui faites-vous perdre la grâce de Dieu par des libertés qu'elle vous ſouffre? Pourquoi devenez-vous le meurtrier de ſon ame? De pareilles diſpoſitions pour vous marier, vous feront un jour verſer des larmes, et attireront peut-être ſur votre mariage, et ſur vos enfans, les malédictions de Dieu.

Faites quelques ſemaines avant vos noces, une confeſſion générale, pour réparer les fautes que vous pourriez avoir faites dans vos confeſſions paſſées. N'oubliez pas qu'il faut être en état de grâce pour ſe marier, et tâcher, autant qu'on le peut, d'avoir la conſcience auſſi pure pour recevoir la bénédiction nuptiale, que pour recevoir la Communion. Si vous aviez le malheur de vous marier en état de péché mortel, vous profane-

riez *un grand Sacrement*, et vous feriez un sacrilège, qui, en vous privant de la grâce du Sacrement de mariage, auroit pour vous des suites funestes.

CHAPITRE L.

Dans quelles dispositions on doit célébrer le Mariage, et passer le jour des Noces.

I. PRENEZ garde de ne pas vous marier avec un empêchement de parenté, d'affinité, ou autres empêchemens. Si vous avez quelque doute sur ce point, consultez votre Pasteur, ou un confesseur éclairé. Celui qui est marié avec quelque empêchement, qu'on appelle *dirimant*, n'est point véritablement marié, à moins qu'il ne soit légitimement dispensé.

II. N'ayez que des intentions saintes et légitimes, lorsque vous pensez à vous engager dans le mariage. Eloignez de votre cœur des intentions grossières, basses et impures; autrement l'Esprit de Dieu se retireroit de vous, et vous livreroit à l'Esprit de Satan. Ce seroit profaner *ce grand Sacrement*, que de s'y engager avec des pareilles intentions. Voici les intentions et la fin que vous

pouvez vous proposer pour vous marier. 1. De prendre un établissement, pour vous fixer dans un état, et pour vous y sanctifier. 2. De vous tirer des occasions du péché, et des dangers de succomber aux tentations. 3. D'élever dans la crainte du Seigneur les enfans que Dieu vous donnera.

Ecoutez, jeune homme, les paroles du jeune Tobie, et apprenez de lui les intentions que vous devez avoir en vous engageant dans le Mariage. *Seigneur*, disoit ce saint jeune homme, *vous qui avez formé Adam, et qui lui avez donné Eve pour lui servir de compagnie et de secours; vous voyez les intentions de mon cœur : je prends cette fille, votre servante, pour être mon épouse, pour me sanctifier avec elle, et pour élever dans votre crainte, les enfans que vous nous donnerez, afin qu'ils bénissent votre Nom dans l'éternité.*

Et vous, filles Chrétiennes, écoutez les paroles de la jeune Sara, épouse de Tobie, et profitez de son exemple : *vous savez, ô mon Dieu*, disoit-elle, *que je n'ai jamais eu de désir sensuel pour un homme, et que j'ai conservé mon ame pure. Je n'ai jamais pris part dans les jeux et dans les divertissemens de ceux qui s'a-*

mufent à folâtrer ; j'ai toujours fui la compagnie des perfonnes vaines et légères ; fi j'ai conſenti de prendre un mari, ce n'eſt qu'en votre crainte, dans une intention ſainte, et dans l'eſpérance que vous nous accorderez votre miſéricorde et votre protection, en comblant de vos bénédictions les jours que nous paſſerons enſemble. O que bénits ſont ceux qui ſe marient avec de ſi ſaintes diſpoſitions, et avec des intentions ſi pures !

III. Priez notre Seigneur Jéſus-Chriſt et ſa ſainte Mère, d'aſſiſter et de préſider en eſprit à votre mariage, comme ils aſſiſtèrent autrefois en perſonnes aux noces de Cana. Pour attirer ſur votre alliance la protection de Jéſus, et de Marie, ſouvenez-vous que la célébration du Mariage doit ſe faire avec des ſentimens de Foi et de Religion. Ne ſouffrez point qu'il y ait pendant cette ſainte cérémonie, des impies, des gens qui ont l'eſprit bouffon, et des railleurs des choſes ſaintes. Paſſez une grande partie du jour de vos noces dans la prière et l'oraiſon, afin d'attirer ſur vous les faveurs du Ciel.

Si vous faites un feſtin, qu'il ſoit comme celui de Tobie, avec des perſonnes

sages, et que tout s'y passe dans la crainte de Dieu. Prenez garde qu'il n'y ait chez vous dans ce jour mémorable, aucune dissolution en paroles, en chansons, en débauches; vous avez plus besoin de prières le jour de vos noces, que de divertissement. Il vous est permis de vous y réjouir, mais que ce soit dans le Seigneur.

Si vous évitez, et si vous banniſſez de vos noces, les danses; vous rendrez gloire à Dieu. La danse, comme nous l'avons démontré dans ce Livre, est un exercice toujours dangereux, et souvent criminel. La circonstance des noces, ne rend pas la danse moins dangereuse: elle y est même souvent moins innocente, par les libertés qu'on se permet, et par les pechés qui s'y commettent. Les danses qui se font au noces, sont ordinairement un désordre d'autant plus déplorable, qu'il est universel. La sainte Eglise de Jésus-Christ n'approuve point de telles réjouissances; on n'a qu'à lire ce que les Conciles et les Saints Pères ont dit sur cette matière. Dans le Concile de Laodicée, il est ordonné aux Prêtres et aux Ecclésiastiques qui se trouveront aux noces, de sortir de l'assemblée, et de se retirer, aussitôt que les joueurs

d'inſtrumens arriveront pour ouvrir la danſe; parce qu'il ſeroit indigne et honteux à des Miniſtres de Jéſus-Chriſt, d'autoriſer par leur préſence, de tels abus.

Prenez garde que le jour et le ſoir de vos noces, ou à la bénédiction du lit nuptial, il n'y ait aucune ridicule cérémonie, aucune vaine obſervance, aucune pratique ſuperſtitieuſe. Pratiques déteſtables, dont ſont quelque fois infatués certains peuples ignorans. Abus indignes de la Sainteté du Chriſtianiſme, et qui ſont encore un pitoyable reſte du Paganiſme.

IV. Quelque temps après la célébration de votre mariage, et le plutôt que vous pourrez, priez un Confeſſeur éclairé et prudent de vous inſtruire des devoirs de votre état, et des fautes qu'il faut éviter, crainte que dans l'ignorance, vous ne tombiez, par paſſion ou par aveuglement, dans certains péchés, qui en ſouillant votre ame, déplairoient à Dieu, et attireroient ſur vos enfans quelques malheurs. Souvenez-vous pour cet effet, de ces belles paroles, que le ſaint jeune homme Tobie dit à Sara ſon épouſe, dès le premier jour de leur ma-

riage : *Sara, ma chère épouse, nous sommes les enfans des Saints ; gardons-nous bien de vivre ensemble dans notre mariage, comme les Payens qui ne connoissent pas Dieu.*

V. Voici un dernier avis qu'il est à propos de donner aux jeunes gens. Lorsque vous serez en âge de vous marier, si vos père et mère s'opposent à votre établissement, n'en murmurez pas ; ils le font pour votre propre avantage ; dans la crainte que vous ne preniez un mauvais parti, parce que souvent les jeunes gens s'aveuglent, et ne connoissent leur aveuglement, que lorsqu'il n'est plus temps. Prendre un parti, plutôt selon le choix de vos parens, que selon le vôtre ; c'est, dit, S. Ambroise, *se marier selon le Seigneur.* Ne faites cependant rien malgré vous, et ne prenez aucun engagement contre votre inclination.

On ne peut trop répéter aux pères et mères, qu'ils doivent bien prendre garde de ne jamais forcer l'inclination d'un enfant, pour l'engager dans le mariage, ou dans une vocation. Ils ne doivent pas même sans raison suffisante, s'opposer à un mariage convenable ; ils répondront à Dieu des péchés auxquels ils exposeroient un enfant, et des scandales

qui suivroient d'un pareil refus. Un enfant ne doit pas pour cela se porter à des excès, et agir par caprice. Ainsi, jeunes gens, si vos pères et mères s'opposent à votre dessein, par opiniâtreté, par humeur par avarice, tâchez d'obtenir leur consentement par votre complaisance, par votre obéissance et votre patience. Priez quelques parens, quelques amis prudens, de parler à votre père; qu'ils lui fassent comprendre qu'il ne peut en conscience s'opposer sans raison à un mariage légitime, ni vous laisser ainsi sans établissement, dans un état dangereux pour votre salut, ou contraire à votre fortune.

EXEMPLE.

Environ l'an 1115, lorsque le Royaume d'Angleterre étoit encore Catholique, la divine Providence appella au mariage, d'une manière singulière et admirable, un jeune Gentilhomme de la ville de Londres, nommé Gilbert. Ce jeune Seigneur, inspiré de Dieu, fit le voyage de Jérusalem, accompagné d'un domestique, nommé Richard, dans le dessein de combattre à la guerre contre les infidèles. A peine fut-il arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il fut pris avec son

domestique par les Infidèles, qui l'enchaînèrent et le mirent dans les prisons d'un Prince des Sarrasins, ou grand Seigneur du Pays. Gilbert demeura un an et demi avec Richard dans cette dure captivité, très fatigué par les ouvrages pénibles auxquels on l'occupoit. Il étoit cependant moins misérable que les autres esclaves; parce que le Prince, qui voyoit en lui beaucoup d'éducation et de sagesse, le traitoit avec bonté, et même avec considération.

Ce Prince Sarrasin avoit une fille unique, qui admiroit la conduite de Gilbert, et qui étoit charmée de sa vertu. Cette fille depuis quelque temps cherchoit l'occasion de lui parler en particulier; et l'ayant un jour trouvé seul, elle lui demanda d'où il étoit. Je suis, repondit Gilbert, de la ville de Londres en Angleterre. De quelle Religion êtes-vous, lui dit cette fille? Je suis, répondit-il, de la Religion Catholique, Apostolique et Romaine. Quelle est cette Religion, continua cette jeune Princesse, et que vous enseigne-t-elle? Gilbert lui expliqua en peu de paroles les Mystères de notre Religion, et sur tout les Mystères de la Vie, de la Passion, de la Mort et de la Resurrection de J. C. l'assurant

qu'on ne pouvoit être sauvé sans la foi en Jésus Christ ; que les Prophètes avoient prédit toutes ces choses plus de mille ans avant qu'elles arrivâssent.

Cette fille, que Dieu vouloit convertir par le ministère de ce jeune Gentilhomme, goûtoit tant de plaisir et tant de consolation à l'entendre, que depuis ce temps elle épioit les momens, et ne manquoit aucune occasion de lui parler. Gilbert de son côté, l'entretenoit avec beaucoup de modestie, toujours des choses de Dieu et du salut. Il lui parloit avec tant de dignité de nos saints Mystères, des vertus Chrétiennes, du plaisir qu'il y a d'être à J. C. et de le servir; qu'un jour elle lui dit : vous aimez donc bien ce J. C. duquel vous me dites de si belles choses ? Oui, répondit le jeune esclave, je l'aime de tout mon cœur ; et je l'aime avec tant d'ardeur, que je voudrois embrâser tous les cœurs de son amour. Mais, poursuivit-elle, souffririez-vous la mort pour lui ? Gilbert à cette proposition, crut que cette fille étoit d'intelligence avec le Prince son Père, pour le tenter et pour le faire renoncer à J. C.; et sur le champ il répondit que ce seroit avec joie, qu'il mourroit pour J. C. et que la plus grande grâce qu'il pût

recevoir en ce monde, étoit de donner sa vie et son sang pour son sauveur.

Cette réponse généreuse toucha si vivement le cœur de cette fille, qu'elle prit la résolution d'embrasser une Religion si parfaite. Dans ce moment, elle dit à Gilbert : votre Religion me paroit sainte et divine ; les vertus qu'on y pratique, et que je vois en vous, sont si admirables, que je suis résolue de me faire Chrétienne, d'abandonner ma fausse Religion, de quitter même mes parens, mes biens et mon pays, pour adorer et servir J. C. Mais comme je ne connois point de Chrétiens que vous, je vous prie de me promettre que vous m'épouserez. Je trouverai le moyen de vous tirer de votre prison, et je me sauverai de la maison du Prince mon père, pour aller avec vous dans votre pays. Ce n'est point l'intérêt, ni aucune inclination naturelle, ni un motif humain qui me fait parler de la sorte : vous êtes esclave, et moi je suis princesse, fille d'un des plus grands seigneurs de ce pays. Si je demande votre alliance, ce n'est que pour avoir la consolation d'être instruite dans votre Loi, et de vivre avec vous dans la Religion de J. C. Le Prince mon père me destine un parti riche et

puissant ; mais j'aime mieux me sanctifier avec vous, que d'être placée sur le trône ; et je me croirai la plus heureuse des femmes, si je puis être un jour l'épouse d'un homme aussi vertueux que vous.

Gilbert, qui ne s'attendoit point à une pareille proposition, fut si étonné de ce discours, qu'il demeura quelque temps sans répondre une seule parole. Il apprehendoit que cette fille ne lui tendit un piège, et qu'elle n'eût un ordre secret de son père pour le surprendre, et peut-être pour le faire mourir ; c'est pourquoi il se contenta de lui répondre en général, qu'elle seroit heureuse d'être Chretienne, qu'elle devoit prier le Seigneur de l'éclairer, et d'accomplir sur elle sa sainte volonté. Il se passa ensuite quelques temps, et Gilbert ayant trouvé une favorable occasion, rompit ses chaînes, sortit de sa prison, et se sauva avec Richard son domestique, et avec tous les autres esclaves, sans rien dire à personne.

La fille du Prince Sarrasin n'eut pas plutôt appris que Gilbert s'étoit enfui, qu'elle se retira dans sa chambre, pour n'être point vue de personne ; elle s'abandonna à une telle douleur, qu'elle

étoit inconsolable : pendant plusieurs jours elle ne fit que pleurer en secret, de ce qu'elle n'avoit plus personne pour l'instruire de la Religion de J. C. Ah ! Ciel ! s'écrioit-elle en soupirant, ne serai-je donc jamais Catholique ? Faudra-t-il donc que je meure dans ma fausse Religion ? Qu'est devenu Gilbert, ce saint homme qui m'a dit des choses si divines ? Elle se souvint que Gilbert lui avoit dit, qu'il étoit de la ville de Londres en Angleterre. Elle s'informa de quel côté étoit l'Angleterre, et résolut d'y venir chercher Gilbert jusqu'à Londres, afin qu'il l'instruisit dans la Religion Catholique. Après avoir pris secrètement ses mesures, elle sortit au milieu de la nuit du Palais de son Père, et s'enfuit toute seule, renonçant à toutes ses grandes richesses, et à sa patrie, pour aller chercher J. C. Elle n'appréhenda point les fatigues et les dangers d'un si pénible voyage, et Dieu permit qu'elle passât par les pays des infidèles, et qu'elle traversât plusieurs Royaumes sans accident. Arrivée sur le bord de la mer, elle trouva heureusement un vaisseau, où il y avoit quelques marchands et quelques voyageurs, qui alloient en Angleterre. Comme ils enten-

doient un peu la langue de cette jeune fille, et qu'ils la voyoient seule, ils la laissèrent entrer par charité dans le vaisseau.

Lorsqu'elle fut débarquée en Angleterre, elle quitta ces voyageurs et ces marchands, et arriva dans peu de jours à Londres. Elle alloit dans toutes les rues de cette ville, sans pouvoir se faire entendre. Comme elle étoit habillée à la Sarrasine, et qu'on ne comprenoit pas son langage, on la prit pour une folle : de sorte qu'elle servit pendant plusieurs jours de risée et de jouet à la populace et aux enfans, qui se moquoient de cette Etrangère. Enfin Dieu permit que Richard, le domestique de Gilbert, la rencontrât sur la place publique, et la reconnût. On ne peut exprimer la joie de cette jeune Princesse, lorsqu'elle vit Richard, et qu'elle reconnut que c'étoit le même qui étoit dans la prison de son père avec Gilbert. Que faites-vous ici, lui dit Richard? Je suis venue, répondit-elle, pour me faire instruire de la Religion Catholique. Demeurez là, dit Richard, je vas en avertir mon maître.

Gilbert ne crut pas d'abord ce que Richard lui dit, ne pouvant se persua-

der qu'une fille, auſſi délicate et d'une ſi grande qualité, eût traverſé tant de pays et de provinces pour venir en Angleterre ; mais comme il vit que Richard perſiſtoit, et l'aſſuroit de la vérité, il admira le courage et la foi de cette fille, et ne douta point que le doigt de Dieu ne fût là; il ne voulut pas, pour de bonnes raiſons, la retirer dans ſa maiſon, et dit à Richard de la mener chez une Dame de ſa connoiſſance, la priant d'en avoir ſoin comme de ſa propre fille.

Le lendemain Gilbert alla chez cette Dame. Dès que la jeune Sarraſine le vit, elle eût le cœur ſi ſerré et ſi tranſporté de joie, qu'elle ſe jetta à ſes pieds, embraſſant ſes genoux, et les arroſant de ſes pleurs. Ne me rebutez pas, lui dit-elle, vous êtes celui que Dieu a deſtiné pour me convertir et pour me faire Chrétienne. Gilbert fut touché de ſes paroles, qui marquoient la grande foi de cette étrangère, et fut inſpiré de l'épouſer, afin qu'elle pût être inſtruite à loiſir de notre ſainte Religion.

Ne ſachant néanmoins à quoi ſe déterminer, parce qu'il avoit promis à Dieu de ſe conſacrer à la guerre des Chrétiens contre les infidèles, il [illegible] conſulter ſon Evêque, qu'il trouva avec

cinq autres Prélats. Gilbert leur ayant raconté le fait et les avantures de cette Demoiselle, ils lui dirent que cette vocation venoit de Dieu ; et que l'un et l'autre ayant des intentions si saintes et si pures, le Ciel béniroit leur mariage.

Gilbert instruisit cette jeune Princesse des Mystères et des maximes de la Religion Chrétienne. Elle goûta les vérités du Christianisme, et en reçut les instructions avec des dispositions si saintes, que dans peu de temps elle fut capable de recevoir le Baptême, auquel elle se disposa par la prière et par l'esprit de pénitence. L'Evêque de Londres voulut lui-même la baptiser. Avant que de faire cette auguste cérémonie, il lui demanda, selon la coutume de l'Eglise, si elle vouloit être baptisée ; elle répondit avec une sainte ardeur, et avec une effusion de larmes qui attendrit tous les assistans, qu'elle le désiroit de tout son cœur ; que c'étoit pour cela qu'elle étoit venue, au péril de sa vie, d'un pays si éloigné. L'Evêque la baptisa, et lui donna le nom de Mathilde ; Gilbert enfin l'épousa en présence de l'Evêque,

qui leur donna la bénédiction nuptiale.

Le mariage étant célébré, Gilbert se trouva dans de grandes inquiétudes sur ce qu'il devoit faire. Il étoit d'un côté résolu de tenir la promesse qu'il avoit faite à Dieu, de retourner à la guerre contre les infidèles, et de l'autre il n'osoit abandonner une épouse qui l'étoit venu chercher de si loin. Mathilde s'apperçut de son embarras, et lui dit : qu'avez-vous, Monsieur? êtes-vous donc affligé de ce que j'ai l'honneur d'être votre épouse ? Non, ma chère épouse, lui répondit Gilbert ; le sujet de mon inquiétude, c'est que je dois partir pour aller à la guerre combattre pour Jésus-Christ contre les Infidèles, et je crains que mon depart et mon absence ne vous affligent Non, mon cher époux, reprit cette vertueuse Dame, partez pour une guerre si sainte ; je n'en serai point affligée, puisque c'est la volonté de Dieu. Je n'ai souhaité d'être avec vous, que pour apprendre à vivre pour J. C. vous m'avez déclaré, étant captif chez mon père, que vous étiez prêt de faire à J. C. le sacrifice de votre vie : je suis de même prête de lui faire le sacrifice de votre personne. Quoiqu'il me coûte

beaucoup de me séparer de vous, je suis cependant ravie de rendre à Dieu un époux que je n'ai cherché que pour Dieu. Allez donc, mon cher époux, Dieu bénira vos entreprises; ne soyez point en peine de moi : le Seigneur qui m'a fait miséricorde lorsque j'étois Infidèle, me protégera beaucoup plus maintenant que je suis Chrétienne. Ils se séparèrent en versant des larmes, après s'être promis mutuellement le secours de leurs prières.

Gilbert, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la sainte générosité de son épouse, partit et lui laissa Richard pour avoir soin d'elle. Gilbert demeura trois ans et demi dans cette guerre, et s'en revint. Dieu répandit sa bénédiction sur un mariage si saint; ils eurent un fils prédestiné, et Mathilde pendant sa grossesse eut plusieurs inspirations et de secrets pressentimens, que l'enfant qu'elle portoit dans son sein, seroit grand devant Dieu. Elle accoucha l'an 1119, de ce bienheureux enfant, qui fut nommé Thomas. Mathilde ne fut pas trompée; son fils Thomas fut un grand Saint, il fut Archevêque de Cantorbery, et reçut la couronne du martyre pour la défense

de l'Eglise. On célèbre sa Fête le lendemain de celle des Saints innocens.

Jeunes gens, édifiez-vous par ces exemples; et que ces deux illustres époux soient votre modèle. Lorsque vous penserez à vous marier, ne cherchez que Dieu et votre salut, à l'exemple de Mathilde; n'ayez que des intentions saintes et des conversations innocentes, à l'exemple de Gilbert; et Dieu bénira votre mariage et votre postérité.

Autre Exemple.

Ce qui commence par la joie, finit souvent par le regret, dit le Sage. C'est ce qu'on voit dans plusieurs mariages, dont les commencemens paroissent agréables, mais dont les suites sont bien amères. Parmi plusieurs exemples que l'expérience montre tous les jours, en voici un, arrivé depuis peu de temps.

Un jeune homme et une fille, après plusieurs années de fréquentations et d'assiduités, se marièrent malgre leurs parens. Avant le mariage, ils avoient tant d'attache l'un pour l'autre, qu'ils étoient inséparables: il sembloit que leur amitié ne devoit jamais finir. Mais ils éprouvèrent bientôt, que les amitiés d'entêtement et de jeunesse ne sont pas

de durée, et que Dieu ne bénit pas de tels mariages. A peine furent-ils mariés, que le mari ne pouvoit plus souffrir sa femme, et la traitoit comme une esclave. La femme prit le meilleur parti, qui étoit celui de la patience et du silence. Ils eurent une fille nommée Simphorienne. Ce mari brutal ayant donné un coup de pied à sa femme, elle en mourut au bout de huit jours.

Avant que de mourir, elle appella Simphorienne, qui avoit treize ans: tu vois, ma fille, lui dit-elle, l'état où je suis, tu vois les cruautés que j'ai éprouvées de ton père: je les ai souffertes en esprit de pénitence, et comme une juste punition de mes désobéissances et des chagrins que j'ai faits à mes père et mère, en me mariant contre leur gré et par caprice. Prends exemple sur moi, et sois plus sage que je n'ai été. Je te laisse sous la conduite de ta chère tante, qui aura soin de ton éducation; ne fais rien sans ses conseils, et prends garde de ne te jamais conduire par ta propre volonté. Aye toujours devant les yeux la crainte de Dieu; sois humble et chaste; évite les fréquentations et les familiarités avec les garçons, c'est ce qui a

commencé ma perte. Je te plains, ma fille, bientôt tu n'auras plus de mère sur la terre; mais je prie la Ste. Vierge d'être ta mère et de te protéger.

N'oublie jamais le respect que tu dois à ton père: Il n'est pas capable de te donner l'instruction, je te recommande cependant de lui obéir et de prier pour sa conversion. Je lui pardonne pour l'amour de J. C. tous les mauvais traitemens qu'il m'a faits. Cette femme mourut ensuite dans une parfaite résignation à la volonté de Dieu. Simphorienne sa fille profita si bien des avis salutaires de sa mère mourante, qu'elle vécut en sage fille, suivit les conseils de sa tante, et se maria saintement avec un parti avantageux.

Son père, après la mort de cette femme, eut tant de regret et de confusion de la mort qu'il lui avoit causée par ses duretés, qu'il en tomba malade, et mourut quelques jours après, dans une espèce de transport et de desespoir.

Voilà quelle fut la fin d'un mariage contracté par libertinage et par fantaisie. Ne voit-on pas souvent de pareils evénemens dans les paroisses, à la ville et à la campagne, que Dieu permet pour l'instruction des jeunes gens?

Combien de filles seroient avantageusement établies et heureuses dans le mariage, si elles consultoient Dieu et la volonté de leurs parens? Combien en voit-on qui perdent leurs ames et leur fortune, parce qu'elles sont sans pudeur et sans modestie? Combien de jeunes hommes, qui, en se mariant par un criminel entêtement, attirent sur eux et leur famille la malédiction du Ciel? O qu'on est aveugle, qu'on est malheureux, lorsqu'on cherche sa fortune et son établissement par le libertinage et par le crime!

Autre Exemple.

L'Ecriture sainte nous apprend des circonstances bien édifiantes et bien extraordinaires, dans le mariage du jeune Tobie. Son père, qui s'appelloit aussi Tobie, lui dit un jour: mon fils, prenez la peine d'aller jusques dans la ville de Rages, pour demander à Gabélus l'argent qu'il nous doit; mais comme le voyage est long, cherchez quelque personne sage et craignant Dieu, pour vous conduire. A peine le jeune Tobie fut-il sorti de la maison, qu'il vit venir à sa rencontre un jeune homme qui avoit l'air noble et modeste, (c'étoit l'Ange

Raphaël, que Dieu lui envoyoit pour être son guide, déguisé sous la forme d'un voyageur. Ne sauriez-vous point, lui dit Tobie, le chemin qui conduit à Ragès en Medie? Sans doute, je le sais, répondit l'Ange, je connois même les habitans de ce pays là, et je puis vous y rendre service. Tobie fit entrer ce jeune étranger dans la maison; le père le pria de conduire son fils, et lui promit qu'il ne perdroit pas ses peines. L'Ange Raphaël (qu'ils prenoient tous pour un jeune homme) lui répondit: je conduirai fidèlement votre fils, et je vous le ramènerai en bonne santé. Allez, mes enfans, leur dit le père, en leur donnant sa bénédiction, je vous souhaite un heureux voyage; que le Seigneur vous protège en chemin, et que son Saint Ange vous accompagne!

Après quelques jours de marche, se trouvant près d'une ville, l'Ange dit au jeune Tobie: vous ne savez peut-être pas que vous avez ici un proche parent, ami de votre père. Ce parent, c'est Raguel, il n'a qu'une fille unique nommée Sara; elle est très-vertueuse, elle a du bien, le Seigneur l'a destinée pour être votre épouse, et je sais que votre père y consentira. C'est dans la maison

de Raguel que je vais vous conduire, ne manquez pas de lui demander sa fille en mariage.

Aux noms de Sara et de Raguel, Tobie fut épouvanté, et dit à l'Ange: vous ne savez donc pas que cette fille a déjà eu sept maris, et que tous les sept ont été étouffés par le démon, dès la première nuit de leurs noces; je crains qu'un pareil accident ne m'arrive. Il est vrai, lui dit l'Ange, que le démon a mis à mort les sept maris de Sara, parce qu'ils le méritoient, et qu'ils étoient indignes de l'alliance de cette sainte fille. Mais rassurez-vous; le même accident ne vous arrivera point; le démon n'a pas du pouvoir sur tous les hommes. Ceux qui n'entrent dans le mariage qu'avec des intentions grossières, et qui, sans crainte de Dieu, se comportent d'une manière toute brutale, comme des bêtes sans raison; voilà ceux que Dieu abandonne quelquefois au pouvoir de l'esprit malin. Pour vous, vous n'en userez pas de la sorte; vous épouserez Sara, et vous ne l'épouserez que selon l'esprit de Dieu, dans des intentions saintes; et soyez assuré que rien de fâcheux ne vous arrivera, que le démon n'aura aucun pouvoir sur vous, et que Dieu bénira

votre alliance. Le jeune Tobie remercia l'Ange, ajouta foi à ſes paroles, et lui dit qu'il profiteroit de ſes ſages conſeils.

Etant arrivés dans la ville, ils allèrent chez Raguel, qui reçut avec bonté et avec franchiſe ces deux Voyageurs, ſans les connoître. Enſuite ayant enviſagé le jeune Tobie, il dit tout bas à Anne ſa femme : *ce jeune homme reſſemble beaucoup à Tobie notre couſin.* Une louable curioſité le porta à demander à ces deux Etrangers, d'où ils étoient ; nous ſommes, dirent-ils, de la Tribu de Nephtali et nous demeurons à Ninive. Puiſque vous demeurez à Ninive, leur dit Raguel, vous connoiſſez peut-être Tobie, mon parent et mon ancien ami.

L'Ange lui montrant le jeune Tobie : voilà, lui dit-il, le fils de ce cher parent dont vous parlez. Auſſitôt Raguel ſe jeta au cou de ce jeune homme, et l'embraſſa en verſant des larmes ; ah ! mon fils, lui dit-il, que le Seigneur vous comble de ſes bénédictions ! Vous êtes le fils d'un grand homme de bien. Il lui parla ſi tendrement, qu'Anne ſa femme et ſa fille Sara en pleurèrent de joie.

Raguel fit préparer un feſtin. Je ne mangerai et ne boirai point chez vous,

lui dit le jeune Tobie, que vous ne m'ayez accordé la grâce que je vais vous demander; c'eſt votre fille, que j'ai l'honneur de vous demander en mariage. Raguel fut ſaiſi de frayeur, et pâlit à cette propoſition. Il penſa d'abord que s'il lui donnoit ſa fille, il arriveroit à ce jeune homme le même accident qu'aux ſept autres maris de Sara. L'Ange qui voyoit ſon embarras, lui dit: ne craignez rien, Raguel; le jeune Tobie eſt celui que le Ciel deſtine à votre fille; ſoyez aſſuré que rien de fâcheux ne lui arrivera. Les autres maris de votre fille ont été livrés au démon. parce qu'ils étoient des hommes tous charnels; mais ce jeune homme n'eſt pas de même, il eſt craignant Dieu, et n'a que de ſaintes intentions. Raguel, à ces paroles, mit ſa confiance en Dieu, conſentit à ce mariage, et prenant la main du jeune Tobie et celle de Sara ſa fille, il leur donna ſa bénédiction, en diſant: *que le Dieu d'Abraham, d'Iſaac et de Jacob, ſoit avec vous; qu'il vous uniſſe, qu'il comble votre alliance de ſes grâces et de ſes faveurs céleſtes!* On écrivit enſuite le contrat de mariage, et on ſoupa avec une ſainte joie, en béniſſant Dieu.

Après le ſouper, on conduiſit les

jeunes époux dans la chambre nuptiale; la jeune Sara n'y entra qu'en tremblant, appréhendant toujours qu'il n'arrivât à ce nouvel époux un même accident qu'aux autres; Tobie y entra sans crainte, plein de confiance en Dieu. Quand il fut seul avec sa nouvelle épouse, il la rassura, et lui dit : *Ne craignez point, Sara, le Seigneur sera notre Protecteur et notre Père ; il est juste que nous lui consacrions les prémices de notre mariage; passons les trois premières nuits en prières, et ne songeons qu'à nous unir à Dieu et à purifier notre cœur.* Ils passèrent ensuite la nuit en oraison.

Raguel de son côté craignoit toujours pour Tobie; il fit même creuser par précaution, une fosse pendant la nuit pour l'enterrer, en cas qu'il fût trouvé mort comme les autres maris de Sara : de manière que ne pouvant vaincre son inquiétude, il se leva avant le jour, et dit à Anne sa femme : envoyez une de vos servantes, pour voir si notre gendre est encore vivant. La servante y entra, et revint promptement leur dire qu'ils étoient tous deux vivans et en santé ; aussitôt le père et la mère se prosternèrent à genoux pour remercier Dieu de ce qu'il agréoit et favorisoit ainsi le ma-

riage de leur fille, et passèrent le reste de la nuit à prier pour elle et pour son époux.

Le jeune Tobie, après avoir réglé et disposé toutes ses affaires, pria son beau-père Raguel de lui permettre de s'en revenir, et d'emmener Sara son épouse: Raguel y consentit enfin, lui remit sa fille avec beaucoup de domestiques, et de grandes richesses.

Allez, mes enfans, leur dit-il, en pleurant, et leur faisant ses adieux; allez en paix; je prie de tout mon cœur l'Ange du Seigneur qu'il vous conduise et vous préserve d'accidens; que le Ciel bénisse votre alliance et votre postérité. Pour vous, ma fille, nous ne vous verrons peut-être plus; mais écoutez les derniers avis de Raguel votre père, et d'Anne votre mère. Ils l'embrassèrent tendrement, et lui dirent: *Honorez votre beau-père et votre belle-mère, respectez votre époux, appliquez vous à régler votre famille, gouvernez avec sagesse et avec patience votre maison et vos domestiques, et vivez sans reproche dans la crainte du Seigneur.* A ces mots les larmes recommencèrent, on s'embrassa pour la

dernière fois. Tobie avec son épouse et son cortège partirent.

Après quelques jours de marche, Tobie prit le devant avec l'Ange Raphaël, afin de consoler son Père et sa Mère, qui étoient en peine de lui. Il arriva quelques jours avant Sara. On ne peut exprimer la joie de ce bon père, au retour de son fils, et lorsqu'il apprit son heureux mariage. Ce bon veillard étoit aveugle: et ce qui augmenta sa joie, c'est que son fils Tobie le guérit, et lui ouvrit les yeux par le secours d'un remède que l'Ange lui avoit appris: les premières paroles de ce saint homme furent de bénir et de remercier Dieu.

Au bout de sept jours, on vit arriver la jeune Sara, épouse de Tobie, avec tout son équipage et sa suite. On doit juger avec quel empressement, et avec quelle marque de tendresse et de cordialité, on recut cette vertueuse et jeune épouse, et quelle fut la joie de Sara, d'entrer dans une maison où elle voyoit tant de charité, d'union et de crainte de Dieu; elle bénit le Seigneur de l'avoir appellée à un mariage, où elle ne voyoit rien que de consolant pour elle.

Tobie le père appella son fils, et lui dit en particulier: que donnerons-nous

à ce jeune homme qui vous a accompagné pendant votre voyage? (Il parloit de l'Ange Raphaël, qu'il ne connoissoit pas encore, et qu'il croyoit véritablement être un jeune homme). Ah! mon père, reprit le jeune Tobie, tous nos biens ne sont pas suffisants pour reconnoître les grands services qu'ils m'a rendus. Je lui dois la vie, je lui dois mon épouse, vous lui devez la vue; je lui dois mes biens, je lui dois tout. Le père et le fils lui offrirent par reconnoissance la moitié de leurs biens, en lui demandant pardon de lui offrir si peu de chose. L'Ange, sans se faire encore connoître, leur répondit, adressant la parole à Tobie le père: je ne vous demande rien, que de bénir le Dieu du Ciel, et de publier ses miséricordes. Ecoutez-moi, je vais vous apprendre ce que vous ne savez pas encore; ne vous repentez pas des choses que vous avez faites pour votre Dieu; vous voyez à présent par votre expérience, qu'on ne perd rien au service d'un si grand Maître. C'est moi qui offrois au Seigneur vos prières, vos jeûnes, vos aumônes, votre patience et vos bonnes œuvres. Vous avez été affligé, mais c'est parce

que vous étiez ſerviteur et ami de Dieu, qu'il a fallu que vous fuſſiez tenté et éprouvé. C'eſt moi qui ai été envoyé de ſa part, pour conduire votre fils; c'eſt moi qui ai lié le démon, afin qu'il ne pût lui nuire; c'eſt moi qui lui ai procuré la vertueuſe Sara pour être ſon épouſe, et pour être votre conſolation. Maintenant que j'ai exécuté les ordres du Seigneur, je vais vous dire qui je ſuis; béniſſez-en Dieu: *Je ſuis l'Ange Raphaël, un des ſept Anges, qui ſommes toujours préſens devant le Trône de Dieu. Il eſt temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé. Pour vous, je vous le dis encore en vous quittant, béniſſez le Seigneur le reſte de votre vie, et publiez partout ſes miſéricordes et ſes merveilles.* Ce furent là les dernières paroles de l'Ange, qui diſparut en un moment. A ces paroles, les deux Tobie père et fils, furent ſaiſis d'un ſi grand reſpect et d'une ſi profonde admiration, qu'ils furent trois heures entières proſternés la face contre terre, tous occupés à remercier et adorer Dieu, ſans pouvoir prononcer une ſeule parole.

Tant de grâces et de faveurs les rendirent plus fidèles à Dieu que jamais. Le Seigneur bénit tellement cette ſainte

famille, que le saint vieillard Tobie eut avant que de mourir, la consolation de voir jusqu'à la troisième génération. Le Ciel répandit tant de bénédictions sur le mariage du jeune Tobie son fils avec Sara, que ce fils vécut près de cent ans, et laissa une nombreuse postérité dans la paix et dans la crainte de Dieu.

Cette histoire est admirable et instructive dans toutes ses circonstances; elle vous apprend, 1. Que Dieu protège toujours ceux qui le craignent et qui le servent avec fidélité. 2. Elle apprend aux jeunes gens qui se destinent au mariage, avec quelle intention ils doivent s'y engager, et comment ils doivent s'y disposer. Est-ce par l'inspiration du bon ou du mauvais Ange qu'ils se fréquentent pour le mariage, et qu'ils s'y engagent? C'est ce qu'ils doivent examiner. S'ils entrent dans le mariage par l'inspiration du Ciel, et avec des intentions saintes, Dieu bénira leur dessein; mais s'ils se disposent au mariage avec des intentions criminelles; s'ils se fréquentent avec danger et avec scandale, ou par l'inspiration du mauvais Ange, et de l'esprit d'impureté, hélas! que de malheur n'ont-ils pas à craindre!

Le démon ne les étouffera pas, comme les ſept maris de Sara, mais Dieu ſaura bien les punir d'une autre manière, par les accidens, les diſgrâces et les chagrins dont leur mariage ſera rempli.

3. Enfin les pères et mères apprendront par cette hiſtoire, qu'ils ne peuvent procurer un établiſſement plus heureux à leurs enfans, lorſqu'ils les engagent dans le mariage, que de les donner à des gens vertueux; et que la ſageſſe et la crainte de Dieu ſont les biens les plus précieux qu'ils puiſſent leur laiſſer.

VÊPRES DU DIMANCHE.

Pater noſter, Ave Maria, &c.

DEUS, in adjutorium meum intende.
Domine, ad adjuvandum me feſtina.
Gloria Patri & Filio, &c.
Ant. Dixit Dominus.

Au temps de Pâques on dit les Pſeaumes ſous la ſeule Antienne, Alleluia.

PSEAUME 109.

DIXIT Dominus Domino meo: ſede à dextris meis.

Donec ponam inimicos tuos: ſcabellum pedum tuorum.

Virgam virtutis tuæ emittet Dominus ex Sion: dominare in medio inimicorum tuorum.

Tecum principium in die virtutis tuæ, in ſplendoribus ſanctorum: ex utero ante luciferum genui te.

Juravit Dominus et non pœnitebit eum: tu es ſacerdos in æternum ſecundùm ordinem Melchiſedech.

Dominus, à dextris tuis: confregit in die iræ ſuæ Reges.

Judicabit in nationibus, implebit rui-

nas: conquaſſabit capita in terrâ multorum.

De torrente in viâ bibet: propterea exaltabit caput. Gloria Patri, &c.

Ant. Dixit Dominus Domino meo: ſede à dextris meis. *Ant.* Fidelia.

PSEAUME 110.

CONfitebor tibi, Domine, in toto corde meo: in concilio juſtorum, et congregatione.

Magna opera Domini: exquiſita in omnes voluntates ejus.

Confeſſio & magnificentia opus ejus: & juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi.

Memoriam fecit mirabilium ſuorum miſericors & miſerator Dominus: eſcam dedit timentibus ſe.

Memor erit in ſæculum teſtamenti ſui: virtutem operum ſuorum annuntiabit populo ſuo.

Ut det illis hæreditatem gentium: opera manuum ejus veritas & judicium.

Fidelia omnia mandata ejus, confirmata in ſæculum ſæculi: facta in veritate & æquitate.

Redemptionem miſit populo ſuo: mandavit in æternum teſtamentum ſuum.

Sanctum & terribile nomen ejus: initium ſapientiæ timor Domini.

Intellectus bonus omnibus facientibus eum: laudatio ejus manet in sæculum sæculi. Gloria Patri, &c.

Ant. Fidelia omnia mandata ejus: confirmata in sæculum sæculi. *Ant.* In mandatis.

PSEAUME III.

BEATUS vir qui timet Dominum: in mandatis ejus volet nimis.

Potens in terrâ erit semen ejus: generatio rectorum benedicetur.

Gloria & divitiæ in domo ejus: & justitia ejus manet in sæculum sæculi.

Exortum est in tenebris lumen rectis: misericors & miserator & justus.

Jucundus homo qui miseretur & commodat, disponet sermones suos in judicio: quiâ in æternum non commovebitur.

In memoriâ æternâ erit justus: ab auditione malâ non timebit.

Paratum cor ejus sperare in Domino, confirmatum est cor ejus: non commovebitur donec despiciat inimicos suos.

Dispersit, dedit pauperibus, justitia ejus manet in sæculum sæculi: cornu ejus exaltabitur in gloriâ.

Peccator videbit & irascetur, dentibus suis fremet & tabescet: desiderium

peccatorum peribit. Gloria Patri, &c.

Ant. In mandatis ejus cupit nimis.

Ant. Sit.

PSEAUME 112.

LAudate, pueri, Dominum : laudate nomen Domini

Sit nomen Domini benedictum : ex hoc nunc & usque in sæculum.

A solis ortu usque ad occasum : laudabile nomen Domini.

Excelsus super omnes gentes Dominus. & super cœlos gloria ejus.

Quis sicut Dominus Deus noster qui in altis habitat ; & humilia respicit in cœlo & in terrâ ?

Suscitans à terrâ inopem ; & de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus : cum principibus populi sui.

Qui habitare facit sterilem in domo : matrem filiorum lætantem. Gloria Patri, &c.

Ant. Sit nomen Domini benedictum in sæcula. *Ant.* Nos qui vivimus.

PSEAUME 113.

IN exitu Israël de Ægypto : domus Jacob de populo barbaro.

Facta est Judæa sanctificatio ejus : Israël potestas ejus.

Mare vidit & fugit: Jordanis conversus est retrorsùm.

Montes exultaverunt ut arietes: & colles sicut agni ovium.

Quid est tibi mare quod fugisti: & tu Jordanis quia conversus es retrorsùm?

Montes exultastis sicut arietes: & colles sicut agni ovium?

A facie Domini mota est terra: à facie Dei Jacob.

Qui convertit petram in stagna aquarum: & rupem in fontes aquarum.

Non nobis, Domine, non nobis: sed nomini tuo da gloriam.

Super misericordiâ tuâ & veritate tuâ: nequandò dicant gentes, ubi est Deus eorum?

Deus autem noster in cœlo: omnia quæcumque voluit fecit.

Simulacra gentium argentum & aurum: opera manuum hominum.

Os habent, & non loquentur: oculos habent & non videbunt.

Aures habent & non audient: nares habent, & non odorabunt.

Manus habent, & non palpabunt, pedes habent & non ambulabunt: non clamabunt in gutture suo.

Similes illis fiant qui faciunt ea: & omnis qui confidunt in eis.

Domus Iſraël ſperavit in Domino: adjutor eorum & protector eorum eſt.

Domus Aaron ſperavit in Domino: adjutor eorum & protector eorum eſt.

Qui timent Dominum ſperaverunt in Domino: adjutor eorum & protector eorum eſt.

Dominus memor fuit noſtri: & benedixit nobis.

Benedixit domui Iſraël: benedixit domui Aaron.

Benedixit omnibus qui timent Dominum: puſillis cum majoribus.

Adjiciat Dominus ſuper vos: ſuper vos, & ſuper filios veſtros.

Benedicti vos à Domino: qui fecit cœlum & terram.

Cœlum cœli Domino: terram autem dedit filiis hominum.

Non mortui laudabunt te, Domine: neque omnes qui deſcendunt in infernum.

Sed nos qui vivimus, benedicimus Domino: ex hoc nunc & uſque in ſæculum.

Gloria Patri &c

Ant. Nos qui vivimus, benedicimus Domino.

Au temps de Pâques.

Ant. Alleluia, Alleluia, Alleluia,

CHAPITRE 2. — *Col.* 1.

BENEDICTUS Deus & Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater misericordiarum & Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostrâ.

℟. Deo gratias.

HYMNE.

LUCIS Creator optime,
Lucem dierum proferens,
Primordiis lucis novæ,
Mundi parans originem.

QUI mane junctum vesperi,
Diem vocari præcipis,
Tetrum cahos illabitur,
Audi preces cum fletibus.

NE mens gravata crimine,
Vitæ sit exul munere,
Dùm nil perenne cogitat,
Seseque culpis illigat.

CŒLORUM pulset intimum,
Vitale tollat præmium,
Vitemus omne noxium,
Purgemus omne pessimum.

PRÆSTA, Pater piissime,
Patrique compar unice,
Cum Spiritu paracleto,
Regnans per omne sæculum. Amen.

CANTIQUE DE LA VIERGE. *Luc.* 1.

MAgnificat: anima mea Dominum.

Et exultavit spiritus meus: in Deo salutari meo.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ: ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.

Quia fecit mihi magna qui potens est: & sanctum nomen ejus.

Et misericordia ejus à progenie in progenies: timentibus eum.

Fecit potentiam in brachio suo: dispersit superbos mente cordis sui.

Deposuit potentes de sede: & exaltavit humiles.

Esurientes implevit bonis: et divites dimisit inanes.

Suscepit Israel puerum suum: recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad Patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.

Gloria Patri, &c.

FIN.

TABLE des CHAPITRES.

		Page.
AVERTISSEMENT		iii
Exercice spirituel durant la Ste. Messe.		v
Exercice pour la Confession.		x
Préparation à la Ste. Communion.		xiii
CHAP. I.	La vertu consiste principalement dans la crainte de Dieu : qu'elle doit être cette crainte ?	1
II.	De l'amour de Dieu.	17
III.	Il faut imiter N. S. dans la jeunesse, et pendant toute la vie.	24
IV.	De l'amour et de l'honneur dû à ses Père et Mère.	34
V.	Suite du même sujet. Respect dû à ses Père et Mère, aux Maîtres et Maîtresses.	40
VI.	De l'humilité et de la superbe.	50
VII.	De l'obéissance.	58
VIII.	De quelle manière les jeunes gens doivent recevoir les avis et les corrections.	63
IX.	De l'amour du prochain.	68
X.	De la chasteté.	81
XI.	Des moyens de conserver sa chasteté.	85
XII.	Autres moyens de conserver la chasteté.	98
XIII.	Sentimens de St. François de Sales sur les danses et les bals.	102
XIV.	De la retenüe dans les paroles.	110
XV.	De la Médisance et de la Calomnie.	113
Suite du ch. 15. sur le même sujet : de la médisance et des jugemens téméraires.		121

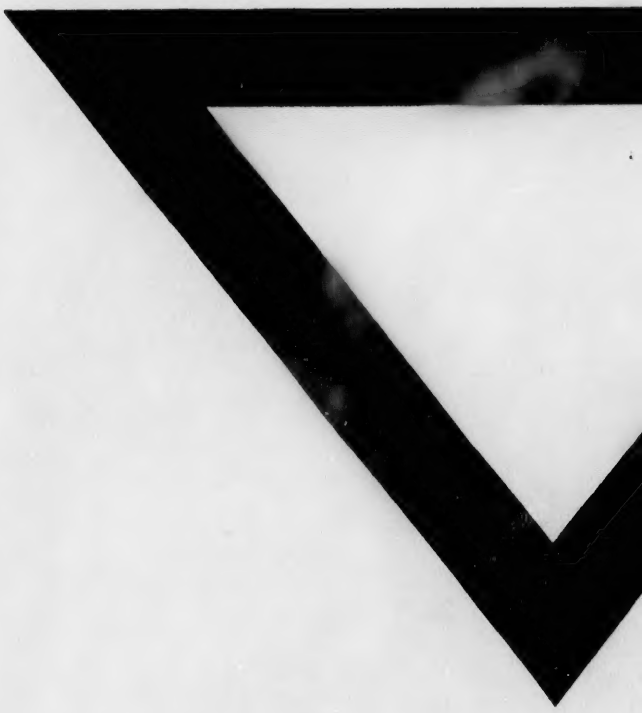
Chap.		Page.
XVI.	Des querelles, des injures, des rapports, des reproches, des railleries.	134
XVII.	Des amitiés.	148
XVIII.	De mensonge.	154
XIX.	De la nécessité d'avoir un bon confesseur et guide dans les voyes du salut.	159
XX.	Tous les fidèles, et surtout les jeunes gens, doivent se confesser souvent.	164
XXI.	Autres avis touchant la confession.	166
XXII.	Avis plus particuliers pour la confession.	168
XXIII.	De la Ste Communion.	174
XXIV.	Avis pour bien Communier	180
XXV.	Du lever et du coucher, De la prière et du réglement de la journée.	184
XXVI.	Des dispositions qu'on doit avoir en s'habillant, et de la modestie dans les vêtemens.	193
XXVII.	De la dévotion à la Ste. Vierge et à St. Joseph.	208
XXVIII.	De la dévotion à l'Ange Gardien et aux SS.	214
XXIX.	De la lecture des bons livres.	217
XXX.	Des conversations.	225
XXXI.	Du travail et de l'emploi du temps.	239
XXXII.	Les jeunes gens ne doivent jamais avoir honte de faire le bien.	244
XXXIII.	Les artifices du Démon pour engager les jeunes gens dans la tentation.	247

Chap.		Page.
XXXIV.	Des fautes qu'on fait dans les tentations.	250
XXXV.	Quelles maximes les Chrétiens doivent suivre dans la jeunesse, et en tout temps.	256
XXXVI.	Du baptême, de sa dignité, et des obligations du Chrétien.	265
XXXVII.	Du Sacrement de confirmation, et des dons du S. Esprit.	268
XXXVIII.	Du respect qu'on doit avoir dans l'Eglise, de la Messe et de la manière de l'entendre.	274
XXXIX.	De la dévotion à N. S. J. C. et de la visite du T. S. Sacrement.	281
XL.	De quoi il faut s'occuper quand on visite le S. Sacrement.	286
XLI.	Du respect qu'on doit avoir pour les Prêtres.	290
XLII.	Des jeux et des divertissemens.	298
XLIII.	Des repas et de l'intempérance.	304
XLIV.	Des veillées et assemblées nocturnes, des spectacles, des promenades &c.	317
XLV.	Avis à la jeunesse, au sujet des gens de guerre, et de ce qui concerne la profession des armes.	327
XLVI.	Avis importans aux écoliers et aux étudians.	331
XLVII.	Devoirs d'un écolier envers soi-même.	338
XLVIII.	Du choix de sa vocation.	352
XLIX.	Des dispositions au mariage.	356
L.	Dans quelles dispositions on doit célébrer le mariage, et passer le jour des noces.	366
	Vêpres du Dimanche.	398

Table.

NOUS recommandons aux Fidèles de ce Diocèse l'usage de cette seconde édition des *Instructions Chrétiennes pour les Jeunes-Gens*; le prompt débit de la première ayant démontré combien la lecture leur en étoit avantageuse.

J. O. PLESSIS,

Vic. Gén.

Québec, 26 *Octobre*, 1800.